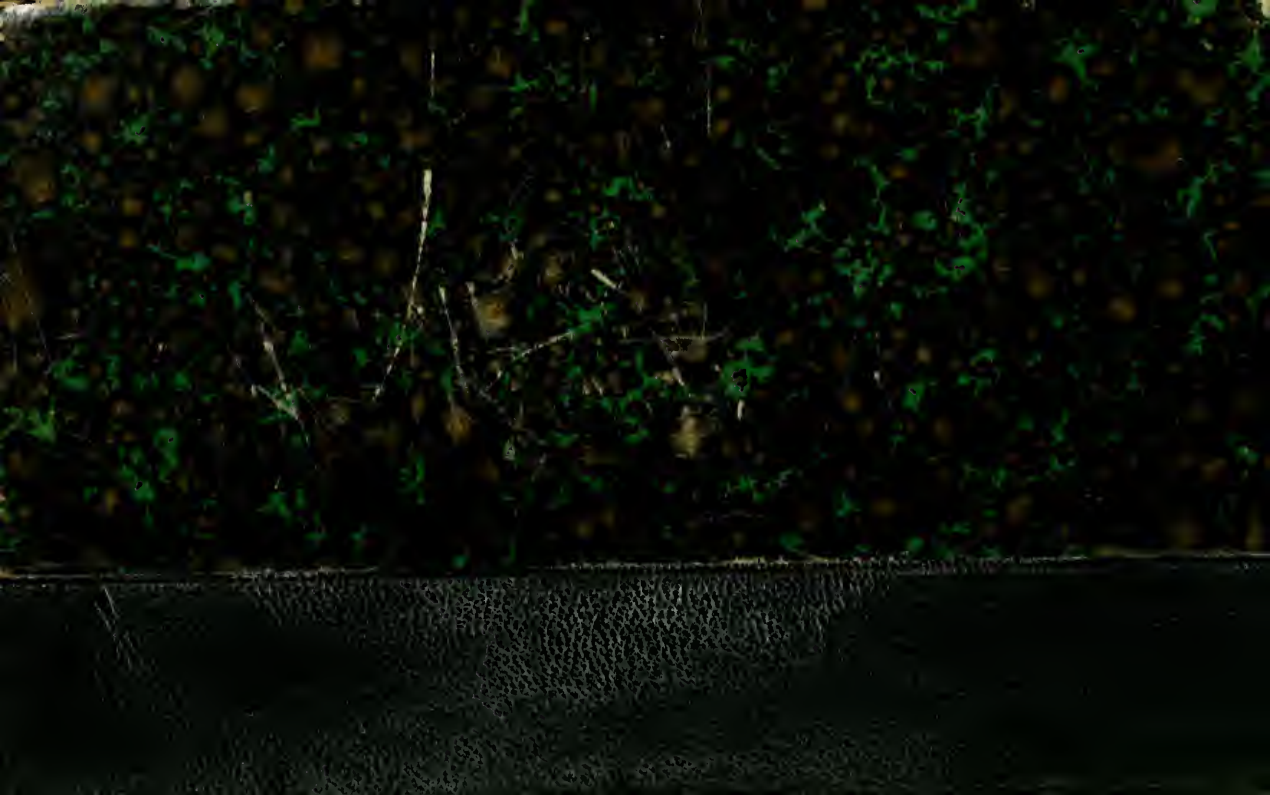

PQ
2366
.M33
R6
1858
SMRC

ŒUVRES DIVERSES

DE

PAUL DE MOLÈNES

III

MÉLANGES

Il a été fait un tirage d'amateurs, ainsi composé :

300	exemplaires	sur papier de Hollande (nos 51 à 350).
25	—	sur papier de Chine (nos 1 à 25).
25	—	sur papier Whatman (nos 26 à 50).
350	exemplaires,	numérotés.

Tous les exemplaires de ce tirage sont ornés d'un Portrait a l'eau-forte *gravé par* Abot.

PAUL DE MOLÈNES

MÉLANGES

QUESTIONS MILITAIRES

LITTÉRATURE. — HISTOIRE

CORRESPONDANCE INÉDITE

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXV

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesquestio00mol

QUESTIONS MILITAIRES

LES

OUVRAGES DU GÉNÉRAL DAUMAS

Le Sahara algérien. — Le Grand-Désert.
La Grande-Kabylie.

Un militaire qui se séparait récemment pour quelques mois de l'Afrique se sentit les yeux humides et le cœur attristé comme s'il eût quitté un ami, en s'éloignant de cette splendide et touchante nature. L'Afrique, comme la race d'hommes qu'elle produit, a en même temps quelque chose d'énergique et de songeur. Son ciel, où les teintes unies et limpides succèdent aux teintes troubles et sanglantes, est un appel tantôt aux élans les plus rêveurs et tantôt aux instincts les plus violents de l'âme. Aussi, suivant moi, est-ce à

ceux qui par leur caractère et leur genre de vie sont initiés au langage du ciel africain à se faire les historiens de l'Afrique. Cette intelligence que le métier des armes peut seul donner d'une contrée qui est par excellence la contrée guerrière prête une particulière valeur à l'écrivain dont je veux parler aujourd'hui.

Le général Daumas appartient à cette armée où la France a été si heureuse de trouver en de terribles jours la ressource d'âmes trempées à d'autres luttes que nos dissensions. L'armée d'Afrique serait un sujet d'études curieuses; elle présente, je crois, une physionomie originale entre toutes les armées qu'a entretenues jamais notre nation. L'activité d'esprit, bien loin d'avoir succombé sous l'activité du corps, y a pris au contraire un développement singulier. Ce fait tient à maintes causes qu'il serait facile d'indiquer. D'abord, en Afrique, l'officier a une autre tâche à remplir que celle du combat. Cette création des bureaux arabes, dont j'ai tenté récemment de donner une idée, a produit une école d'administrateurs, de magistrats, d'agriculteurs militaires; elle a formé de nouveau cette espèce d'hommes de conseil et d'action qui était la force des sociétés antiques. L'école a été précédée par les maîtres; quelques caractères isolés se sont dessinés qui devaient de-

venir l'origine et le modèle d'un caractère générique. C'est ainsi que s'est faite, dans un guerrier qui nous a été pris par la mort au moment où il était entouré par le plus d'espérances, la première apparition de cet esprit devenu aujourd'hui en Afrique l'esprit de notre armée. Il y avait dans le maréchal Bugeaud quelque chose à la fois d'élevé et de familier. C'est un soldat de l'armée impériale qui n'avait pas impunément vécu sous le ciel dont l'âme de saint Augustin fut embrasée. Dans ces admirables petits livres, dernier élan de son patriotisme, charme suprême de ses loisirs, testament complet de ses jours, on trouve tout ce qui fait la vertu des âmes destinées à ranimer par leur souffle la vie expirante des sociétés. A l'intelligence vive, pratique, parfois même un peu brusque et moqueuse des soucis, des ambitions, des tracas, de tous les détails enfin qui composent l'intérêt terrestre des nations, se joint un sentiment profond et secret de nos destinées éternelles.

La plus merveilleuse de ces brochures commence par un éloge du chou, mis comme instrument de civilisation bien au-dessus de tous les livres socialistes, et finit par un élan de fervente adoration vers l'auteur de toutes choses. C'est bien l'œuvre d'un soldat d'Afrique! Dans ce pays, on n'échappe pas au ciel : les étoiles rayonnent à

travers les fentes de la tente. Chez les esprits disposés à s'occuper avec le plus d'activité et de succès des choses humaines, il y a une place pour cette virile et salutaire poésie qui naît forcément de la pensée de Dieu.

Aussi les œuvres du général Daumas s'adressent-elles à une autre classe d'hommes que les gens occupés d'intérêts spéciaux. Elles ne renferment pas seulement des documents précieux, des considérations utiles pour ceux que préoccupent les destinées de l'Algérie, elles ont dans la pensée qui les domine quelque chose d'élevé et de touchant qui répond aux instincts de tout noble esprit. Il y a en Afrique deux grandeurs, je dirais volontiers deux royautés : la montagne et le désert. A quelques lieues d'Alger, l'Atlas, cette cariatide du monde, projette dans le ciel l'ombre vigoureuse de ses grandes cimes; à des distances que l'œil ne peut pas mesurer, mais où la pensée s'aventure avec plaisir, c'est le désert. Le désert est ce qui préoccupe d'abord tout hôte nouveau de l'Afrique; c'est la merveille dont on est avide. On raconte qu'aux premiers jours de notre conquête, nos soldats croyaient le voir sans cesse. On ne sait pourquoi c'est un mot qui fait battre le cœur; on souhaite comme une terre promise la vue de ces immenses plaines soumises, ainsi que

la mer, aux lois mystérieuses de la stérilité et de la solitude.

Aussi le premier ouvrage du général Daumas est-il une étude du Sahara algérien. Son second aborde hardiment le Grand-Désert. C'est l'itinéraire d'une caravane au pays des nègres. Ces deux livres, quoique nés d'une même pensée, sont traités d'une manière différente. Le *Sahara algérien* est une sorte de traité géographique; les documents y sont nombreux, exacts, précis, et disposés plutôt par les procédés de la science que par ceux de l'imagination. Ce n'est pourtant pas un de ces manuels arides qui découragent les esprits rêveurs en desséchant en quelque sorte les plus vivantes merveilles de ce monde, comme l'herbier du botaniste dessèche les plantes et les fleurs. La géographie du général Daumas rappelle cette géographie antique qui parlait quelquefois le langage des vers et ne négligeait jamais rien de ce qui est cher à la poésie. Ce n'est pas seulement un assemblage de noms; des descriptions originales et vives s'y rencontrent sans cesse, et des citations nombreuses, empruntées aux poètes orientaux, y répandent comme une particulière clarté : car les mots et les pensées en Orient ont le privilège des couleurs; ils ont leur part de la lumière, de la chaleur, de la grâce éclatante du ciel.

Dans sa préface du *Grand-Désert*, le général Daumas avertit le lecteur que, sauf les détails compliqués d'une fiction romanesque, son œuvre est une tentative comme celles faites par Cooper pour donner aux Européens l'intelligence et l'amour d'un autre monde que le leur. C'est là une généreuse entreprise. Il serait à désirer, dans ce temps-ci surtout, que les aventures du désert et de la prairie pussent distraire quelque esprit des aventures du pavé. Il n'est pas à croire, malheureusement, que beaucoup de cerveaux soient échauffés par la peinture de ces romanesques périls qu'offrent quelques terres lointaines ; mais il est bon qu'on ne désespère pas encore de convertir tous les enfants de ce siècle au culte des dangers qui sauvent l'âme et des hasards qui ne compromettent que le corps. Je ne sais rien qui soit plus de nature à inspirer le goût des intrépides voyages que le *Grand-Désert* du général Daumas. Le héros de ce livre est un homme dont quelques habitants d'Alger ont vu la figure. C'est un personnage aussi original que Bas-de-cuir, mais qui a vécu autre part que dans un cerveau de romancier. Sidi-el-Hadj-Mohamed était ou est peut-être encore, si quelque sinistre aventure n'a pas mis fin à sa périlleuse vie, un membre de la tribu des Chambas, une des rares tribus qui en

Afrique ont plutôt l'esprit du trafic que celui de la guerre. Il était né dans la petite ville de Metily, perdue sur les confins du désert, comme le sont certains de nos villages sur les rives de l'Océan. Un jour il vint à Alger, parce que Dieu, disait-il, avait décidé qu'il devait faire ce voyage. Il ne donnait pas à sa présence parmi nous d'autre raison. C'était un véritable musulman, dont le visage exprimait cette silencieuse intelligence et ce vouloir résigné qui font la dignité des races sauvages. Il avait été trois fois dans le pays des nègres et se disait prêt à y retourner encore. Le général Daumas apprécia le parti qu'on pouvait tirer d'un pareil homme. Interrogé par lui avec habileté, Mohamed finit par raconter ses excursions, et de ses récits naquit le livre qui nous occupe aujourd'hui.

Je l'avouerai, l'itinéraire du Chambi m'a plus remué que ne m'avait remué jadis l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand. L'auteur de *René*, que je me rappelle avoir entendu exprimer un jour une admiration pleine d'envie pour un vieux Turc qu'il avait vu fumer sa pipe avec une fataliste placidité sur les ruines d'Athènes; l'auteur de *René* aurait été le premier, j'en suis sûr, à s'incliner devant ce voyageur sans étonnement et sans crainte, convaincu qu'à chaque acte de sa vie ré-

pondait une ligne ineffaçable écrite d'avance dans le livre de Dieu. C'est dans la bouche de Mohamed que le général Daumas a placé le récit sur lequel repose tout l'intérêt de son œuvre. Ce procédé donne au style du *Grand-Désert* un tour qui est en parfaite harmonie avec le sujet de ce livre. Ceux qui ont écouté avec une attention recueillie la musique arabe savent quelle profondeur de sentiment et parfois quelle ardeur de passion on découvre sous l'apparente monotonie de ce rythme simple et puissant, étranger aux débilitants caprices de notre mélodie. Le récit du Chambi m'a rappelé cette singulière et touchante musique. La poétique uniformité du style oriental y recouvre nombre de fortes et originales émotions. Adoration recueillie de la puissance divine, crainte de dangers inconnus, souvenirs poignants de la patrie, tous les sentiments qui peuvent occuper tour à tour l'âme d'un hôte errant du désert se trouvent dans l'œuvre du général Daumas. Il y a, dit-on, en Orient des substances qui jettent l'esprit dans des extases. Quant à moi, j'ai toujours pensé que le ciel même sous lequel l'Arabe plie et déplie sa tente était la plus efficace source de rêverie où l'âme humaine puisse se tremper. Les Orientaux ne connaissent pas, comme nous, cette ivresse avilissante et loquace du vin, de

l'eau-de-vie, de la bière, de toutes ces liqueurs qui altèrent les traits, troublent la raison et impriment à la langue des mouvements désordonnés ; mais ils ont le secret de cette ivresse noble et silencieuse du ciel, de la solitude et de l'espace, de ces choses divines qui donnent un caractère auguste au visage, illuminent la pensée des clartés transparentes de la vision, et placent sur les lèvres un sceau sacré, rompu à de rares intervalles par quelques paroles profondes. C'est de cette ivresse, à laquelle ne renoncent jamais ceux qui l'ont goûtée une fois, que le récit du Chambi est rempli.

Parmi les faits mystérieux que je me suis plu à recueillir en observant tous les curieux détails de cette pérégrination, il en est un surtout qui m'a paru saisissant. Le Chambi raconte qu'à une des nombreuses haltes de son voyage une même exaltation douce et fraternelle s'empara de lui et de tous ses compagnons. Une sorte d'invisible mirage offrit à toute la caravane l'image de la patrie absente et jeta dans un attendrissement indicible l'âme éprouvée de ces pèlerins. Quel souffle du ciel disposait en même temps tous ces cœurs à la même émotion, animait tous ces esprits de la même pensée? C'est là un des secrets de Dieu et du désert. Mais j'aime le pays et j'aime le

livre où des secrets pareils sont offerts à notre méditation.

J'ai insisté sur la valeur poétique du *Grand-Désert* parce que, suivant moi, la poésie, c'est-à-dire une certaine élévation de sentiments et de pensées, est un élément indispensable des œuvres qui sont appelées par excellence utiles, pratiques et sérieuses.

D'autres questions toutefois que des questions poétiques sont soulevées par le livre de Daumas. Ainsi l'itinéraire du Chambi sera un document précieux pour ceux qui voudront s'occuper du commerce de l'Afrique, une des sources les plus importantes peut-être de la prospérité future de l'Algérie.

Avant 1830, la régence faisait avec les États du Soudan un trafic considérable qui fut détruit par notre conquête. Effrayées par les guerres continuelles dont fut suivie notre occupation, les caravanes qui se dirigeaient autrefois vers les marchés de l'Algérie, prirent pendant de longues années les routes de Tunis et du Maroc. Maintes considérations qu'il nous serait facile de déduire, la sécurité de nos chemins, les approvisionnements de nos villes, la tolérance de notre gouvernement, les ont remises aujourd'hui sur leurs anciennes voies. C'est là un fait dont il appartient de tirer

profit à l'intelligence et à l'énergie de nos colons.

Sans partager les illusions de ceux qui parlent aujourd'hui de l'Afrique comme de notre continent, y proclament le rôle de nos soldats terminé et n'y veulent plus une autre existence que celle de l'industrie, on peut dire que bien des obstacles ont été vaincus dans cette contrée si insoumise et par les souffles de son ciel et par l'âme de ses habitants. Toutefois, au cœur même de nos possessions, il existe encore un pays où notre autorité est complètement méconnue; où l'impôt, qui chez les Arabes est le signe unique de la sujétion, ne nous est point payé. On découvre d'Alger ces montagnes de la Kabylie où notre armée brûle de s'engager.

La *Grande-Kabylie* est le dernier livre du général Daumas et celui où il s'est le plus servi, sans aucun doute, de son expérience personnelle. Le général Daumas accompagnait le maréchal Bugeaud dans la dernière expédition si importante, si utile et si difficilement obtenue du gouvernement qu'accomplit ce grand homme de guerre. Dans cette œuvre où un soldat nous parle d'une population qu'il vient de combattre, d'un pays qu'il vient de parcourir, la vérité sur la Kabylie nous est donnée avec clarté et précision. Beaucoup de gens en France regardent le pays des

Kabyles comme une contrée pleine d'horreur où nous n'avons rien à faire qu'à disputer des pics arides à un peuple sauvage. Ces vallées profondes, où les rivières coulent entre les branches des lauriers-roses, qu'entourent des montagnes éclairées par les teintes blondes des moissons, nous ont rappelé les plus beaux sites de l'Europe. Quant aux Kabyles, ce sont des hommes qui, semblables à tous les habitants de l'Afrique, emploient certainement au besoin d'énergiques moyens de défense. Ils tirent avec la sûreté et la précision habituelles des montagnards; ils ne se font point faute, comme tous leurs frères en religion, de mutiler les corps et même les cadavres des chrétiens que le sort des combats peut leur livrer, mais leur pays vaut la peine d'être conquis, et ils ne sont pas, eux, impossibles à conquérir. Leurs habitations, plus stables que celles de l'Arabe, leurs plantations d'oliviers, si belles et si soigneusement entretenues, sont pour nous de puissantes aides. Les tribus dont les spahis ont visité les demeures, dont les zouaves ont illuminé le sol, comprennent que le Koran ne doit pas les empêcher de reconnaître l'autorité et de chercher la protection de la France. Mais les Romains, nous dit-on, ont respecté la Kabylie. C'est là un exemple bien vieux, qui ne nous engage guère, et

d'ailleurs on retrouve des voies romaines où des routes françaises manquent encore. Mais les Turcs, dit-on aussi, ne s'aventuraient point chez les Kabyles. Nous n'avons point chassé les Turcs pour les imiter. Nous repoussons avec raison toutes les traditions de leur pouvoir, où l'instabilité s'accouplait à la tyrannie, et je sais pourtant dans la montagne des points qu'occupaient les Turcs, et qu'en ce moment nous ne pourrions pas occuper. Ainsi le Bordj-Bokni est désert. Des Français qui voudraient s'en emparer aujourd'hui auraient de la poudre à brûler.

Le général Yusuf, dans un remarquable écrit, demandait récemment que la France accomplît son œuvre en Afrique par une grande expédition en Kabylie. Le général Daumas, sans conclure à une guerre immédiate d'une manière aussi précise que le général Yusuf, demande, par son livre, que nous ne renoncions pas à un pays d'où notre influence ne peut pas être exclue sans péril pour notre colonie.

Que fera la France? Elle est livrée par malheur à bien d'autres soins que ceux dont nous essayons d'occuper aujourd'hui quelques esprits. Les conquêtes toujours plus lointaines qu'elle poursuit, les biens toujours plus obscurs dont elle rêve, sont malheureusement situés dans des contrées

plus inconnues mille fois que le Grand-Désert, plus dangereuses que la Kabylie. Si elle revient un jour de tous les voyages qu'elle fait sans sortir du lit où la retiennent les fièvres révolutionnaires, espérons qu'elle consacrera encore sa force aux seules aventures dignes d'un grand peuple, celles qui se passent autre part que dans ces régions malsaines où, tandis que l'action sommeille, la parole et la pensée arrivent, par une excitation effrénée, l'une à la folie, l'autre à l'épuisement.

LES

ÉCRITS DU MARÉCHAL BUGEAUD

Ce qui donne la plupart du temps, chez les peuples modernes, un caractère si mesquin aux mœurs politiques, c'est la rareté de ces existences, si fréquentes dans l'antiquité, où se mêlent la pensée et l'action. Un homme illustre par le conseil et par la main, pour me servir d'une expression romaine, ne se rencontre qu'à de longs intervalles. Les hommes nourris dans l'atmosphère des salles d'audience, rompus à tous les combats de la chicane, abondent dans notre représentation nationale, mais nous avons peu d'orateurs qui soient familiers avec le grand air et la poudre à canon. Et cependant, quand viennent les jours de crise comme ceux auxquels nous sommes maintenant condamnés, les seules voix qui aient

de l'autorité sont celles qui s'échappent des poitrines où l'air des batailles a circulé. Il n'est pas de civilisation qui puisse détruire chez les peuples certaines idées de tous les temps et de tous les lieux plus anciennes que la première pierre de la première cité. C'est à l'homme fort qu'il appartient de gouverner.

Or celui-là seul est doué de la force, qui possède un esprit ouvert à l'intelligence de la vie et un cœur fermé à la crainte de la mort.

Le maréchal Bugeaud avait ce don précieux de la force. Aussi avait-il embrassé la carrière pour laquelle Dieu, qui ne proscrira pas plus, quoi qu'en disent les philosophes, la guerre de notre globe que la foudre du ciel, avait créé son âme et son corps.

En ces jours où la France rachetait au prix du sang sacré de ses soldats tout ce que les passions honteuses de ses tribuns lui avaient fait perdre dans l'estime du monde, Thomas Bugeaud entra dans l'armée française. Il porta le fusil et le sac. Il brûla des cartouches à Austerlitz. Cette humble et glorieuse condition à laquelle sa naissance, car il était d'une famille ancienne, l'eût peut-être soustrait dans un autre temps, lui donna cette grave, puissante et sympathique intelligence des misères humaines que n'atteindra jamais celui

qui n'a pas connu l'incommensurable entassement de périls et de fatigues dont une seule heure de la vie militaire est remplie parfois.

Le maréchal Bugeaud était donc bien en droit de sourire quand il entendait protester contre le patriotisme de sa rude et laborieuse existence ces prophètes crasseux du socialisme qui n'ont pas, pour me servir de la poétique comparaison de l'Évangile, l'éclat des lis, mais en ont toute l'oisiveté. Dans ses œuvres, méditées sous la tente et derrière la charrue, car le maréchal Bugeaud fut, comme on sait, agriculteur presque autant que soldat, on sent, même aux passages qu'anime une gaieté virile, cette humeur un peu triste de l'homme que saisit malgré lui la rêverie des grands horizons.

Ces œuvres du maréchal Bugeaud sont l'objet de mon étude d'aujourd'hui, étude incomplète, car c'est dans les courts loisirs et avec les ressources bornées de la vie militaire qu'est écrit ce jugement sur un publiciste soldat. Je n'ai pas entre les mains tout ce qui est sorti de la plume du maréchal Bugeaud; mais ce que j'ai pu me procurer est marqué d'un caractère assez frappant pour qu'il y ait en moi une impression nette que je m'efforcerai de traduire nettement.

Je commencerai par déclarer que le maréchal

Bugeaud a pour moi, comme écrivain, une incontestable valeur. Je le pense depuis longtemps, les véritables écrivains sont ceux qui ne font pas métier de leur talent, mais qui écrivent un certain jour, parce qu'il y a tout à coup dans leur cerveau quelque chose qui veut sortir.

Le style du maréchal Bugeaud a souvent de la verve, quelquefois de la finesse; il a toujours la qualité dans laquelle résident la dignité des hommes et la grandeur des choses; il est simple. Il n'a point une brutalité affectée ni une bonhomie de convention, mais il est la précise expression de l'honnête et saine pensée d'un soldat. Rien n'est plus éloigné de tout art de rhéteur que cette bonne et droite méthode du maréchal. Chez Bugeaud l'inquiétude de l'effet ne se sent dans aucune phrase. L'écrivain est en paix avec son esprit comme l'homme avec sa conscience. Ce n'est pas un orateur qui cherche à prolonger les plaisirs d'un auditoire, c'est un témoin qui devant la justice publique s'arrête là où le quittent la science des faits et la certitude de la vérité.

Un article publié en 1845 dans la *Revue des Deux-Mondes,* sous le titre de *Bataille d'Isly,* nous permet de juger Bugeaud comme écrivain militaire. Le maréchal adopte, dans ce récit de l'acte le plus éclatant de sa vie guerrière, la ma-

nière impersonnelle de César. Il n'est pas un homme parmi ceux dont la sueur et le sang ont coulé dans nos campagnes africaines qui ne lise avec attendrissement ces pages remplies d'une sympathie profonde pour la patience et l'intrépidité de nos soldats. Il y a longtemps déjà, un prince dont le souvenir restera parmi les touchants souvenirs de notre histoire, parce qu'il était brave, parce qu'il avait été doué de la grâce française par le Dieu de François Ier et de Henri IV, le duc d'Orléans, haranguait en Afrique les convives d'un banquet où se trouvaient réunis, quoique les sergents alors fussent à leurs pelotons et non à la Chambre, des officiers, des sous-officiers et des soldats, et il leur disait : « Dans ce pays tout languit, tout s'use, excepté le cœur, chez les hommes tels que vous. »

Ces fières et mélancoliques paroles avaient raison : le sang de la France croupissait alors, excepté dans ces généreuses veines où les blessures ne permettront jamais qu'il soit stagnant. La maladie de langueur que le duc d'Orléans signalait a conduit ceux qu'elle rongeait à un accès de fièvre violente; mais la vie s'est conservée réglée et vigoureuse dans les cœurs auxquels le jeune prince s'adressait. Tandis que les mots abstraits égarent conscience et bon sens chez le peuple,

l'armée reste avec les mots simples et clairs de sa vieille devise. Dévouée non pas à ces lois chimériques de la vertu qui inspirent les crimes et le pathos, mais à ces règles certaines de l'honneur d'où naissent les nobles paroles et les grandes actions, elle sait qu'il faut combattre, souffrir et se soumettre en ce monde pour être digne de la cité des hommes aussi bien que de la cité de Dieu. Dans le récit que le maréchal Bugeaud nous a laissé de la bataille d'Isly on sent à chaque ligne ce droit et noble esprit de l'armée. Je ne sais rien de plus touchant qu'une description en quelques mots d'un punch donné au gouverneur de l'Afrique dans le lit d'une rivière par des officiers de cavalerie.

On parla de la bataille qui devait se livrer le lendemain. Un toast porté par le futur duc d'Isly fut le signal d'un enthousiasme universel : « On se promit (ici je transcris les paroles mêmes du maréchal) de se secourir mutuellement de régiment à régiment, d'escadron à escadron, de camarade à camarade. » Des larmes provoquées par le sentiment le plus vif de la gloire et de l'honneur ruisselaient sur les longues moustaches... « Ah! s'écria le général, si un seul instant j'avais pu douter de la victoire, ce qui se passe en ce moment ferait disparaître toutes mes

incertitudes. Avec des hommes tels que vous, on peut tout entreprendre. »

Le maréchal disait vrai. Avec les hommes qui conservaient en Afrique, au prix de leur sang, la dignité nationale, on peut même dire la dignité virile, car le jour où l'esprit des rhéteurs triompherait de l'esprit guerrier, il n'y aurait plus d'homme dans le sens mâle et noble du mot: avec ces braves gens, dis-je, on pouvait tout entreprendre, même de repousser dans le pays des fantômes les monstrueuses chimères un instant déchaînées contre notre patrie. Ceci nous mène aux écrits politiques du maréchal Bugeaud.

J'en prendrai deux : l'un s'appelle *les Socialistes et le Travail en commun*, l'autre, *les Veillées d'une chaumière de la Vendée*. « Ces hommes, dit le maréchal en parlant des socialistes, paraissent croire qu'avant eux tout allait mal dans le monde, et que beaucoup de choses n'allaient pas du tout. » Cette phrase donne l'esprit et le ton de tout un traité où les plus saines pensées se produisent constamment sous une forme originale et vive. Le maréchal Bugeaud avait, comme agriculteur et comme soldat, un double mépris pour des hommes qui, n'ayant jamais ni conduit une charrue ni manié un fusil, excepté peut-être derrière quelque barricade, prétendaient gouverner

et même refaire la société. Lui qui savait comment vient le blé et comment coule le sang, comment on gagne et comment on expose sa vie, il prisait avec raison beaucoup plus que la philosophie des clubs et des carrefours la philosophie des champs de labour et de bataille.

Si l'on en croyait les socialistes, le mal ne serait en ce monde qu'un accident destiné à disparaître un jour, le jour où ils auront trouvé cette pierre philosophale qu'ils demandent à fabriquer avec l'or et le sang de leur pays. Les hommes sont tous bons, excepté, bien entendu, les aristocrates et les tyrans, ces esclaves révoltés contre la nature, pour parler le langage de Robespierre. Laissez se développer en eux cette fraternité dont vos lois entravent l'essor, laissez-les ne former par l'association qu'une vaste famille, et la misère disparaîtra, écrasée par nos nouveaux prophètes, comme le serpent par le fils de l'homme. N'est-ce pas à peu près ce que dit l'école de M. Louis Blanc?

L'homme à qui nous devons ce récit, dont nous donnerons des fragments tout à l'heure, l'homme qui avait partagé l'enthousiasme de ces braves se promettant secours de régiment à régiment, d'escadron à escadron, de camarade à camarade, connaissait une fraternité qui vaut bien celle d'où est sortie, l'an dernier, la grande bataille de juin.

Il connaissait la fraternité d'armes, la seule qui jusqu'à ce jour n'ait pas été une trompeuse et ridicule parole. Il n'en savait que mieux à quoi s'en tenir sur les vrais sentiments que Dieu a mis au cœur même des meilleurs et des plus forts d'entre nous. Le maréchal Bugeaud, d'ailleurs, dont l'esprit n'était point rêveur, mais pratique, qui tenait toujours des faits en réserve derrière les opinions qu'il défendait, devait à une expérience personnelle des lumières particulières sur l'association. En 1842, il fonda en Afrique trois villages avec des soldats du même régiment. Les rêves des socialistes étaient réalisés dans cette colonie militaire. Là, on accordait à tous même part dans le travail et dans la rétribution.

On jouissait de cette liberté que promettent à nos enfants les ennemis de l'individualisme, pour prendre à M. Louis Blanc son barbarisme favori, c'est-à-dire qu'on était commandé de corvée pour toute chose, pour faucher, former les meules et serrer le grain. C'était là une société idéale, n'est-ce pas? Eh bien! voilà qu'un beau jour le maréchal Bugeaud, visitant sa colonie, remarque sur tous les visages une expression chagrine. Les soldats l'aimaient, car il avait les qualités qu'aime le soldat : l'indifférence des coups de fusil, la grande préoccupation des vivres; quand on n'é-

tait pas tué avec lui, on mangeait. Il interroge donc ses travailleurs et leur a bientôt arraché leur secret. « Mon gouverneur, lui crie-t-on de toutes parts, désassociez-nous, nous ne récoltons rien, parce que nous ne travaillons pas. — Et pourquoi ne travaillez-vous pas? leur répond le maréchal. — Parce que nous comptons les uns sur les autres, que nous ne voulons pas en faire plus l'un que l'autre, et qu'ainsi nous nous mettons au niveau des paresseux. »

Le maréchal Bugeaud fut vivement frappé de ces dernières paroles qu'il a souvent citées. Il consentit au désir des colons, et la prospérité naquit quand l'association disparut. Cependant, comme le remarque le maréchal, ces hommes faisaient partie du même régiment où nombre d'entre eux n'avaient pas encore fini leurs congés; ils avaient donc ce lien si puissant des mêmes périls bravés, du même drapeau défendu; ils étaient célibataires, partant, étrangers à l'esprit d'isolement que crée la famille. Que serait l'association entre des hommes sortis de toutes les conditions et dominés par les intérêts du foyer? On devine quelle conclusion nette et vigoureuse fournit à Bugeaud ce raisonnement.

La liberté, dont les démagogues de nos jours font, du reste, assez bon marché, qu'ils sont con-

stamment prêts à confisquer, par cela même qu'elle est un bien, la liberté proteste avec violence contre la doctrine des socialistes. Ce qui est l'objet de sa plus légitime horreur, c'est l'accouplement forcé. Les socialistes font des accouplements non seulement forcés, mais monstrueux. En attachant l'activité à la paresse, ils attachent le cadavre au vivant, la vie à la mort. Dieu veut que la vie succombe en ces sortes d'unions.

Après avoir fait justice du principe même du socialisme, le maréchal Bugeaud poursuit ses attaques et met maint axiome de club au néant. Il demande où existent les trésors qu'il est sans cesse question de répartir entre les pauvres, pour qu'ils aient en même temps l'opulence et l'autorité des rois. Sont-ils enfouis dans les caves des riches? Mais les riches, objets éternels de déclamations furibondes, les révolutions, en quelques mois, les débarrassent de leurs richesses sans fermer une seule des plaies que creuse au flanc du peuple la pauvreté.

Jamais tyran n'adopta système de confiscation plus implacable que la Convention nationale. A-t-on fait de l'or avec le sang des nobles et la poussière des couvents? Les limiers du pouvoir révolutionnaire ont-ils découvert dans les retraites qu'ils violaient de quoi vêtir de pourpre

les patriotes? Non, ils ont installé dans les villes, promené dans les campagnes, la misère aussi bien que la mort. La richesse, dit fort bien le maréchal Bugeaud, n'est pas un amas de choses précieuses qui soit entre des mains connues et dans un lieu déterminé. Présent du ciel, on la trouve partout; c'est le travail qui la donne. Son nom politique, son nom social est donc le travail.

Le travail, voici le mot que répètent sans cesse les socialistes dans leurs appels aux passions révolutionnaires. Eux, les discoureurs, les oisifs, ils ont toujours ce nom sacré à la bouche, et voudraient s'arroger à eux seuls le droit de le prononcer. Bugeaud parle à son tour du travail, et en parle en homme qui l'a étudié autre part que dans les champs métaphoriques de la philosophie. Il démontre en quelques paroles l'absurdité de tous ces prétendus systèmes organisateurs qui tuent l'ordre et frappent l'activité de paralysie. Il prouve, c'est là surtout que brille la logique railleuse de sa pensée et de son style, que rien n'est nouveau dans ce que nous donnent pour des découvertes les hommes qui se sont appelés hommes de l'avenir et du progrès.

« On croit innover (c'est le maréchal qui parle) en nous prêchant l'association du capital, du travail et de l'intelligence; mais cette association est

partout... Comment les esprits distingués qui professent cette théorie n'ont-ils pas remarqué un fait qui occupe toute la surface du pays depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées ? C'est la culture par métayer... Le propriétaire fournit le capital de la terre... Le métayer n'apporte absolument que ses bras... Si le propriétaire entend l'agriculture, il fournit aussi son intelligence. N'est-ce pas là l'association complète, telle que la demande la démocratie pacifique ? »

Bugeaud a raison. Nos usages, nos mœurs, nos lois, reconnaissent, établissent, sanctionnent la plupart de ces principes dont les socialistes réclament l'application avec tant de pompe et de fracas. La grande révolution qui a clos le dernier siècle laisse à peine quelques épis dans les champs de la démocratie pour les glaneurs attardés, et voilà une bande de moissonneurs qui se présente brandissant d'énormes faux; il ne leur reste plus qu'à déchirer le sol. « Les socialistes (c'est la remarquable phrase qui termine le traité de Bugeaud) veulent aujourd'hui fonder, par la spoliation et la guerre de classe à classe, ce qui a été fondé par la justice et la force des choses. »

Les Veillées d'une chaumière de la Vendée ne font que répéter les vérités contenues dans *les Socialistes*. Seulement cet ouvrage, que le maréchal

écrivit quelques mois avant sa mort, est marqué d'un caractère particulier. A la malice et à la force habituelle du style se mêle quelque chose de mélancolique. Ce pamphlet tient un peu de l'idylle; ce n'est pas une églogue de Gessner toutefois, c'est toujours l'œuvre d'un soldat, mais d'un soldat à qui était chère cette odeur des foins qu'il faut aimer, suivant Jean-Jacques, sous peine d'être un scélérat.

Dans les autres écrits du maréchal, l'amour de la nature ne s'exprime jamais qu'avec une extrême réserve; c'est un sentiment réprimé par cette pudeur dont tous les cœurs aux émotions fortes et vraies semblent rechercher le frein. Dans ce dernier ouvrage, le fond éternel de toutes les grandes âmes, la poésie, il faut avoir le courage de dire ce nom, se produit avec une liberté toute nouvelle. *Les Veillées d'une chaumière de la Vendée* sont empreintes d'une franche et expansive tendresse pour les champs, puis d'un sentiment qu'avait encore traduit à peine l'esprit dont elles sont sorties. Dieu paraît dans ces pages, sa pensée domine les derniers horizons que contemple celui qui est placé déjà au seuil invisible de l'autre vie.

Paul-Louis Courier n'a pas de pamphlet qui débute avec plus de verve, en phrases d'un ton

plus original et plus piquant que le dernier écrit du maréchal : « Probablement beaucoup de gens ignorent que le chou et la rave font la prospérité de la Vendée. Mais qui s'occupe de choux dans ce temps-ci?... Et cependant il y a dans le chou et la rave mille fois plus de progrès réel pour le peuple que dans toutes les théories des Proudhon, des Louis Blanc, des Considérant et autres grands docteurs. »

Cette vérité établie, Bugeaud nous donne un dialogue entre Pierre et Paul Carrier, les deux fils d'un de ces cultivateurs vendéens, pour qui le chou et la rave ont fait effectivement beaucoup plus que ne feront jamais tous les grands hommes du socialisme pour les ouvriers de Paris. Pierre est un homme instruit; il a été avocat; mais il a trouvé qu'on gagnait son pain d'une plus calme et plus honnête manière en se servant de ses deux bras qu'en faisant abus de sa parole et de son esprit; il a jeté les sacs de procès aux orties et s'est mis derrière la charrue. Dans la vie droite et simple qu'il s'est choisie, il apporte cette élévation de cœur et cette rectitude de jugement que donne aux natures courageuses leur victoire sur les ambitions de ce monde. Paul, moins instruit que son frère, n'a point trouvé sa voie comme lui. Il ne sait pas que Dieu a mis dans les épis plus

de bien que n'en peuvent mettre les philosophes dans leurs livres. Les nouveautés des docteurs du jour l'inquiètent; il s'est établi dans son village, depuis la révolution de février, un club entre l'école et le cabaret. C'est là qu'il passe ses soirées, il revient de ce lieu bruyant et malsain avec un cortège de chimères pire que les fantômes et les loups-garous du vieux temps. Il ne fait plus rien et demande du travail pour tous les bras. Il marche à grands pas vers la pauvreté et demande la suppression des pauvres. Chaque jour il verse le poison à son intelligence, et il appelle le règne de la raison. Enfin il est en train de devenir un parfait démagogue, quand son frère Pierre l'entreprend sur les doctrines qui alimentent la rhétorique des clubs.

Avant d'attaquer les principes mêmes du socialisme, Pierre Carrier s'en prend aux hommes qui représentent cette foi nouvelle dans le village où est le club de Paul. Il demande à son frère quels titres ont à sa confiance les apôtres de cette religion politique à laquelle il veut tout sacrifier. Celui-ci est un avocat sans probité et sans talent qui poursuit en province, dans la bassesse, une vie commencée, à Paris, dans la débauche. Celui-là est un mauvais chirurgien qui, pour conquérir ses honoraires, fait vendre la paillasse des paysans

qu'il a estropiés. Cet autre est un instituteur aux mœurs impures et à l'esprit encrassé d'ignorance, qui a écrit contre tout ce qu'il y a de noble et de sacré des pamphlets heureusement tombés dans le ruisseau de son village. Paul reconnaît la vérité de ces portraits qui ne conviennent que trop, en effet, à la plupart des coryphées de club. Ces caractères se trouvent ailleurs qu'au village où le dialogue de Bugeaud est placé. Les docteurs du socialisme se comparent sans cesse aux apôtres avec une impudence grotesque et impie. Les apôtres conservaient pure la chair et pure la pensée qu'ils avaient dévouées à leur divin enseignement. La Rome spirituelle ne s'est pas fondée, comme la Rome terrestre, avec un amas de gens perdus.

Mais laissons les hommes et venons aux idées. Les idées! qu'on a étrangement abusé de ce mot, qui dans la langue emphatique des démocrates désigne comme une sorte de divinités nées dans la cervelle humaine, mais plus fortes que les hommes une fois qu'elles ont quitté leur berceau et envahi l'espace. Je crois, pour ma part, beaucoup plus aux sylphes et aux lutins qu'aux idées des démagogues. Le fait est qu'aucune vision n'est plus impalpable que les systèmes démocratiques : c'est ce que démontre le maréchal Bugeaud.

Travail en commun, répartition des richesses, suppression du capital, le maréchal examine de nouveau dans son dialogue villageois tout ce qu'il a examiné déjà dans son *Traité des socialistes*. Mais il ne combat point les mêmes fantômes par les mêmes exorcismes. Comme je l'ai dit, le langage des *Veillées* a un caractère particulier de grâce et d'onction. Le sentiment de la famille, évoqué sans cesse, n'est pas traité avec cette fatigante banalité qu'entraîne trop souvent la nécessité où l'on est de le mettre en avant chaque jour. « Crois-tu que je ferais ce que je fais, si j'étais associé à trente-cinq millions de frères? Ce sont ces marmots qui me poussent; c'est pour eux et ma femme que je travaille souvent au clair de lune pour ne pas perdre le bénéfice d'un beau temps. » Ainsi s'exprime Pierre Carrier. L'œuvre tout entière est composée avec cette vigoureuse netteté de forme et cette douceur lumineuse de ton. La sobriété des descriptions donne quelque chose d'antique à ce dialogue, mais il y a pourtant, dans ces phrases tempérées à la manière grecque ou romaine, cette émotion qui appartient aux âmes où le christianisme a éveillé la divine inquiétude du ciel. Ce qui pour moi met *les Veillées d'une chaumière de la Vendée* beaucoup au-dessus de tout ce que le maréchal Bugeaud a écrit,

c'est la préoccupation qui se trouve en cette œuvre d'autres choses que les choses humaines.

« Maintenant que tu as vu la lumière, dit Pierre Carrier à son frère (car Paul est converti), tu élèveras tes enfants dans la religion. » Ces mots me touchent sous la plume du maréchal. L'épée de Bayard sera une croix dont on ne détruira jamais le prestige. Il y aura toujours une force persuasive et un victorieux attrait dans la foi du soldat. Cette foi ne vient pas de la terreur, le seul sentiment dont la foi elle-même puisse être ternie, elle vient, au contraire, d'une secrète et confiante union entre la mort et les cœurs qui vont sans cesse au-devant d'elle.

La grande prétention des socialistes, c'est de représenter l'idée, comme ils disent, aux prises avec la force brutale: et ces hommes de l'idée n'ont pour eux ni la religion de l'Église, ni celle du foyer. Ils nous accusent d'être animés de l'esprit superbe et avide des Pharisiens, eux qui, au mépris de cet Évangile que souillent leurs commentaires, se sont révoltés contre l'humilité avec les philosophes du dernier siècle, et s'insurgent contre la pauvreté avec les docteurs de ce temps-ci.

Il n'est pas d'homme au monde dont la vie soit moins gouvernée par les intérêts matériels que le

soldat, même le soldat qui dans sa tombe emporte un bâton de maréchal. Aussi n'est-il point de plus éloquente défense de ce que ces prétendus novateurs appellent la vieille société, qu'un nom comme celui de ce vaillant chef d'armée dont la mort nous a enlevé le bras, mais nous a laissé la gloire et la pensée. Cette pensée du maréchal Bugeaud, pensée désintéressée, puissante et fière, l'armée tout entière en est animée. Ce sera le souffle qui chassera les mauvais rêves dont la France est encore obsédée. Nombre d'hommes se trouveront qui sauront, comme le maréchal, combattre pour les principes éternels de justice. Peut-être s'en rencontrera-t-il aussi quelques-uns qui auront comme lui la plume et l'épée, la main et la bouche, c'est-à-dire à qui Dieu aura accordé le plus complet bonheur de ce monde, la joie de dire, l'honneur de faire ce qu'on croit le vrai, ce qu'on sent le bien.

LES BUREAUX ARABES

L'histoire des bureaux arabes pourrait être l'histoire complète de notre domination en Afrique. La population indigène est une population mobile dans ses impressions, mais d'une ardente opiniâtreté dans ses principes et d'un invariable attachement à ses mœurs. Qu'ils habitent la montagne ou la plaine, la tente ou le gourbi, les indigènes ne comprennent qu'une seule puissance, celle qui se manifeste par la force; pour eux l'homme de la justice doit être en même temps l'homme du glaive. Ils n'admettent même point, et c'est pour cela que nos missionnaires ont toujours eu si peu de succès parmi eux, ce caractère de pacifique autorité que donne chez nous aux ministres du culte une religion hostile à toute autre ardeur que celle de la charité et de la foi. Chez eux le prêtre aime le cheval et la poudre. Presque toujours le cavalier qui se détache de leurs rangs et vient avec une exaltation intrépide choisir des buts pour son fusil

jusque sur le flanc de nos colonnes, est un marabout. Indépendamment même de ces besoins de la conquête qui nous forçaient à faire toujours peser sur les Arabes une puissance armée, il y aurait donc eu une véritable folie à vouloir nous mettre en contact avec cette population, que sa nature, sa religion, ses mœurs nourrissent de la guerre, par ce qui s'appelle chez nous un fonctionnaire civil et ce qui n'existe pas chez eux. On établit donc cette admirable organisation des *bureaux arabes* qui n'a pas encore été assez appréciée, assez connue; on établit cette organisation qui certainement est un des procédés administratifs les meilleurs, les plus simples, les plus efficaces dont se soit jamais avisée la politique d'un pays.

On choisit dans l'armée des officiers dévoués, capables, connaissant la langue, familiers avec les mœurs des Arabes, et on les établit sur tous les points du territoire militaire divisé en cercles, avec une mission de guerre et de justice en même temps. Les résultats que cette institution a obtenus ont dépassé tout ce qu'on pouvait espérer. Le respect et la confiance sont entrés facilement chez les Arabes par cette sorte de magistrature à cheval qui se transporte, franche, décidée et expéditive, partout où un méfait a été commis. Les Arabes aiment et comprennent la justice; mais la légalité telle

qu'on l'entend chez les nations modernes est pour eux chose à la fois répugnante et inconnue. Cet homme de guerre qui entend leurs réclamations à toute heure, et, quand il le peut, donne une suite immédiate à toute affaire qu'on porte devant lui, représente la seule autorité qu'ils puissent accepter. Les rapports journaliers qui se sont établis entre les indigènes et les officiers des bureaux arabes exercent maintenant sur les tribus une action des plus intéressantes à étudier et que chaque jour voit se développer.

L'officier du bureau arabe n'est plus seulement pour les tribus comprises dans son cercle un chef militaire qui veille à la répression des délits, au maintien de l'ordre et au recouvrement des impôts; c'est un homme d'un caractère éprouvé et d'une intelligence reconnue, qu'en mainte occasion et sur maint objet d'utilité publique on se fait une loi de consulter. Ainsi ces progrès que maintenant l'on remarque parmi les indigènes, ces maisons qui sur quelques points remplacent les tentes des caïds, ces travaux d'agriculture, ces plantations d'oliviers, ces constructions de moulins qui changent déjà l'aspect de certaines tribus, sont dus aux officiers des bureaux arabes. Rien n'est entrepris sans leur conseil, rien ne s'opère sans leur concours.

L'habile direction qui a dans ces derniers temps communiqué à l'Algérie un mouvement dont ne s'est pas assez occupée l'attention publique, trouve à l'heure qu'il est d'énormes ressources dans un commandement que chaque jour elle fait agir avec plus de force et organise avec plus de régularité, dans le commandement indigène. Toutes les tribus qui reconnaissent notre autorité sont gouvernées en notre nom par des agas, des bachagas, des caïds que nous choisissons avec soin et surveillons avec vigilance. Ces chefs, dont la puissance était d'abord une sorte de concession faite à la nation conquise par la politique et la clémence de la nation conquérante, ont pris maintenant un rang important parmi les agents les plus utiles et l'on peut même dire les plus dévoués de notre domination. Il y avait aux courses d'Alger de 1850 un indigène qui attirait sur lui les regards de la foule par son visage guerrier et la croix de la Légion d'honneur suspendue à son burnous; ce chef était Si-Chériff-Bel-Arch, qui, sur un ordre du gouvernement français, venait, avec 1,500 hommes des goums, de poursuivre, d'atteindre et de frapper dans le désert des fractions de tribus insoumises dont nous voulions punir les déprédations. Ce fait d'une expédition composée tout entière d'indigènes, et agissant cependant avec énergie sous

l'impulsion de notre autorité, est un des faits les plus remarquables et peut-être les plus féconds pour l'avenir qui se soient encore produits en Afrique. A l'endroit où cessent nos postes, nous en sommes venus maintenant à organiser des postes arabes, qui sur les routes les plus lointaines protègent les voyageurs. Les provinces de Constantine et d'Oran sont sillonnées sur plusieurs points par des patrouilles indigènes; dans la province d'Alger, toute l'entrée de la Kabylie, le voisinage de l'Arbah, la vallée de l'Isser, sont maintenus dans un état de sécurité par nos caïds et nos agas. Les services que nous rendent tous les chefs qui ont reçu de nous le burnous d'investiture deviennent chaque jour plus efficaces et plus nombreux.

Ce commandement indigène, si utile, si important, mais si délicat à manier, est surveillé par les officiers des bureaux arabes. Réunis par une même habitude du danger, par un même goût pour le mouvement, par un même entrain dans la guerre, nos officiers et les chefs arabes vivent dans une union d'où sort chaque jour un nouvel avantage pour l'Algérie. Si l'on détruisait les bureaux arabes, on détruirait du même coup toute une organisation qui sans eux est immédiatement privée de vie.

L'organisation des bureaux arabes, que l'An-

gleterre serait heureuse de pouvoir appliquer à ses possessions indiennes, a été créée par les généraux Lamoricière et Marey; elle a été perfectionnée, sous le gouvernement du maréchal Bugeaud, par un des hommes que de longues études ont le plus profondément initiés aux mœurs africaines, par le général Daumas. Sait-on ce que coûte à la France ce vaste réseau d'agents militaires qui parvient à contenir en Afrique plusieurs millions d'habitants? 160 ou 180,000 francs, le quart à peine du budget que réclamerait l'administration civile rêvée par quelques esprits.

LITTÉRATURE

LE PRINCE DE LIGNE

L'enthousiasme n'est guère du ressort du critique; je pense même qu'il doit lui être interdit par les gens qui recommandent à l'historien l'impartialité, sans se douter qu'une histoire impartiale serait une histoire illisible. Eh bien! cependant, nous ne pouvons pas nous empêcher d'éprouver cette passion proscrite en parlant du prince de Ligne, car il n'exista jamais d'esprit plus élégant et plus hardi, plus fou et plus profond, plus philosophique et plus mondain. Il fut parmi les écrivains ce qu'il était parmi les guerriers, un homme d'entrain et de génie, s'abandonnant toujours à une heureuse témérité. Gentilhomme autant qu'on puisse l'être, il traversa la période la plus orageuse du XVIII[e] siècle sans s'éprendre d'aucune des chimères qui troublaient toutes les

têtes autour de lui. Pendant que des Montmorency, des Beauvau et des La Feuillade, se faisaient les propagateurs des idées nouvelles, il resta inviolablement attaché aux principes de l'ordre ancien. C'était dans ses regards que les yeux de Marie-Antoinette cherchaient une expression furtive de sympathie, quand les applaudissements de toute une salle de spectacle accueillaient quelque allusion contre la royauté.

On sait que le prince de Ligne était d'une des plus vieilles familles de Flandre, mais on l'a tant de fois proclamé Français par l'esprit que nous lui chercherons des aïeux parmi nos écrivains. Si l'on donnait au sage Montaigne un peu de l'allure hardie et fanfaronne de Brantôme, on aurait un caractère semblable à celui de notre héros. Le prince de Ligne appréciait la lecture des philosophes anciens aussi vivement que l'auteur des *Essais;* mais il disait comme l'auteur des *Dames galantes :* « Nous autres gentilshommes, nous portons l'épée au côté et l'honneur sur la pointe. » Quand une action se passait sous ses yeux, il cherchait à se rendre compte, comme Montaigne, des ressorts qui l'avaient produite; mais, s'il avait eu, comme Brantôme, à décrire l'entrée de M. de Guise, il n'aurait pas plus oublié que lui le cheval, le pourpoint et la plume du Balafré, en un

mot il saisissait avec une égale promptitude et reproduisait avec une égale fidélité le côté délicat et caché des choses, leur côté extérieur et frappant. Saint-Évremond doit être aussi compté parmi ces précurseurs, mais Saint-Évremond ne possédait pas plus que Montaigne cette fougue belliqueuse qui est le principal charme du prince étranger. C'était un Normand d'un tempérament assez calme; l'allure un peu pesante de son style, parfois énergique et vigoureux, rappelle celle des chevaux de son pays. Quand il veut tourner un madrigal, il mêle au gros sel de Scarron la fadeur de l'*Astrée*. Il y a la différence de tout un siècle de politesse et d'élégance entre ses longues épîtres à la duchesse de Mazarin ou à la comtesse d'Olonne et les adorables lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny. Ce qui rapproche ces deux écrivains, c'est la même préoccupation de tout ce qui constitue la vie humaine : la réflexion, l'étude, le plaisir; c'est le même désordre dans la manière de présenter les sujets et de les traiter. Pour s'efforcer de ramener à l'unité d'une seule œuvre tous les accidents de l'existence, toutes les émotions de l'âme, il faut se sentir la volonté persévérante et forte qu'inspire une véritable vocation littéraire. Il est mille fois plus tentant de rendre les impressions telles qu'on les reçoit, de prendre

les aspects tels qu'ils se présentent, sans ordre, sans suite, sans transition; c'est ce qu'a fait le prince de Ligne, comme presque tous les écrivains de qualité; il en résulte qu'en feuilletant les trente volumes qui composent le recueil de ses œuvres, on croit parcourir une galerie de tableaux. Les batailles de Salvator Rosa sont à côté des paysages de Claude Lorrain et des intérieurs de Metzu. Si nous avions affaire à un auteur de profession, nous lui ferions un reproche de ce désordre; mais nous ne devons pas oublier que c'est un grand seigneur qui parle, et qu'on ne le lit que pour se consoler de ne pas l'avoir entendu.

Ce fut en 1759 que le prince de Ligne arriva pour la première fois à Paris. Quelle épreuve! Voltaire avait déjà écrit son *Essai d'histoire générale,* Montesquieu son *Esprit des lois,* Diderot et d'Alembert leur *Encyclopédie.* C'était ce qu'on peut appeler le plein XVIII^e^ siècle. La société était poussée hors des voies anciennes par une intempérance de langage encore plus grande que celle des mœurs. Le prince de Ligne eut le succès le plus brillant. Il était venu à la cour de France avec la mission d'annoncer à Louis XV l'heureux résultat de la bataille de Maxen. C'était y faire une entrée digne de lui. Il fut de toutes les

parties de plaisir, de tous les soupers. Il se trouva avec La Harpe chez Mme Du Barry, avec d'Alembert chez Mme Geoffrin, avec Voltaire chez Mme du Deffant. On a toujours eu à Paris, dans tous les temps, un goût passionné pour ces heureux élus du génie ou de la fortune que les Anglais avaient baptisés de ce nom si pittoresque et maintenant si avili de *lions*. Les manières aimables et folles du prince de Ligne eurent le succès qu'usurpèrent plus tard l'austérité affectée et le ton déclamatoire de ces affreux Américains en habits carrés et en perruques rondes dont on fut inondé au temps de la guerre d'indépendance. Le général autrichien goûta beaucoup l'esprit de Mme du Deffant et celui de Mme Geoffrin; mais c'est Mme de Sévigné et Mme de La Fayette qu'il lui aurait fallu : car même dans les conversations tant vantées du XVIIIe siècle, la décadence du goût se faisait sentir. La véritable élégance avait disparu sous l'arrogante domination des gens de lettres, pour faire place à ce ton prétentieux et à ces tours maniérés qu'ils apportent dans le monde, comme les pédants y apportent leur latin. Sous Louis XIV, on était beaucoup moins religieux qu'on ne le croit d'ordinaire, mais le sentiment profond de la hiérarchie faisait que l'on avait pour Dieu les mêmes égards que pour le roi. Je ne sais quel

courtisan disait que la messe était le lever du souverain des cieux, et qu'il ne se permettrait pas d'y manquer. Voilà qui est comprendre la religion en homme du monde, sinon en chrétien. Sous Louis XV, on traita la majesté divine avec la même irrévérence que les autres majestés.

> ... Ces faquins qui, d'un ton familier,
> Parlent au roi du haut de leur grenier,

usèrent envers le Créateur de la même liberté de langage, et c'est ainsi qu'on substitua à un scepticisme élégant et voilé une impiété bruyante et de mauvais ton.

Il y a cependant une restriction à faire en faveur d'une petite fraction de la société, et c'est surtout cette fraction que le prince de Ligne fut appelé à voir. Ceux qui n'ont lu que les *Mémoires* de Mme d'Épinay sont trop portés à juger du XVIIIe siècle tout entier d'après ce monde d'actrices et de financiers où se fourvoyaient quelques grands seigneurs. Quoique la maréchale de Luxembourg chantât jusqu'au dernier vers la fameuse chanson qu'on avait composée sur elle, quand elle était Mme de Boufflers, je crois cependant que sa pudeur ne se fût pas accommodée aussi facilement que celle de Mme Darty des propos de d'Alembert aux soupers de Mlle Quinault : ce qui était bien

reçu dans ce qu'on appelait la coterie holbachique aurait été fort mal accueilli dans le cercle qu'elle présidait. La marquise du Deffant elle-même, malgré son penchant à la philosophie et son goût pour les philosophes, n'eût jamais souffert le cynisme irréligieux qu'encourageait la maîtresse de Grimm. C'était de toutes les femmes de ce temps-là celle qui avait le plus des grâces naturelles et, si l'on peut parler ainsi, de l'enjouement solide de Mme de Sévigné. Les livres qui charmaient la solitude des Rochers n'auraient pas été déplacés sur les rayons de sa bibliothèque. Il lui appartenait de consoler dans les chagrins de sa déception un étranger qui arrivait tout rempli des souvenirs des Grignan, des Pomponne et des Coulanges. Aussi le prince de Ligne la vit beaucoup, et il se confirma auprès d'elle dans ce sentiment parfait des convenances et cette sûreté de jugement qui lui firent blâmer avec tant de force l'impiété fastueuse des d'Argens, des Maupertuis, des Jordans, des La Beaumelle, et, comme il le dit lui-même, de tous *ces gens de mauvais goût* dont s'entourait Frédéric.

Après ce séjour à Paris, le prince de Ligne reprit sa vie des champs de bataille, animant toujours les soldats par cette brillante valeur qu'il se reprochait, avec sa grâce inimitable d'expression,

de *trop déployer pour la galerie*. L'année 1770, Frédéric voulut donner à son infatigable infanterie quelques instants de repos, et, pendant le court intervalle d'une paix armée, il s'en alla, moitié respectueux, moitié railleur, présenter hommage à l'empereur Joseph II, ce suzerain qu'il avait si souvent battu. Le prince de Ligne assistait à l'entrevue des deux monarques. Tout ce qui se passa alors enrichit sa mémoire de précieux souvenirs. Frédéric exerçait une grande puissance sur les imaginations en France; on l'admirait, grâce à Voltaire, comme une espèce d'Antonin; en Allemagne, on lui savait bon gré de s'être forgé une épée digne d'être suspendue à côté de la vieille épée de Barberousse. L'esprit naturel lui faisait trouver des admirateurs même dans les rangs de ses ennemis. Je me souviens qu'il y avait alors dans la ville libre de Francfort un jeune homme issu d'une famille attachée au service impérial, mais ardent, rêveur, plein d'un amour exalté pour toutes les gloires, et, comme tel, épris de la renommée de Frédéric. Ce jeune homme, c'était Gœthe. Il nous a raconté lui-même les vœux qu'il faisait pour l'armée prussienne, tandis que son père logeait un commissaire de l'Autriche. Frédéric était le prince populaire par excellence; avec sa chemise tachée de

tabac, son uniforme sévère et ses bottes fortes, il avait quelque lointaine ressemblance avec l'homme qui devait plus tard éveiller tant d'enthousiasme au delà du Rhin. Aussi Gœthe l'admirait sincèrement, et, chose bizarre, Gœthe était le représentant futur de toute une Allemagne pensante que Frédéric n'aurait pas comprise et qu'il ne soupçonnait pas.

Quoi qu'il en soit, tous les faits et gestes du roi de Prusse étaient de nature à exciter un vif intérêt, et un esprit observateur comme celui du jeune général autrichien ne devait omettre aucun de ceux qu'il lui était loisible d'étudier. Je crois qu'il n'existe pas une seule figure dans l'histoire, ni dans la poésie, ni dans les arts, sans même en excepter celle de Charles Ier de Van Dyck, qui soit plus vivante et plus hardiment dessinée que la figure de Frédéric telle que nous l'a peinte le prince de Ligne. On le voit parler et marcher, avec sa tenue savamment négligée, ses pieds poudreux, son jabot froissé, et cet habit blanc toujours sale qu'il avait mis pour épargner aux Autrichiens la vue de cette couleur bleue dont leurs regards avaient été importunés si souvent. Le prince de Ligne a bien su démêler et décrire ce double caractère qui était en lui, du grand capitaine et du petit philosophe. Tantôt il nous montre Frédéric

presque sublime en nous parlant de ses batailles, en jugeant Loudon ou le maréchal de Lacy; tantôt il le montre vulgaire et mesquin en récitant quelque épigramme de l'abbé de Prade sur la cour de Rome, ou quelque tirade de Lamettrie sur ce Spinosa dont on parle tant au XVIII^e^ siècle sans que personne semble l'avoir lu.

Ce qui fait surtout le charme et la vérité des pages que le prince de Ligne a consacrées à Frédéric, c'est le rang de celui qui les a écrites. Les gens de lettres de profession, admis par hasard dans l'intimité des personnes royales, n'ont pas le sang-froid nécessaire pour se livrer à une étude désintéressée et à un examen philosophique; ils sont trop occupés de savoir si leurs manchettes tombent bien, et si leur épée est toujours derrière eux. Voltaire lui-même, les jours où il allait à la cour, était absorbé dans la satisfaction que lui causait son habit mordoré. Le prince de Ligne n'était pas détourné de ses observations par ces pensées importunes et puériles; il savait qu'il était de ceux dont les rois sont forcés de s'entourer. Sans impatience de briller, sans crainte de passer inaperçu, il possédait cette sécurité, cette aisance qu'on aime tant à sentir en soi et à rencontrer chez les autres. C'est lui qui, le premier, fit le panégyrique de la science la plus utile dans le

monde, comme il le dit avec raison, la science d'écouter. Et cependant cet art du silence, cette attente de l'à-propos, enfin tous les ménagements que le tact inspire, n'affaiblissaient en rien l'originalité de ses allures et la vivacité de ses reparties. Dans les conversations qu'il nous a transmises, ses saillies égayent souvent les discours un peu longs et un peu diffus du roi de Prusse. Enfin, un autre avantage qu'il devait encore à son rang au moins autant qu'à sa nature, c'était une intelligence complète de mille délicatesses difficiles à saisir pour un homme dont le séjour auprès d'un souverain n'est que l'épisode inattendu d'une vie accidentée. Rien ne peut donc présenter un intérêt plus véritable et donner une plus juste idée des mœurs royales que le récit de l'entrevue du roi de Prusse et de l'empereur. Dans l'admirable portrait de Frédéric, cette préoccupation habituelle et mélancolique des choses élevées, ces distractions subites qui ressemblent à des mouvements de vertige, enfin tout ce qui caractérise un prince qui vit d'une vie intelligente nous est merveilleusement retracé.

Il était dans la destinée du prince de Ligne, ainsi qu'il l'a dit lui-même, de visiter toutes les cours, d'être admis dans le cercle intime de tous les souverains. Le comte d'Artois le vit dans une

excursion en Autriche; le jeune frère de Louis XVI était alors aux jours heureux

Où son âge fleuri roulait son gai printemps,

comme dit, dans la charmante traduction de Mlle de Gournay, un poète latin cité par Montaigne. Il se prit d'un goût passionné pour le gentilhomme flamand. Le hasard réunissait deux caractères faits pour se comprendre, possédant au même degré les qualités aimables et hautes, l'esprit, la gaieté et l'entrain. Le prince de Ligne nous a raconté cette rencontre avec toute la grâce et l'éclat de son style :

« Libre pour la première fois, M. le comte d'Artois ne savait comment profiter de cette liberté. Ce premier jet de la gaieté, de la pétulance et de la jeunesse, me charme ; sa franchise et son bon cœur, qui paraissent toujours dans tout, me séduisent. Il veut que j'aille le voir à Versailles, je dis que je le verrai à Paris lorsqu'il y viendra; il insiste, parle de moi à la reine, et la reine m'ordonne de venir. »

Voilà donc le brillant officier qui était venu porter à Louis XV la nouvelle de la victoire de Maxen ramené de nouveau en France. La cour était plus attrayante que jamais sous une jeune et gracieuse reine; mais que la France elle-même

était changée! La société renouvelait jusqu'à son extérieur. On avait inventé le frac, et il y avait des heures du jour où un gentilhomme pouvait sortir sans épée. L'enthousiasme pour les patriotes américains et les penseurs de la Grande-Bretagne remplissait les salons d'hommes recherchés dans leurs discours et négligés dans leur toilette, comme Franklin, Hume, et le digne ami de Thomas, l'insupportable Gibbon. Enfin il venait de se former une secte encore plus pédante que celle des philosophes. Les économistes commençaient à être à la mode. Le pesant Raynal réclamait le silence au milieu d'un souper en frappant sur la table avec sa grande main osseuse, et, chose incroyable, il se faisait écouter.

Le prince de Ligne gémissait de tous ces changements, mais il trouvait à Trianon un asile où l'on était à l'abri des Anglais, des économistes et des philosophes. Le baron de Besenval, le comte de Vaudreuil, le comte d'Adhema, la princesse de Lamballe et la belle Jules de Polignac, enfin, toute la réunion d'élus qu'animait Marie-Antoinette avait bien de quoi faire oublier l'ennui d'une soirée passée avec M. Hume ou M. Turgot. Quoiqu'il protégeât Beaumarchais, M. de Vaudreuil ne donnait pas dans les travers du jour, et quant au baron de Besenval, cet aimable fou qui

demandait avec tant d'instances à M. le duc d'Orléans la permission de brûler son escalier, il aurait été aussi contrarié sous une république que sous une monarchie, dans le goût d'une si exigeante et si capricieuse liberté.

Il y avait donc encore un cercle où n'avaient point pénétré les idées nouvelles; c'était là que le prince de Ligne se renfermait le plus possible. Cependant, tout isolé que fût ce petit monde, il ne pouvait pas entièrement se préserver du contact blessant des mœurs du dehors. Les prétentions toujours croissantes, les nouveautés toujours plus hardies, y portaient par moments l'effroi et le chagrin. Heureusement que tout y était bien vite adouci par le sourire, voire par la délicatesse du langage. Vauvenargues dit que les gens de cour ont le secret d'anéantir les plus grandes pensées, ils ont aussi celui d'anéantir les plus grandes terreurs. Qu'est-ce que le récit d'une émeute dans la bouche de M. de Vaudreuil, sous les ombrages de Trianon? Rien ne donne mieux l'idée de ce genre de consolations passagères et de sécurité factice qu'une délicieuse scène racontée par le prince de Ligne. C'était au temps de cette *maudite invention* de l'Assemblée des notables, comme il appelle la première tentative révolutionnaire; on jouait le *Tableau par-*

lant devant la reine, dans la salle même où cette assemblée devait se réunir. Quand Cassandre dit :

Les notables du lieu vont ici s'assembler,

le prince de Ligne chercha le regard de Marie-Antoinette. « Elle me fit, dit-il, des yeux terribles pour prévenir toute plaisanterie, mais elle avait bien de la peine à s'empêcher de rire : c'était chose tout à fait amusante que l'air de prudence qu'elle prenait alors. »

Quelques années après, où le mal qu'annonçaient tant de sinistres symptômes va définitivement se déclarer, nous voyons le prince de Ligne à une autre cour plus excentrique, mais moins aimable que celle de la reine de France. Il suit l'impératrice Catherine dans ce fastueux voyage de la Crimée qu'il nous a raconté si poétiquement. Dans les lettres qu'il écrivait à la marquise de Coigny des rives de la mer Noire, l'imagination trouve de quoi satisfaire ses goûts les plus capricieux pour les splendeurs et pour les féeries. L'intrépide voyageur avait des instants d'éblouissement. Il nous a dépeint l'espèce d'ivresse que finissaient par produire en lui l'éclat continuel de la majesté impériale, les magnificences des réceptions, la rapidité de la course, et cette pluie magnifique de roubles éternellement alimentée

par les grands coffres pleins d'or qui garnissaient le carrosse de la tzarine. C'est dans cette excursion qu'il se lia avec le comte de Cobentzel, celui qu'il appelait le meilleur et le plus charmant des ambassadeurs, et avec M. de Ségur, le représentant de la France, homme d'une vie et d'un esprit faciles, ayant des rimes au service de tous les petits événements de l'existence et une conversation de voyage enjouée jusque sous le bonnet de nuit.

On descend le Danube dans des gondoles plus riches que celles qui ont porté les plus puissants d'entre les doges sur les flots de la mer Adriatique. Aux rivages de la mer Noire, on rencontre le roi de Pologne, qui reste trois jours et dépense trois millions. On fait des illuminations à éclairer toute la terre, et des feux d'artifice à incendier le ciel, s'il était encore aussi inflammable qu'au temps de Phaéton. Puis on traverse mille natures barbares, des pays où on cache les femmes, d'autres où on les offre à l'étranger. On entend mille acclamations étourdissantes, on a les yeux éblouis par cent costumes divers, et dans toute cette étendue de pays qu'on traverse, soit en gondole, soit en chaise de poste, on est toujours enfermé dans un monde à part, où l'on tâche de vivre comme à Saint-Pétersbourg et de causer comme à Trianon.

Quoique Catherine n'eût pas le charme de Marie-Antoinette, le prince de Ligne s'attacha cependant à elle. Son esprit, d'une incroyable souplesse, se pliait aussi bien au ton viril et aux habitudes martiales de l'impératrice de Russie qu'à la vivacité étourdie, mais délicate, de la reine de France. Il trouvait moyen de répondre les billets les plus fins et les mieux tournés à des lettres de la tzarine, commençant par ces mots : « Je vous écris au bruit du canon qui ébranle mes vitres. » L'impératrice, pour le flatter dans son goût de l'antiquité, lui avait donné un domaine dans la Tauride. Il voulut combattre pour l'empire qui le recevait dans son sein. D'ailleurs il appartenait à cette vieille race de gentilshommes qui, au temps des invasions de Bohême, liaient volontiers partie contre les Turcs. Un jour, il se revêtit de l'uniforme russe, attacha à son côté le yatagan, et alla faire avec Potemkin une campagne contre les barbares. Les récits les plus entraînants de bataille, les pages où l'on sent le plus l'inspiration guerrière, ne peuvent donner qu'une faible idée de l'entrain chevaleresque, de l'émotion belliqueuse qu'on respire dans ses lettres à cette belle époque de sa vie. Le matin, le combat après le déjeuner était passé en habitude, comme la promenade dans l'existence de château. On

allait parader gaiement devant les boulets, sur des chevaux fringants, en devisant de choses et d'autres. Le soir, le prince Potemkin, qui se serait fait volontiers amputer, comme Christian de Brunswick, au son des instruments, donnait des concerts sous sa tente. Là se trouvaient des officiers comme ce Roger de Damas, qui était *brave d'une si jolie ardeur*, et comme ce Guillaume de Nassau, qui, tout en se battant avec M. de Ségur et en le blessant, lui faisait des compliments sur le nœud de son épée. Les propos étaient joyeux en pareille compagnie. On se moquait des Turcs avec leurs habits de mascarade et leur cri sauvage, qui veut dire pas de quartier. Rien n'est beau et frappant comme ce dédain de la vie mêlé à tant de grâce et d'élégance. Il y a là une séduction qui opère toujours. La valeur est aux hommes ce que la beauté est aux femmes; le prince de Ligne en entendait admirablement la coquetterie.

Après les périls de cette brillante campagne contre les infidèles, revinrent les amusements de Saint-Pétersbourg. Mais un soir, au sortir de ce théâtre de l'Ermitage, que l'impératrice tâchait de rendre égal au théâtre de Trianon, un courrier vint apporter à M. de Ségur des nouvelles de France. L'esprit de notre ambassadeur était en-

core tout rempli de son *Crispin duègne,* et, au milieu de ses projets de pièces, de ses ébauches de madrigaux, de ses plans de mascarades, enfin de toutes les préoccupations de sa politique galante, on jetait impitoyablement les écrasantes paroles de Mirabeau. Il apprit au prince de Ligne la triste nouvelle, et le prince de Ligne comprit le sens de tout ce qui s'était passé à Paris sous ses yeux. Cet étranger, qui nous a donné la plus précieuse de ses gloires, sa gloire littéraire, en écrivant dans notre langue, avait une véritable tendresse pour notre pays. Notre révolution lui causa un profond chagrin. Quand vient la honteuse et horrible époque où l'on fait monter sur l'échafaud celle qui lui a tant de fois souri, on sent dans ses yeux toutes les larmes qui remplissent ceux de Brantôme quand il parle de Marie Stuart.

Le prince de Ligne se rendit à Coblentz pour voir les débris de cette noblesse française qu'il chérissait entre toutes celles de l'Europe. Un jour, il proposa à M. le comte d'Artois de réunir quinze cents gentilshommes, et de se jeter avec eux dans Marienbourg. « Monseigneur, lui dit-il, si l'on sait en France que vous avez une place, on vous fera maître du royaume. » Mais on était entouré de mille obstacles; on ne pouvait ni se rassembler,

ni avoir des armes. Ce ne fut qu'un élan belliqueux rapidement comprimé. D'ailleurs ces scènes d'horreur si étranges, si inattendues, dont la France était le théâtre, avaient frappé la noblesse de stupeur. La race d'hommes qu'il fallait combattre avait un aspect si insolite qu'on avait d'elle la crainte que fait éprouver aux plus braves soldats une nation inconnue. S'il y avait eu, comme au temps de la Fronde, le comte d'Harcourt d'un côté, M. de Bouillon de l'autre, les épées n'auraient pas manqué ; mais qu'auraient fait des gentilshommes dans une guerre où Mme de Longueville était remplacée par Mme Roland ?

La révolution qui se passait en France ne coûta pas seulement au prince de Ligne la perte de ses plus doux plaisirs ; elle lui apporta un chagrin bien plus réel et bien plus poignant. Son fils Charles, celui qui après la prise de Sabacz lui écrivait : « J'ai la croix ; vous pensez bien, mon père, que j'ai pensé à vous en montant le premier à l'assaut ; » ce fils bien-aimé qui l'avait fait si souvent pleurer de joie par ses belles actions, mourut en 1792 dans les plaines de la Champagne. Plus tard, il vit pénétrer dans son pays ce drapeau tricolore dont la première victoire lui avait été si fatale. Les Autrichiens se plaignaient jadis d'avoir les yeux fatigués par la couleur bleue dont était vêtue

l'armée prussienne. Ces fameux habits bleus de nos soldats, que Béranger a chantés avec tant d'enthousiasme, étaient bien autrement redoutables. Quel devait être l'étonnement du prince de Ligne, lui à qui le nom de Français rappelait toujours les jeunes officiers parés de Fontenoy et de Raucoux, en apprenant que la France avait maintenant des combattants en bonnets de laine, qui marchaient pieds nus contre les canons!

Il assista à toutes les merveilles de l'empire, mais sans laisser cette époque se réfléchir dans ses œuvres, quoique sa vieillesse fût vigoureuse et qu'il n'ait jamais cessé d'écrire. Quel charme pouvaient avoir pour lui les cours bizarres de ces monarques improvisés, obligés, comme Sancho Pança dans son île, de demander à chaque instant des conseils sur l'étiquette? Il avait été relégué par Léopold II dans une espèce d'exil, dont on ne le tira qu'en 1808, année où il fut appelé à commander la compagnie des trabans. Il reparut à Vienne, mais il vécut isolé. Prodigue comme tous les hommes d'imagination, il avait laissé les débris de sa fortune dans toutes les capitales de l'Europe. Il s'était donc condamné à la solitude. Heureusement que, grâce à ses souvenirs, cette solitude, comme dit Jean-Jacques, pouvait se peupler d'êtres chers à son cœur. Mme de Staël,

qui parcourait alors l'Europe en exilée, le vit à cette époque de sa vie. Si profonde que fût la retraite du prince de Ligne, un philosophe aussi accoutumé au monde ne pouvait pas rompre entièrement avec lui. La fille de Necker, malgré son enthousiasme pour le triomphe philosophique de 89, n'avait jamais frayé avec d'autres républicains qu'avec M. de Montmorency et tous ces élégants factieux de la jeune noblesse, dont le prince de Ligne disait à la reine de France : « Vos charmants vilains sujets. » Elle se sentit attirée par une vive sympathie vers cet ancien courtisan de Marie-Antoinette, aussi dépaysé qu'elle dans cette Europe bouleversée par Bonaparte. Elle avait trouvé une conversation qui lui plaisait; et, pour cette nature éloquente et expansive, quels trésors de consolation il y avait là! Aussi elle voua au prince de Ligne une véritable reconnaissance pour les heureux instants qu'elle avait passés dans son entretien, et plus tard, quand elle recueillit ses œuvres, ce fut avec une sorte de piété enthousiaste, comme si elle s'était acquittée d'un devoir.

Le prince de Ligne mourut en 1814. Il ne voulut pas manquer au vieil usage observé par tous les capitaines de trabans, de laisser un legs à la compagnie. Il avait toujours aimé les soldats.

C'étaient les dragons de son père, dont les lèvres couvertes de moustaches avaient effleuré les premières ses joues d'enfant. Il voulut laisser un témoignage d'affection à sa dernière famille militaire, et il ordonna par son testament qu'on vendît ses œuvres au profit de ceux qu'il avait commandés. L'empressement que mirent l'Allemagne et la France à accueillir les écrits du prince de Ligne donna à ce legs tout le résultat que pouvait espérer le testateur.

A présent que nous en avons fini avec les détails biographiques, voyons quelle valeur réelle avait l'héritage des trabans. Peu de personnes connaissent le prince de Ligne autrement que par le choix charmant, mais incomplet, que Mme de Staël a publié. Ses œuvres se composent de trente volumes, renfermant tout ce que l'intelligence humaine peut embrasser. Histoire, poésie, mémoires, idylles, comédies, souvenirs, anecdotes, pensées, il n'est pas un seul genre qui n'y soit abordé, la plupart du temps avec talent, toujours avec originalité et franchise. Il est heureux pour les écrivains qu'il y ait dans la littérature ce que les artistes appellent des *anatomies*, c'est-à-dire que des hommes comme Montaigne et comme Jean-Jacques moulent pour nous les formes de leur cerveau. Le critique, en face de ces œuvres

multiples, complexes, difficiles à saisir dans leur ensemble, et cependant marquées d'un caractère d'unité, peut faire comme le professeur qui étend la main sur un corps en disant : « Voilà un homme. »

La personnalité se montre dans les lettres, sinon avec plus de vérité que dans les maximes, du moins avec plus d'intérêt et de grâce. Qu'elles aient les brillantes saillies de la conversation ambitieuse ou les tendres épanchements de la causerie familière, les lettres ont toujours quelque chose de vivant. C'est là qu'il faut chercher celui qu'on juge. Le prince de Ligne avait un commerce épistolaire avec tout ce que l'Europe comptait de souverains illustres par leur puissance et par leur génie. Ce bon roi de Pologne, qui n'eut qu'un seul tort, celui d'appartenir toute sa vie à la classe des monarques sans royaumes ; cet empereur Joseph, qui fut accueilli à Paris avec un si grand empressement de curiosité que Mme Geoffrin le menaça de mourir s'il ne venait pas la voir ; enfin cette grande Catherine, que Voltaire prônait avec tant de fracas, sont les augustes correspondants que le prince de Ligne a l'honneur d'entretenir. Et ce qu'on ne peut se lasser d'admirer, c'est que, dans les lettres où l'ambition du style pouvait être éveillée par celle de l'âme, il conserve tou-

jours la simplicité et l'aisance sans lesquelles il n'y a ni dignité pour l'homme ni originalité pour l'écrivain.

Les lettres à Stanislas renferment ce portrait de Frédéric de Prusse dont nous avons déjà parlé. L'ancien roi de Pologne était assez philosophe pour s'occuper sans souvenirs irritants et sans dépit jaloux d'un roi dont le voisinage ne lui avait fait que du mal, et dont toute la vie, pleine d'activité et d'énergie, était une continuelle épigramme contre la sienne. Cependant ce sentiment d'intérêt historique et de curiosité désintéressée était assez peu naturel chez un monarque pour que le prince de Ligne hésitât à y croire. Ce fut après une invitation bien formelle de Stanislas qu'il se détermina à faire sur le roi de Prusse un essai conservé tout entier dans le choix de Mme de Staël. Le Frédéric des petits soupers littéraires de Berlin y est fort maltraité, mais le Frédéric de Rosbach et de Crevelt y est loué avec dignité et dépeint avec talent. Quand on vient de relire toute la correspondance de Voltaire avec ce marquis d'Argens, qu'il appelait *Mon révérend père en diable*, quand on a l'esprit tout rempli des épîtres rimées adressées tantôt à *Frédéric Marc-Aurèle*, tantôt à *Frédéric Apollon,* on trouve un véritable délassement dans le style simple, naturel

et facile du prince de Ligne; on a du plaisir à voir enfin sous une forme humaine, avec les habits de son temps, ce personnage si grotesquement travesti. Dans une galerie de tableaux, si vous voyez le prince de Condé en Mars, avec une épée grecque à son côté, des bottines à l'antique et un casque comme Hector, vous détournez bien vite la tête; mais qu'on vous le montre à Rocroi avec son pourpoint doublé d'écarlate, son chapeau à plume et son bâton de maréchal, vous vous arrêtez, vous regardez, et vous emportez un souvenir.

L'empereur Joseph était un tout autre souverain que le roi Stanislas. Il n'avait pas assez de loisirs pour étudier l'histoire, même celle de ses contemporains, autre part que dans la vie active. Les lettres que lui adresse le prince de Ligne sont courtes et portent toujours sur l'événement qui vient de se passer. Elles sont écrites pendant la dernière guerre contre les Turcs, tantôt du camp d'Aruntzka, tantôt du camp d'Oczakou. Elles abondent en contrastes piquants par la façon sérieuse dont sont tracés quelques portraits, dont sont développés certains plans, et par la manière enjouée dont sont racontés çà et là des détails pleins de nouveauté et de bizarrerie. Les caprices et les fantaisies du prince Potemkin égayent à

chaque instant le récit des opérations militaires et des intrigues diplomatiques. « Il avait eu une idée unique, celle de former un régiment de Juifs, qui s'appelait Israëlounky. Nous en avions déjà un escadron qui faisait mon bonheur, car les barbes, qui leur tombaient jusqu'aux genoux, tant leurs étriers étaient courts, et la peur qu'ils avaient à cheval, leur donnaient l'air de singes. » Il n'est pas une seule lettre à l'empereur d'Autriche où l'on ne trouve ainsi quelque fait curieux, toujours présenté d'une façon animée et pittoresque. Il fallait du reste que le prince de Ligne eût un grand fonds de verve et de gaieté pour se mettre en dépense continuelle d'esprit avec un souverain fort juste et fort vertueux sans doute, mais aussi peu homme du monde que le dernier de ses sujets. L'empereur Joseph était venu à Paris dans le temps où les prétentions à la franchise du langage et les allures puritaines étaient le plus à la mode; c'est là ce qui fit son succès. Quand on parle de lui, les traits populaires abondent; c'était une espèce d'Henri IV, moins cette grâce des Bourbons qui brillait avec tant d'éclat dans le roi de Navarre. Un jour qu'il se promenait dans le cabinet de Marie-Antoinette en déclamant contre la poudre et contre le rouge, comme l'avait pu faire Jean-Jacques, la reine le reprit vivement, avec un

de ces coups d'éventail que Mme d'Epinay appliquait si bien aux griffes d'ours de Rousseau. Le prince de Ligne ne paraît jamais avoir les impatiences de Marie-Antoinette. Toutes ses lettres à Joseph sont aussi pleines d'esprit français que si elles étaient adressées au comte d'Artois.

Un mot maintenant, avant de quitter les têtes couronnées, sur son commerce épistolaire avec Catherine. L'impératrice de Russie, au premier abord, a l'air de ressembler un peu à cette princesse palatine dont le cardinal de Retz dit : « Elle n'aimait de la galanterie que le solide. » Et cependant, il est certain qu'elle prenait plaisir à toutes les recherches délicates du plus aimable, mais du plus désintéressé des attachements. A propos de Catherine, comme à propos de Frédéric, il est une réflexion qui revient toujours : c'est combien les plus spirituels d'entre les gens de lettres sont impuissants à nous initier à la vie des grands par l'extrême difficulté qu'ils éprouvent à y être initiés eux-mêmes Quelle différence entre la Catherine qui répond au prince de Ligne et celle qui répondait à Voltaire! L'une est souveraine sur son trône, avec la couronne en tête et le globe dans la main droite; l'autre est la femme du monde à son secrétaire et dans ses pantoufles. Et puis, comme l'échange des idées est plus

animé et plus intime! Le prince de Ligne écrivait à l'impératrice, à propos de sa correspondance avec Voltaire : « Je me représente Votre Majesté plus grande de quatre pouces, se tenant encore plus droite que de coutume, le menton presque en l'air, un grand panier, et n'étant seulement digne que d'admiration, ce qui est bien fatigant. » Que le seigneur de Ferney aurait ressenti de dépit, si une pareille lettre était tombée entre ses mains! Mais aussi pourquoi ne laisse-t-il pas de côté ce surnom ampoulé de la *Sémiramis du Nord?* Le prince de Ligne avait simplement appelé la tzarine *Catherine le Grand.*

Quoique le prince de Ligne, par l'originalité de son esprit et l'élévation de son rang, ait pu donner un caractère intime et personnel à toutes ses lettres, il en est cependant qui le font encore mieux connaître que celles qu'il adressait aux souverains. Il avait vu à Paris la marquise de Coigny. Quelle fut la liaison qui exista entre lui et cette aimable femme désignée longtemps par de discrètes initiales? Je n'en sais rien; mais Mme de Coigny devint la confidente de ses plus belles rêveries et de ses plus chères pensées. Qu'il soit emporté sur les flots du Danube par la gondole pavoisée de Catherine, qu'il parcoure son domaine de la Crimée, ou qu'il se livre avec Po-

temkin à de longues causeries en se promenant sous le feu des Turcs; enfin, quelle que soit la situation excentrique où le place tour à tour sa fortune voyageuse, il a toujours un souvenir pour son amie de la cour de France. Je m'imagine que la marquise de Coigny était séduisante parmi toutes ces femmes du XVIII^e siècle dont les romans et les mémoires nous ont déjà donné tant de types ravissants. Toutes ces lettres que le prince de Ligne lui écrit sont empreintes de cette galanterie moitié sentimentale et moitié railleuse qui a tant de puissance délicate et de charmes voilés. C'est

> Quelque chose à la fois de tendre et de moqueur,
> Qui chatouille l'esprit et pénètre le cœur.

Il n'y a, pour offrir de pareilles nuances, que le délicieux conte de *Ah! si,* du chevalier de Boufflers. Eh bien! si précieux que soit ce genre d'attraits, il est encore le moins touchant et surtout le moins singulier de ceux que présentent ces lettres. Il n'est pas étonnant qu'un des plus élégants habitués du cercle de M^me^ de Sabran se soit rencontré avec l'auteur d'*Aline;* mais, si on trouvait dans le prince de Ligne des mouvements semblables à ceux qui ont tant ému notre génération mélancolique et désabusée dans les *Har-*

monies, cela ne paraîtrait-il pas d'une étrangeté piquante? Or voici ce qu'on lit dans une lettre datée de Parthenizza : « Hélas! me dis-je en m'adressant à quelques personnes auxquelles je pense souvent, peut-être suis-je triste, peut-être l'êtes-vous aussi d'être séparé de moi par des mers, des déserts, des remords, des importuns, des préjugés? Peut-être aussi suis-je triste pour vous, qui m'avez aimé sans me le dire, et que j'ai quitté faute de le deviner? L'amour des vers et des champs, nos lectures, nos promenades, mille rapports secrets, nous avaient réunis sans nous en douter. »

Ne dirait-on pas que ces deux ou trois phrases ont été inspirées par notre poésie moderne? N'est-ce pas le penchant de nos auteurs élégiaques à se porter toujours vers les amis inconnus! On pourrait continuer les rêveries du prince de Ligne avec deux vers des *Méditations :*

> Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
> Aurait compris mon âme et m'aurait répondu.

Et plus loin, après avoir vu reparaître dans une fantasmagorie rapide tous les tableaux de son existence, les fêtes, les voyages et les combats, après avoir rencontré partout le vide et le mensonge, un point radieux l'arrête subitement dans

ce chaos mouvant des choses humaines. « Aimer! dit-il, quel mot ai-je prononcé? Je fonds en larmes sans savoir pourquoi; mais que ces larmes sont douces! »

Ainsi, dans un moment de désespoir, le poète des *Harmonies* se laisse tout à coup reprendre au charme de l'existence en prononçant le même mot magique :

Amour, être de l'être! amour, âme de l'âme!
. . . . . .
Femmes! anges mortels! création divine!
Seul rayon dont la vie un moment s'illumine!
. . . . . .
Je ne regrette rien en ce monde que vous.

J'espère qu'on saura gré au prince de Ligne d'avoir connu les sources de l'élégie dans un temps d'épigrammes et de madrigaux. On s'attend peu à rencontrer une pareille façon de sentir et de s'exprimer chez un homme qui ferraillait si joyeusement avec le baron de Besenval à la clarté des réverbères. On voit qu'on peut être aussi rêveur que Saint-Preux, sans quitter l'épée et la poudre. Le prince de Ligne avait autant d'enjouement que M. de Ségur, autant de bonne grâce que M. de Vaudreuil; il était d'une gaieté aussi folle et aussi bruyante que le permettent les mœurs mesurées

et polies du monde; mais, sous ces dehors évaporés, sous ces habitudes de grand seigneur,

> Il conservait toujours en un coin de lui-même
> Le mot mystérieux, le : « Sésame, ouvre-toi »,
> Le sacré, le divin : « Je t'aime »,
> Symbole de toute une foi.

Je préfère les *Lettres* du prince de Ligne à ses *Pensées,* et pourtant, dans ce genre de composition comme dans tous les autres, ses précieuses qualités amènent à chaque instant d'heureux effets. Ses maximes nous frappent souvent par la verve et par l'éclat mondain du style, loin de présenter cette teinte austère et presque janséniste que le jeune et mélancolique marquis de Vauvenargues avait conservée au milieu du XVIII^e^ siècle. Suivant une vieille expression française d'une énergie un peu populaire, elles n'engendrent pas la tristesse. On n'y sent aucune de ces pensées chagrines qui dominent d'ordinaire les œuvres des moralistes. Le côté consolant des choses, au lieu d'être méconnu ou affaibli au profit d'un système, est toujours aperçu et mis en relief. « Il ne faut pas se faire un monstre du plus beau des malheurs, de la guerre. J'ai vu tant de beaux traits d'humanité, tant de bien pour réparer un peu de mal, qu'il ne m'est pas possible de regarder la

guerre tout à fait comme une abomination... J'ai vu mes grenadiers donner leur pain et leurs kreutzers à une pauvre famille; j'ai vu nos housards rendre à des personnes leur bourse et leur ouvrir la leur. Il semble que l'âme s'exalte. Plus on a du courage, et plus on est sensible. En toute chose, c'est l'émotion qui est sublime. » A côté de ces pensées écrites par un soldat honnête, il en est où l'on trouve le tact délicat d'un courtisan. « Il ne faut pas toujours avoir raison pour plaire; il y a une manière d'avoir tort pour réussir. » Nous pourrions encore citer et commenter cent belles ou ingénieuses maximes; mais, comme le dit le prince de Ligne lui-même, à propos des recueils de La Rochefoucauld et de Chamfort, « ce sont des feux d'artifice qui durent trop longtemps ».

Tout à l'heure on a vu le spirituel gentilhomme du XVIII^e^ siècle dépasser son époque pour s'élever dans une de ses lettres à la mélancolie suprême d'une élégie de notre temps. Ce n'est pas seulement par la sensibilité, c'est aussi par l'intelligence qu'il a pressenti les idées et le goût de l'avenir. Nul n'a su mieux que lui tirer parti de cette fantaisie, de ce caprice, dont nous faisons tant de bruit à présent. Les merveilleuses petites créations que des talents fantasques et journaliers

font éclore, tantôt sur une toile de chevalet, tantôt dans le coin d'un feuilleton, ne sont pas plus saisissantes de physionomie et de couleur que certaines bluettes comme *le Lapin de La Fontaine,* ou *l'État le plus heureux*. Presque tout le monde connaît *le Lapin de La Fontaine*, mais *l'État le plus heureux* a été moins souvent transcrit dans les cours de littérature. C'est la description du bonheur que peut goûter un maître de poste établi dans un village où il n'y a point de château, où sa maison est la plus belle et la plus riante. « Il prie à souper les passants ou les voyageurs qui lui plaisent, il a un fusil à deux coups pour tirer sur la rivière des hirondelles de mer et des oies sauvages. Il a une cheminée qui ne fume jamais. » Est-ce un contemporain de Florian qui écrit ainsi? Non, ce n'est même pas un contemporain de Gesner. Si, comme on le disait jadis, il y a des pipeaux pour l'exil, ceux-là pourraient jouer un air de bourrée à faire danser de vrais paysans.

Au moment où *les Jardins* de Delille consommaient par leur succès la ruine de toute saine poésie en France, le prince de Ligne composait sur ce sujet si mal traité un essai de prose, dont le style est en même temps plein de grâce et de vigueur. Tous les jardins de l'Europe y sont passés en revue, depuis les parcs verdoyants de

Moulin-Joli et d'Ermenonville jusqu'à ces jardins de la Russie dont les fleurs délicates et frêles semblent, comme le dit Mme de Staël, une puissance aristocratique.

Quelle que fût la prodigalité que mît le prince de Ligne à répandre de l'or sur les chemins que brûlaient les roues de sa chaise de poste, il a certainement moins gaspillé de florins que de pensées. L'aspect général de ses œuvres est celui d'un atelier avec des ébauches de toutes les scènes qui ont pu se passer depuis la création. Il a fait des essais sur les Égyptiens, des essais sur les Grecs, des essais sur les Juifs, des essais sur les chrétiens qui habitent les villages des Alpes. Il n'est pas d'hommes, pas d'époques, qu'il n'ait jugés. Parmi ces amas de fragments écrits sur toute chose, j'en trouve un sur la *vieille Europe* et un sur la *noblesse* qui me frappent tous deux par l'énergie des sentiments et la fierté dédaigneuse du langage. Il y a là quelques traits semblables, en hardiesse et en grandeur, à ceux que traçaient les doigts mutilés de Cervantès dans son immortel poème de l'hidalgo. *La Vieille Europe* est un tableau rapide des mœurs que la Révolution a détruites, peint avec ce luxe de détails saillants et de couleurs tranchantes qu'on aime tant aujourd'hui. « J'ai vu, dit le prince de Ligne, les jeunes

gens de qualité habillés tout à fait, l'épée au côté, à sept heures du matin. Pas un qui allât à pied dans la rue; à cheval, en habit galonné, avec une grande suite, et jamais au trot; les grandes dames avec deux heiduques à la portière, des pages et un peuple de valets sur la voiture; les fils tremblants devant leur mère, les filles n'osant presque pas parler aux femmes mariées, des ministres écoutant sans répondre, mais qui faisaient accorder, les grandes actions connues, des pluies de bienfaits et de distinctions. »

Dans le morceau sur la *noblesse*, le style a la même force, la même véhémence, la même rapidité. Le sentiment aristocratique y est exprimé dans ce qu'il a de plus pur et de plus vrai, c'est-à-dire que le grand seigneur y est sacrifié au gentilhomme. Les titres y sont foulés aux pieds, comme dans le blason où les écussons n'ont pas de couronnes. Tout ce trafic honteux que les financiers enrichis et les représentants ruinés des grandes maisons faisaient les uns de leurs filles, les autres de leurs noms, y est énergiquement flétri. « Les mésalliances, que je pardonnerais en faveur de l'amour, me paraissent détestables pour de l'argent; les premières produiraient de beaux enfants, et les autres produisent à la longue de petites figures de courtauds de boutique... Le

baron allemand sur son rocher, le noble de Hongrie qui laboure avec des éperons à ses bottes, s'ennuient noblement et font mauvaise chère... Mais je parie plus, pour la défense d'un poste, sur leur fils que sur celui d'un grand seigneur qui a épousé la fille d'un entrepreneur de vivres ou d'un manufacturier. »

Tous ces morceaux détachés font connaître le prince de Ligne par un de ses côtés qui est le plus important, il est vrai, mais enfin qui n'est pas le seul. Sans parler de ses livres militaires, dont nous abandonnons l'appréciation aux gens du métier, nous avons de lui quelques ouvrages de longue haleine, qui ont joui en Allemagne et en France d'une grande popularité. La *Vie du prince Eugène* renferme une fiction dans la forme, puisque le récit est audacieusement placé dans la bouche de l'émule de Marlborough lui-même, mais le fond est plein de vérité. Ce prince Eugène, à qui Voltaire écrivait :

> Les grâces vous servent d'escorte,
> Et Cupidon vous tend les bras,

est peint tel qu'il était, plein d'humeur hautaine avec ses officiers et de mépris farouche pour les femmes, quoique dans ses derniers jours il ait eu sa veuve Scarron, comme son ennemi le roi de

France. Çà et là des portraits, comme ceux de Boufflers, de Vendôme, de Villars, sont esquissés avec talent. Partout les événements les plus arides de la guerre sont racontés avec intelligence, avec feu, et une sorte d'entraînement rapide que le lecteur est tout étonné de partager.

L'*Histoire du comte de Bonneval* devait être l'œuvre favorite du prince de Ligne. On voit qu'il l'a écrite de passion, en s'identifiant avec son héros. M. de Bonneval, dont Voltaire a rappelé en quelques mots la singulière destinée, était d'une fort ancienne famille du Limousin. Garde de la marine à treize ans, il répondit au marquis de Seignelay, qui voulait le casser pour son extrême jeunesse, qu'on ne cassait pas des hommes de son nom. Il entra dans le service de terre après un duel éclatant avec le comte de Beaumont. Il avait fait merveille dans nos campagnes contre les impériaux, sous les ordres du duc de Vendôme, quand une maladresse de Chamillart priva le roi de cette bonne épée. Le ministre parvenu crut qu'il pourrait traiter le gentilhomme limousin comme un de ses commis. Bonneval répondit à une lettre grossière par une lettre qui finissait ainsi : « J'irai au service de l'Empereur, où tous les ministres sont gens de qualité et savent comment il faut traiter leurs semblables. » Quelques

semaines après, il commandait un régiment dans l'armée du prince Eugène; mais la hauteur de son nouveau général ne lui convenait pas plus que l'insolence de Chamillart. Il eut des démêlés avec lui et parla de duel, on lui répondit par des menaces d'emprisonnement. Las alors de tous les gouvernements de l'Europe, il quitta le drapeau de l'Autriche, comme il avait quitté le drapeau de la France, et passa en Turquie, où il prit le turban. Il était aussi indiscipliné dans sa religion nouvelle qu'il l'avait été dans tous les états de sa vie. Il se moquait des imans, et buvait, en dépit de leurs préceptes, comme s'il eût été à Vienne ou à Paris. Casanova, que la fortune poussait aussi tour à tour vers les régions les plus opposées, vit le bacha Bonneval, comme l'appelaient ses nouveaux compatriotes. La confiance et l'abandon s'établirent bientôt entre les deux Européens. « Il faut, dit l'ancien officier de Louis XIV à l'Italien, que je vous conduise à la bibliothèque où je puise les consolations de la philosophie. » Et il le conduisit dans une grande pièce entourée de vastes armoires fermées et tendues de rideaux. Après un moment d'attente, il en ouvrit une brusquement et laissa voir une collection de bouteilles où tous les pays du monde connu étaient représentés par leurs vins. Ce n'étaient pas les

seuls goûts français que le comte de Bonneval eût conservés; il aimait à reprendre le costume de son ancienne patrie; il se couchait sur un divan avec un habit de velours et des bas de soie blancs; c'était toujours dans cette tenue qu'il recevait les étrangers. On conçoit tout ce qu'il y avait d'attrayant pour une imagination comme celle du prince de Ligne dans la peinture d'une vie si bizarre et d'un caractère si aventureux. Il est peu d'hommes qui aient leurs fonts baptismaux dans une église du Limousin et leur tombeau dans une mosquée de Constantinople. Tous les incidents de cette existence ont un aspect étrange ou un intérêt romanesque; mais il en est un surtout qui plaît, qui frappe, et qui peut être commenté avec un charme infini par les esprits portés aux divagations rêveuses. Le comte de Bonneval s'était marié; cet événement, qui d'ordinaire influe sur toute une destinée, n'occupa qu'un jour de sa vie. Le lendemain de son mariage, il avait une physionomie chagrine. Mme de Biron, dont il avait épousé la fille, s'enquit des motifs de cette tristesse; il lui répondit qu'il avait regret de l'acte de la veille. La belle-mère se piqua, le gendre partit pour l'Autriche, et de là pour la Turquie, sans jamais revoir sa femme. Et cette femme, que devint-elle? L'histoire ne dit pas si elle était belle,

et il serait important de le savoir; mais ce qu'on sait, et ce qui touchera, je pense, c'est qu'elle entretenait une tendre correspondance avec le bizarre mari que la Providence lui avait donné. Sa pensée infatigable et clémente le suivit dans tous les pays, et ne s'arrêta qu'à cette fameuse scène chez les Turcs, où le comte de Bonneval, qui donnait un banquet, quitta un instant ses convives et revint circoncis. Dès lors, il ne pouvait plus y avoir de commerce, même par lettres, entre un musulman et une chrétienne. Cependant, sur les derniers jours du comte de Bonneval, elle lui écrivit une fort longue épître qui lui parvint au moment où les prêtres de Mahomet cherchaient à endormir son âme avec les riantes promesses de leur ciel tout peuplé de houris.

Si le prince de Ligne avait réussi dans les vers, ou s'il n'avait pas essayé d'en faire, sa réputation littéraire serait sans tache; mais notre partialité pour lui ne va pas jusqu'à le proclamer poète. Avec autant de grâce dans le style que Mme de Sévigné, autant de saillies dans la conversation qu'un Mortemart, il n'aurait pas pu tourner un madrigal comme M. de Ségur.

Au reste, cette faiblesse que le grand seigneur étranger avait le tort d'avoir pour notre poésie jette sur l'éclat réel de son nom une ombre qui

disparaît bien vite. Nous savons qu'en se plaçant au point de vue exclusivement littéraire, on trouverait sans peine, dans tous les genres qu'a traités le prince de Ligne, des écrivains supérieurs à lui; mais, quand on réunit toutes ces œuvres si différentes, quand on rassemble ces lettres, ces maximes, ces essais d'histoire, ces réflexions morales, enfin tous ces fragments, avec lesquels on reconstruit ce que la mort cherche à briser, on découvre un caractère, on voit apparaître un homme, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer et d'aimer. Extravagant dans sa bravoure et sa gaieté, le prince de Ligne était le représentant le plus complet de cette espèce de chevalerie fringante et poudrée qui, moins les croyances et l'amour mystique, continuait, au XVIII^e^ siècle, par le mépris affecté de la vie et l'élan dans le péril, la chevalerie du moyen âge. Il appartenait à la France par la nature de sa valeur comme par celle de son esprit. Si par le style il était de la famille des Sévigné, par la valeur il était de celles des Hocquincourt et des La Feuillade. Steinkerque, Nerwinde, Fontenoy, étaient des noms qui lui faisaient tressaillir le cœur. « Je ne puis me lasser, disait-il après avoir lu les charges de la maison rouge dans les récits de Voltaire; je ne puis me lasser de répéter les noms de tous ces jolis seigneurs. » Et, avec ces qualités brillantes

d'un mousquetaire français, il avait la bonté honnête et généreuse d'un soldat allemand. On doit aimer le prince de Ligne pour lui-même, mais on l'aime aussi pour le monde qu'il a vu. Quand on a l'esprit saturé, comme nous l'avons eu, de toutes ces fausses peintures du XVIII^e siècle, inspirées par des mémoires de comédiens et de danseuses à ceux qui n'en ont étudié que le côté frivole et licencieux, on est heureux de lire des œuvres où l'on respire l'air de la société véritable, de cette société à qui les changements de temps et de lieu ne font subir, au moins dans les formes extérieures, que d'insensibles modifications. Au XVIII^e siècle, comme à toutes les époques, il y avait un monde aimable, élégant, poli, sans affectation bruyante dans ses vices : c'est dans celui-là que le prince de Ligne a vécu, c'est dans celui-là qu'il nous introduit.

GEORGE SAND

Consuelo. — *La Comtesse de Rudolstadt.*

I

Je n'oserais recommander à personne les sévères préceptes de Gœthe, qui enjoignait à l'artiste d'être en dehors de son œuvre, comme Dieu, dans les systèmes de quelques philosophes, est en dehors de sa création. Je ne crois point qu'il soit désirable pour un poète de parvenir à reléguer son âme dans des régions inaccessibles aux passions dont il anime les êtres sortis de son cerveau. Mais il y a loin de cette sérénité surhumaine, de ce rôle impassible de destin qu'ambitionnait l'auteur de *Faust*, à une sage indépendance des événements que l'on dirige et des pensées que l'on remue. Ce don précieux qui permet seul au talent de déchaîner, sans être brisé par elles, les grandes forces créatrices du monde de l'imagination, est la condition indispensable de toute sérieuse et durable

renommée. Quand on ne l'a point reçu et qu'on a vainement tenté de l'acquérir, on peut être un conteur agréable, un éloquent romancier; on peut divertir et quelquefois même entraîner les esprits, on n'exercera jamais sur eux cette autorité continue, cette réelle domination qui appartient aux maîtres de l'art. Or, je ne sais pas un bien qui manque plus à l'écrivain dont nous parlons aujourd'hui.

Quand on veut expliquer la nature de George Sand, on a recours à la vieille comparaison de la harpe éolienne, que tout souffle fait vibrer. Ceux-là qui comparent les poètes à des instruments rabaissent et dénaturent singulièrement le caractère de la poésie. S'il y a quelques poètes qui soient des luths, ce ne sont point les vrais poètes. Combien je préfère à cette image de la lyre, qui revient sans cesse de nos jours à propos du génie poétique, le parallèle qu'établit Voltaire entre le poète et le conquérant. « Point de véritable poésie, dit-il, sans une grande sagesse; mais comment accorder cette sagesse avec l'enthousiasme? Comme César, qui formait un plan de bataille avec prudence et combattait avec fureur. » Dans la gigantesque ambition de son intelligence allemande, Gœthe voulait que le poète s'élevât au calme inaltérable d'un dieu; Voltaire, avec la mesure de l'esprit

français, lui demande seulement le sang-froid d'un général d'armée. Ce qui est certain, c'est qu'il a besoin d'avoir en lui une force supérieure à celle des passions dont il dispose; qu'il doit régir ses pensées, et non pas être régi par elles. Entre les écrivains qui gouvernent leur inspiration et ceux que leur inspiration gouverne, il y a tout l'intervalle qui sépare les régions où s'élèvent sur un même niveau les génies de tous les siècles et de tous les pays, des lieux où s'échelonnent à des distances inégales les variétés infinies de talents.

Un don d'éloquence naturelle dont le charme est appréciable à tous, des emportements de passion quelquefois si vrais qu'ils ont l'air de la soulager et, par contre-coup, soulagent le lecteur, une singulière intelligence du côté sensuel de la nature et de l'art, telles sont les entraînantes qualités qu'a reçues Sand. Nul plus que nous n'est disposé à leur rendre justice. Si George Sand n'avait jamais aspiré qu'à prendre une place parmi ceux qui content pour conter, cette place fût-elle une des premières, nous ne la lui contesterions certes pas; mais, il y a quelques années, un critique, qui cependant s'était fait une réputation de sévérité presque farouche, mit sérieusement *Lélia* à côté du *Phédon* de Platon; elle-même, ce qui est plus fâcheux mille fois que l'aberration bizarre de

cet Aristarque, s'est imaginé qu'elle avait reçu en effet l'esprit mystérieux qui s'échappait des cordes de la lyre antique pour remuer les pierres des cités, et elle entreprend de reconstruire une société nouvelle. Il n'y a donc rien que de légitime et peut-être même d'utile à examiner attentivement le talent de George Sand et à chercher de bonne foi quel rang ce talent doit occuper.

Le premier succès de George Sand fut *Indiana;* mais ce ne fut point son succès le plus mérité. *Indiana* parut il y a près de douze ans. Il y avait alors dans la société tout entière, qu'une révolution venait de secouer, une sorte d'irritabilité nerveuse. On sait quel amour candide d'émotions violentes, quel besoin incessant de crises peuvent produire ces affections. Jamais boudoir n'a caché maladie de nerfs plus complète que celle qui régnait partout en France au temps d'*Indiana*. Ce qui fait de ce genre de souffrances un mal dont la médisance et la raillerie se sont emparées : la secrète complaisance qu'elles ont pour elles-mêmes, la disproportion de leurs forces réelles avec la violence de leurs démonstrations, tout cela se trouvait réuni dans la maladie du jour. Jamais les ménages n'avaient été plus paisibles qu'à cette époque où venait d'être consacré le triomphe suprême des mœurs bourgeoises, et le mot d'*adultère* frémis-

sait sur toutes les bouches. Vous souvenez-vous quel fantôme monstrueux c'était que l'adultère en 1830? Les Furies de la tragédie antique n'avaient point voix plus retentissante ni plus redoutable aspect. Il faisait entendre des gémissements funèbres ou des rugissements terribles au fond de tous les romans et de tous les drames. Il tenait la coupe de poison, le poignard, et brandissait même parfois la torche incendiaire. C'était, disait-on, le spectre qui annonçait le terme des iniquités du mariage. Le fait est qu'en attendant, on maintenait dans les rues à coups de fusil, avec bien d'autres institutions, l'institution menacée par la vision effrayante. L'ordre ancien reprenait sa marche, et ceux qui voulaient s'en écarter étaient obligés de revenir, bafoués ou châtiés, sur leurs pas; mais enfin l'imagination était émue, et il lui faut bien du temps pour rentrer, soumise à l'autorité des faits, dans un calme qui lui répugne. Il y eut donc, à l'apparition d'*Indiana*, un grand bruit causé par l'explosion des sentiments de naïf enthousiasme et d'effroi plus naïf encore qu'excitait cette prédication passionnée contre le mariage.

Quand on lit ce livre à douze ans d'intervalle de l'époque où il parut, toute la partie qui répondait aux émotions du jour, est-il besoin de le dire, semble sans intérêt, comme elle est en effet

sans valeur. Mais ce qui charme toujours dans ce roman et continuera longtemps à charmer, c'est ce qu'il y a d'observation réelle d'artiste et de véritable passion de femme mêlées à ce fatras de philosophie. Dans *Valentine,* qui suivit rapidement la publication d'*Indiana*, on put croire que le talent de George Sand avait trouvé sa route, tant ses qualités brillèrent d'un vif éclat dégagées des passions factices et de pesantes rêveries. *Valentine* est un roman par excellence, ce qui est un grand mérite pour un roman. C'est un de ces livres d'où s'exhalent, comme de certaines fleurs épanouies dans d'ardentes atmosphères, des odeurs qui troublent le cerveau. Ce n'est pas une œuvre écrite par une plume habile; mais ce qui vaut mieux pour un ouvrage de ce genre, c'est une œuvre où la vie et la chaleur qui naît de la vie se sentent à chaque page. La nature n'y est point retracée telle qu'elle le serait dans un paysage du Poussin; mais elle y est reproduite telle qu'elle brille souriante et adorée dans le cœur d'un enfant qui sera poète. Avez-vous quelquefois rêvé devant une de ces adorables vues des champs qu'on aperçoit dans un tableau de Lucas de Leyde ou d'Holbein, à travers la fenêtre gothique de la chambre, propre et luisante comme celle de la Gretchen de Gœthe, où la Vierge Marie fait sa

prière? Quel site plus touchant peut-on contempler que ces bonnes et honnêtes campagnes qui n'ont aucune prétention à reproduire l'éclatante poésie du sol et du ciel de la Galilée, mais rendent dans toute sa bonhomie, qui porte aux larmes, le pays de verte lumière et de pâles peupliers que baignent l'Escaut et le Rhin! Les paysages du Berry, tels que les dépeint George Sand, ont cet attrait d'inestimable simplicité. Ils ne font point penser à d'autres descriptions; on ne songe point à les mettre au-dessus ou au-dessous des peintures de Bernardin de Saint-Pierre ou de celles de Jean-Jacques; mais un jour qu'en voyage on regardera un cheval attaché derrière une des haies du chemin, ou un chien bâillant sur le seuil d'une porte, ou la riante ouverture d'un sentier que traverse un essaim d'oiseaux, on les retrouvera dans son esprit, et on comprendra leur valeur.

Puis, ce qui charme encore plus que le sentiment de la nature dans *Valentine*, c'est le sentiment d'où naît tout l'art du romancier. Nulle part l'amour, le véritable amour, celui qui pousse, comme la chaude haleine des vents d'été, des bouffées de parfums et la tempête dans les âmes de vingt ans, n'éclate avec plus de force que dans ce livre. Quand Bénédict va se cacher dans les foins pour se rappeler une à une les joies dont

l'ont inondé les heures qu'il vient de passer sous le ciel avec Valentine : éclat de la verdure des champs, éclat des yeux de sa maîtresse, impression des tièdes émanations qui remplissaient l'air, impression du frisson amoureux que le bout d'une chevelure blonde a fait courir sur ses joues, ivresse de soleil, ivresse de sourire; quand il retrouve et sent frémir dans son sein tous les bonheurs de sa journée, il est impossible de ne point ressentir une de ces émotions délicieusement savourées qu'on rencontre dans les romans presque aussi rarement que dans la vie.

L'ouvrage qui suivit *Valentine*, ce fut *Lélia*.

George Sand a voulu faire de *Lélia* l'œuvre de sa force, et c'est certainement l'œuvre de sa faiblesse. Ce qui m'attriste, et m'attriste sincèrement après avoir lu les trois volumes dont se compose ce roman philosophique, ce n'est point la mélancolie superbe ni le doute désespéré de Lélia, ce n'est point la douloureuse résignation de Tremnor ni la candeur trompée de Sténio; non, c'est la profonde inutilité, au point de vue de l'art bien plus qu'au point de vue moral, du déluge de paroles que répand l'intarissable faconde de ces personnages. Suivant nous, le but de l'art, comme celui de toute puissance créatrice, c'est de produire des êtres qui aient une vie, et une vie

distincte de celles dont ils sont entourés. Quand un personnage idéal n'apporte point dans le monde de l'imagination une pensée qui n'y soit déjà, on peut dire qu'il n'a pas le droit de s'y produire. Or, enlevez à Lélia la souffrance honteuse et même ridicule de son impuissance physique, il n'y a plus en elle aucun élan de douleur que n'aient exprimé René, Manfred et Obermann. Mais la forme, dit-on, dans les arts peut suppléer à l'idée. En admettant cette théorie, que combattent nombre d'esprits sérieux, on n'arrive qu'à une condamnation plus sévère de *Lélia*. Le seul mot de forme rappelle à l'esprit ce qu'il peut y avoir de plus opposé à la nature d'un pareil livre. *Lélia* n'a pas plus de forme que les brouillards, les pluies, les avalanches. Imaginez-vous toutes les nuées qu'ont pu former en s'amoncelant les expressions vaporeuses de la poésie moderne, venant à crever soudain dans une seule œuvre, vous aurez un spectacle semblable à celui qu'offre *Lélia*.

Il est quelque chose qui m'a fait plus tressaillir que les endroits les plus éloquents de *Manfred;* c'est un passage sur ce drame lyrique écrit par lord Byron lui-même dans sa correspondance avec Murray. L'illustre poète y avoue tout le vague de la pensée d'où son œuvre est sortie.

Rempli d'un mépris hautain pour les acteurs et les coulisses, l'espace étroit et les intelligences plus étroites encore qui découragent son génie au théâtre de Drury-Lane, il vient de faire un drame qui ressemble à cette gigantesque statue qu'on ne pouvait sortir, sans la mettre en morceaux, de l'atelier où elle s'était élevée; il vient de faire un drame qu'aucun théâtre, fût-il plus grand que ces théâtres de la Grèce dont la mer formait l'horizon, ne saurait contenir, un drame qui ne peut se jouer que dans son cerveau. On ne doit guère s'attendre à trouver des êtres humains pour personnages d'une pareille pièce; aussi lord Byron nous en prévient : il a pris des éléments et des génies. « Excepté deux ou trois, dit-il, mes personnages sont des esprits de la terre ou de l'air, ou bien encore des torrents. » Le fameux cri de défi que le Cid jette « aux Navarrois, aux Maures et aux Castillans » me semble d'une superbe moins gigantesque, d'une moins éblouissante audace que ce langage. Mais lord Byron a la puissance nécessaire pour le soutenir. S'il évoque des retraites mystérieuses qu'elles habitent dans la nature, et des retraites plus mystérieuses encore où elles se cachent dans l'âme humaine, les intelligences qui éveillent en nous les secrètes délices et les épouvantes inconnues, il est sûr de trouver

sur ses lèvres, quand elles seront en sa présence, la formule magique qui les force à obéir. George Sand est l'élève inexpérimenté du sorcier. Elle a retenu quelques mots de la conjuration qui fait venir l'essaim des fantômes, et, quand ils sont venus, elle ignore la langue qu'il faut leur parler; alors le vertige la prend et les paroles sortent de sa bouche incohérentes, diffuses, précipitées. George Sand a fait quelque part, au sujet de *Lélia,* la même déclaration que Byron au sujet de *Manfred*. Elle a prétendu qu'elle avait voulu créer ses personnages, non point avec de la chair et des os, mais avec cette vague et insaisissable essence dont sont composés les êtres abstraits ou pris en dehors de la réalité. Par un secret de son génie, Byron est parvenu à former une figure brillante comme l'arc-en-ciel des vapeurs auxquelles il s'attaquait; George Sand les a laissées à leur état de brouillards.

André, *Simon*, *Mauprat*, les *Lettres d'un voyageur*, *Spiridion*, et bien d'autres œuvres encore se succédant avec rapidité les unes aux autres, caractérisent la marche incertaine de cet esprit; *André* est un heureux retour aux charmantes régions où est née *Valentine;* les *Lettres d'un voyageur*, à quelques exceptions près, nous ramènent aux brumeuses contrées d'où est sortie

Lélia. Cet air, tantôt rempli d'une joyeuse chaleur et tantôt rafraîchi par des brises mélancoliques, ce véritable air de printemps que nous respirions avec Geneviève, les épîtres à Évrard le remplacent par un air pluvieux et glacé. *Mauprat* et *Simon* renferment, dans une égale mesure, les qualités et les défauts qui se combattent chez George Sand. Quant à *Spiridion*, c'est une de ces œuvres qui, dans les existences littéraires où la faveur publique jette le plus de jour, trouvent moyen de s'entourer d'obscurité. Ceux-là mêmes qui font leurs délices des plaintes d'Indiana contre le mariage et des injures de Sténio à la vie humaine, ceux-là mêmes qui peuvent lire d'un bout jusqu'à l'autre les plus longs discours de Tremnor n'ont point sérieusement tenté de connaître *Spiridion*. C'est ce livre, et non point *Lélia*, qu'on eût pu comparer avec impunité au *Phédon;* personne n'aurait su si la comparaison était juste ou fausse.

Ce qui ressort, je crois, pour tout le monde et aurait dû ressortir pour George Sand elle-même de ces entreprises multiples, c'est que l'auteur de *Lélia* n'était appelé ni à la philosophie proprement dite, ni à cette poésie, suprême partage, dans un siècle entier, de deux ou trois intelligences, qui se rattache à la philosophie, parce qu'elle est la pensée, le fond éternel et divin que

renferme toute chose. George Sand a si peu compris cette vérité que, laissant croître son ambition au fur et à mesure qu'elle avançait dans la carrière, elle a fini par prendre un rôle dont ne parviendrait peut-être pas à s'acquitter un homme qui réunirait aux vives lumières des esprits de Voltaire et de Montesquieu les profondeurs infinies des esprits de Gœthe et de Byron. Elle a commencé une série de romans auprès desquels cette grande œuvre de *Don Quichotte,* qu'un de nos plus éminents historiens ne craignait point de mettre entre les découvertes et les batailles dans les origines des temps modernes, n'est que l'œuvre d'un pygmée. Elle veut, par une suite indéterminée de fictions, faire entrer dans les intelligences tout un système de vérités politiques et de vérités religieuses dont le triomphe marquerait bien autre chose que le passage du Moyen Age à la Renaissance. Il ne s'agit de rien moins, pour les romans de George Sand, que d'avoir une place dans les causes de la merveilleuse révolution qui renouvellera, non point quelques doctrines et quelques royaumes, mais toute l'humanité.

Horace et *les Compagnons du Tour de France* sont les premières œuvres où l'auteur d'*André* nous révèle le secret de son entreprise. Quoiqu'il y ait dans ces deux romans, plus même que dans

d'autres livres de George Sand, l'empreinte bien visible de l'esprit qui les a créés; quoiqu'on y trouve de grandes délicatesses de talent, ils n'ont pas eu de succès. Un des chapitres d'*Horace* commence ainsi : « Eugénie était là sur son terrain, c'était une adepte fervente de la réhabilitation des femmes; elle commença à endoctriner le Mazaccio, etc. » On conçoit que le lecteur qui a entrevu une pareille phrase soit pris d'épouvante et ne veuille pas à toute force se laisser endoctriner comme le Mazaccio. George Sand dit d'un personnage de ce même livre, dont elle veut faire l'éloge : « Il fut tour à tour, et à la fois, fouriériste, républicain, saint-simonien et chrétien. » Nous n'aurions jamais osé réunir ce grotesque assemblage de mots, mais nous sommes en droit de le prendre à l'auteur d'*Horace*, pour l'appliquer à l'œuvre entière où il l'a naïvement placé. Ce qui du reste rend ce roman d'une lecture encore plus difficile et plus répugnante pour le goût que la confusion des idées qu'il expose, c'est la peinture des mœurs qu'il retrace. Je sais peu d'intelligences d'une nature plus primitivement distinguée que celle de George Sand. Pour peindre Mlle de Raimbaud, la fille des preux, l'auteur de *Valentine* trouva jadis sur sa palette des teintes fines et lumineuses, que Mignard et Rigaud eus-

sent été heureux d'avoir au bout de leurs pinceaux pour reproduire les beautés de la cour de Louis XIV. On lit au commencement d'*Indiana* cette phrase singulièrement caractéristique, placée dans une boutade contre les bourgeois d'une petite ville : « Faut-il prendre le parti d'un sot ou d'un manant, vous les verrez accourir. » Eh bien ! une si funeste influence peut être exercée sur les esprits munis de la plus légitime hauteur, par cet abandon de la pensée, cette intempérance de langage, cet état de malaise moral qui résultent des mouvements inquiets et désordonnés d'une intelligence sans règle, que celle dont la plume a tracé les portraits d'Edmée et de Fiamma en est venue à peindre avec complaisance les mœurs des étudiants en médecine.

A *Horace* je préfère *les Compagnons du Tour de France,* parce qu'au moins les personnages s'y trouvent en rapport avec les idées qu'ils représentent, c'est-à-dire qu'ils sont complètement faux. George Sand a eu le bonheur de ne point pouvoir pénétrer dans les ateliers de menuiserie comme elle avait pénétré dans les tavernes du quartier latin; de sorte que ses ouvriers sont aussi en dehors de la nature et, partant, d'une valeur aussi minime, mais d'une physionomie aussi agréable que les bergers de Boucher et de Watteau. La

seule différence qui existe entre les compagnons du Tour de France et les villageois des dessus de porte, c'est que les traits longs et minces remplacent les traits courts et boursouflés, que les couleurs brunes, d'un rouge sombre ou d'un blanc mat, remplacent le gris de perle, le rose tendre et le blanc nacré; en un mot, que le convenu du siècle dernier est remplacé par le convenu du siècle actuel. Nous voici maintenant arrivé à ce long roman qui commence sous le nom de *Consuelo* et finit sous celui de *la Comtesse de Rudolstadt*. *Clarisse Harlowe,* dont nos pères ont accusé les dimensions avec tant d'amertume, était une œuvre de courte haleine en comparaison de ce livre. Mais Clarisse Harlowe n'avait à raconter que les accidents de sa vie et les émotions de son cœur, tandis que Consuelo a une histoire qui se rattache à celle des rois et des peuples. Si la mode de ces interminables romans s'établissait, elle rendrait à la fois plus difficile et plus précieuse la mission de la critique. Ceux qui les liraient seraient transformés en sortes de voyageurs dont on écouterait les récits avec curiosité, mais dont on ne serait point tenté d'imiter les excursions. Nous croyons toutefois que beaucoup de gens ont lu *Consuelo,* et, nous le déclarons tout d'abord, c'est un ouvrage qu'on aurait grand tort de ne point lire.

C'est même parce qu'après tout nous espérons qu'un réel intérêt s'attache à ce livre, où sont dispersées les ressources d'un incontestable talent, que, sans être rebuté par ses divagations ni découragé par ses longueurs, nous essayerons de l'apprécier avec justesse, nous le désirons, et, nous en sommes sûr, avec conscience.

II

La réhabilitation de la femme... Voilà un mot qui était employé déjà dans *Indiana*, qui reparaît dans *Horace*, et qu'on trouve souvent dans *Consuelo*. C'est une formule qui semble cacher une idée fixe de George Sand. Cherchons donc un instant à nous rendre compte de cette idée. On a répété maintes fois que la femme était avilie dans la société antique. Cette opinion pourrait bien être aussi fausse qu'elle est vieille. Je soupçonne ceux qui la soutiennent de n'être jamais restés assez longtemps devant la Vénus de Milo pour voir s'animer ses lèvres. Si la royauté dont le front de la divinité païenne porte l'empreinte n'est point celle qui réside sous la coiffe austère d'une vierge de Cimabue, ce n'en est pas moins

une royauté. Une femme fournit au monde de l'antiquité un des derniers types dans lesquels se résumèrent toutes les merveilles de sa fabuleuse grandeur. L'année même où naquit celui qui promulgua la loi nouvelle, la galère de Cléopâtre traînait à sa remorque le vaisseau d'Antoine. Je veux toutefois que les anciens restent convaincus d'avoir méconnu le caractère divin qui est dans la femme, qu'insensibles à sa grâce, aveugles devant le mystère d'intelligence et d'amour dont elle est la dépositaire ici-bas, ils aient refusé de lui rendre hommage, ou ne lui aient jamais rendu qu'un hommage flétrissant, pourra-t-on faire le même reproche aux modernes? En vérité, il y a quelque chose qui confond la raison dans l'étrange mépris des faits affiché par les gens qui veulent détruire au nom de la femme une société dont la femme tient sa souveraineté. Les œuvres de George Sand sont une véritable jacquerie où sont impitoyablement égorgés tous ceux qui portent des noms de gentilshommes. Or, par qui la femme fut-elle jamais placée plus haut que par la race vouée aux persécutions de l'auteur d'*Indiana*? J'aimerais à savoir ce qu'auraient dit Mme de Sévigné, Mme de La Fayette et Mme de Maintenon, après la lecture d'un pamphlet où l'on eût essayé de leur prouver qu'elles avaient besoin d'être

réhabilitées. Je ne veux point parler de ces pauvres preux qu'un regard cruel mettait au bord du tombeau, et que cent coups de lance ou d'épée laissaient frais, dispos, pleins de vie; mais je ne puis m'empêcher de songer aux personnages d'une plus récente époque : je me souviens de ces amis que réunissait Marie-Antoinette, de MM. de Coigny, de Vaudreuil, d'Adhémar, de Besenval, et je me demande si c'étaient là les représentants d'une société où la femme était esclave.

C'est pourtant sur cette idée, dont il est impossible de trouver la valeur, renfermée dans des mots qui présentent à peine un sens, la réhabilitation de la femme, que George Sand a imaginé de bâtir tout un échafaudage de récits romanesques. Au fond d'une école de chant, à Venise, est un petit laideron qui loge dans son gosier le dieu même de l'harmonie. Les dieux ne se condamnent jamais à rester longtemps mal logés. Le génie, comme la jeunesse, a des clartés qui opèrent sur les corps les plus disgraciés la même métamorphose que le soleil sur les plus maussades masures. Consuelo, c'est ainsi que s'appelait le laideron, devient une belle fille à force de bien chanter, et le directeur du théâtre de la Fenice, le comte Zustiniani, est trop heureux de l'enlever à son maître le Porpora pour l'engager parmi ses

virtuoses. Consuelo a des triomphes qui dépassent tous ceux des cantatrices que Venise a possédées avant elle. Mais elle est malheureuse au sein de ses succès, parce qu'elle a au cœur une passion pour un être dont la nature est au-dessous de la sienne. Elle aime un chanteur, Anzoleto, né comme elle de race bohème, avec qui elle a joué tout enfant sur les marches des escaliers patriciens que baigne l'Adriatique. Or, cet Anzoleto a une âme basse et jalouse. Au lieu de le réjouir, le bonheur de sa compagne d'enfance le torture. Éprise de la musique, comme sainte Cécile, ne connaissant de l'art que son côté idéal, Consuelo éprouve une douleur dont elle pense mourir quand son œil plonge dans les abîmes ténébreux et fétides où remuent l'envie, la haine, le désespoir, toutes les passions honteuses trop souvent mêlées aux existences d'artistes. Son affliction est d'autant plus vive que ces monstres inconnus à son regard, c'est dans le cœur de son amant qu'elle les voit ramper. Heureusement son enfance a été non moins sauvage, mais non moins pure que les brises de la mer au bord de laquelle elle s'est passée. Anzoleto n'a point reçu d'elle un baiser dont le souvenir puisse faire monter la rougeur sur son front d'un blanc de marbre, presque aussi chaste, quoique les clartés de la scène y soient

tombées, que les fronts ensevelis dans les monastères sous les bandeaux de lin. Elle se décide à quitter Venise et la vie de théâtre, puisqu'il en est temps encore, en emportant le trésor de sa pureté. Son maître le Porpora la recommande à une famille qui habite dans les montagnes de la Bohême un château appelé le château des Géants. Une jeune fille de cette famille a besoin d'une gouvernante qui soit en même temps une amie. Porpora ne connaît personne plus digne d'un poste de confiance que son austère élève Consuelo.

Cette première partie est écrite presque en entier avec la grâce et la chaleur du talent de George Sand; mais peut-on dire la même chose de celle qui suit? On est en droit de s'attendre à ce qu'un château portant ce nom formidable de château des Géants, et situé dans un des sites les plus farouches de la Bohême, ait des trappes, des souterrains, et soit hanté par une nombreuse compagnie de revenants. Malheureusement, George Sand comprend mal le merveilleux. Ce n'est pas elle dont l'oreille eût entendu jamais le bruit lugubre qu'a recueilli Hoffmann dans ce fameux conte du *Majorat,* qu'il ne faut pas lire les soirs où il fait du vent en face d'une trop profonde cheminée. Son château n'est pas digne d'avoir des tourelles dont les ardoises sombres et polies servent de mi-

roir à la lune. Il renferme bien des souterrains, mais des souterrains comme pourrait en concevoir l'imagination d'un ingénieur des ponts et chaussées, et on n'y rencontre pas un seul fantôme, à moins toutefois qu'on ne prenne pour tel le fils même du châtelain, le comte Albert de Rudolstadt. Ce comte Albert est, en effet, une sorte d'être qui tient le milieu entre la mort et le vivant. Il est né d'une mère qui était sujette à de longs sommeils pendant lesquels on ignorait si la vie résidait encore dans son cœur. Il a lui-même cette maladie. Il dort sans cesse, et, quand il ne dort pas, il tient des propos tels qu'il a tout l'air de rêver. Malheureusement ses rêves ont un bien plus grand tort que d'être lugubres, ils sont ennuyeux. Lorsqu'il est éveillé, il s'abandonne à des discours propres à plonger les autres dans le sommeil qu'il a secoué. Issu d'une race hérétique, il s'imagine qu'il a vécu dans le corps de ses ancêtres, et particulièrement qu'il a été le plus fameux d'entre eux, Jean Zyska du Calice, le fanatique confesseur de la religion des Hussites. Le comte Albert part de cette malheureuse persuasion pour faire des homélies humanitaires, car il se trouve, par un secret peut-être de sa folie, que les doctrines de Jean Huss se confondent avec celles dont l'auteur d'*Indiana* est l'apôtre. Le

comte Christian de Rudolstadt, et le baron Frédéric, son frère, et la chanoinesse Wanda, sa sœur, et sa nièce Amélie, l'élève de Consuelo, ne savent que se désoler ou s'irriter, suivant leurs caractères, de ces interminables sermons. C'est à Consuelo qu'il appartient de découvrir leur sens profond et mystérieux. Créée pour être la femme de l'Évangile, dont Albert est un des premiers apôtres, Consuelo, dès qu'elle entend la parole de celui qui doit la convertir, sent tout son cœur rempli d'un sentiment de respect. De son côté, Albert, dès que la voix de Consuelo a frappé ses oreilles, a reconnu l'épouse de son âme, celle qui le tirera du crépuscule où il est encore plongé pour le conduire à la vraie lumière, de l'état maladif où il languit pour l'amener à la santé. Il se forme donc entre Albert et Consuelo une sorte de lien. Ces deux sérieux personnages s'unissent par une affection instinctive qui, chez l'un, a le caractère d'une admiration enthousiaste, chez l'autre, celui d'une tendresse mystique. Mais, si odieux que soit le mariage à l'auteur d'*Indiana,* il faut, comme tous les romanciers de l'ère d'incomplète vérité où nous sommes encore appelés à vivre, qu'il se résigne à voir ce but fatal, cet inévitable poteau placé au bout de tous les sentiers du sentiment, se dresser à l'horizon des amours de

ses héros pour qu'elles conservent leur caractère religieux. Albert veut épouser Consuelo. On devine sans peine que sa famille accueille fort mal cette résolution. La chanteuse elle-même est loin d'accéder aux vœux du petit-fils de Jean Zyska. Outre l'obstacle presque invincible pour sa délicatesse de la résistance des Rudolstadt, elle leur oppose des obstacles inattendus tirés de son propre cœur. Le mot de mariage porte l'esprit sur tout un ordre d'idées fort incompatibles avec celles qu'éveille un fantôme. Ce pauvre Albert n'est pas un être assez distinct des êtres chimériques dont il s'entoure. Pour les séductions de sa parole, Consuelo oubliait sa personne, qui est singulièrement maigre, décharnée, tournée en manière de spectre. Elle le regardait comme un Verbe, et ne le trouve pas suffisamment incarné pour en faire son époux.

Un beau jour donc, afin de se soustraire au combat que se livrent en elle, d'une part, son dévouement pour Albert, de l'autre son indignation contre l'orgueil des Rudolstadt et un naturel désir de plus vivantes amours que ses amours avec leur héritier, elle écrit au prophète de sa religion une longue lettre où elle lui demande du temps pour venir à bout de l'aimer, l'assurant qu'elle dirigera vers ce but tous ses ef-

forts, quitte le château des Géants et rentre en zingara dans la vie.

Consuelo a raison d'abandonner l'atmosphère où Albert la faisait vivre. Le roman de George Sand recouvre la chaleur et le coloris au fur et à mesure que son héroïne oublie le sombre visionnaire qui l'avait subjuguée. L'auteur de *la Dernière Aldini* excelle à peindre la vie d'artiste dans ce qu'elle a d'attrayant pour l'esprit. Consuelo rappelle un instant le Wilhelm Meister de Gœthe. On sait comme Wilhelm courait les grands chemins, cherchant à trouver de quelle voix Hamlet doit parler à Horatio, et se couchant avec délices sur la mousse verte des forêts ; mêlant sans cesse dans son âme la préoccupation de l'art à la passion de la nature. Consuelo s'en va comme Wilhelm, souriant au ciel, aimant les arbres, caressant l'herbe du regard et repassant dans sa mémoire la musique de maître Porpora. C'est sa réunion avec ce maître bien-aimé qui met un terme aux aventures de son existence voyageuse. Le Porpora est à Vienne où il passe ses jours à souffrir, s'humiliant vainement devant le poète en vogue Métastase, pour obtenir un libretto, quand tout à coup son élève chérie vient se jeter dans ses bras. Le maëstro croit que son mauvais destin est vaincu. Sa mansarde humide et noire,

où son génie expirait sur les touches d'un clavecin usé, devient pour lui un asile de joie et de lumière, lorsque la voix de Consuelo y résonne. Qui pourra résister à cette voix? Que Métastase l'entende, et il ne voudra point d'autre poitrine que cette poitrine sonore pour jeter aux oreilles du public ses rimes triomphantes. Hélas! l'abbé Métastase n'a plus assez d'intelligence sérieuse du beau pour comprendre le talent qui s'offre à lui! La vie mondaine a tué toute poésie dans son cœur. L'inspiration n'ose point frôler son front, même du bout des ailes, dans la crainte de détruire l'élégant édifice des boucles poudrées qui le surmontent. Puis l'indifférence de Métastase n'est pas encore le seul obstacle contre lequel se brisent les espérances de Porpora et les efforts de Consuelo. Des intrigues de toute sorte se forment contre la grande chanteuse pour empêcher ses débuts; on trouve moyen d'intéresser à ces intrigues Marie-Thérèse elle-même, l'impératrice. Le cœur gonflé de courroux, l'esprit épuisé de lassitude, Porpora maudit le ciel et les hommes dans sa mansarde redevenue pour lui un séjour de misère et de ténèbres, quand un de ses élèves, premier chanteur du théâtre de Berlin, lui écrit d'amener Consuelo à la cour du roi Frédéric. Le maestro et la prima donna se mettent sur-le-champ

en route; mais, à l'instant même où ils pénètrent dans les États du roi de Prusse, un homme à cheval les aborde : cet homme est le baron Christian, l'oncle du comte Albert de Rudolstadt. Le baron Christian apprend à Consuelo que son neveu, sur le point d'expirer, la demande avec instance. Consuelo se rend en toute hâte au château des Géants. Depuis longtemps déjà Albert n'ouvrait plus la bouche, mais il vivait encore, et ses dernières paroles avaient été pour exiger qu'on mît sa main mourante dans la main de Consuelo, et qu'on répandît sur son agonie les joies spirituelles d'un mariage avec la bien-aimée de son âme. La famille, soumise à tous ses désirs, exauce cette volonté suprême dès que Consuelo est arrivée. Le moribond trouve encore assez de force pour prononcer le oui qui unira sa mémoire d'une façon indissoluble à l'existence de la chaste artiste. Aussitôt que cette étrange cérémonie nuptiale est achevée, les forces qui semblaient lui venir d'en haut pour l'accomplir disparaissent. Son regard s'éteint, sa bouche se ferme, et le médecin, la main sur un cœur qui ne bat plus, s'écrie, dans un moment de silence plein d'angoisses, où tous les sanglots sont refoulés par la terreur : « Il est mort. »

Nous pouvons le dire dès à présent, nous qui

n'avons pas, à ménager la curiosité du public, le même intérêt que le romancier, il n'est point mort, malheureusement pour ceux qui vont lire *la Comtesse de Rudolstadt*, mais *Consuelo* est terminée.

Quand on vient de fermer un livre et qu'on se recueille dans cet état de méditation involontaire qui suit l'accomplissement de toutes les entreprises humaines, que doit-on avoir sous le cerveau? Lorsqu'on a lu ce *Phédon* auquel *Lélia* fut comparée, on a l'impression d'une pensée harmonieuse et distincte comme celle d'une figure géométrique, on éprouve une satisfaction d'intelligence nette et précise, semblable à celle que donne la solution d'un problème. Lorsqu'on a lu ce *Manfred,* auquel *Lélia* fut également comparée, on a l'idée d'un grand spectacle, saisissant et mystérieux, comme le spectacle même des choses naturelles, on ressent cette émotion profonde et mêlée de vertige que donne la contemplation d'une étendue solitaire d'eau ou de ciel. Enfin, lorsqu'on a lu *Simple Histoire*, ou *Manon Lescaut*, ou *Rob-Roy,* on a, et c'est peut-être encore ce qui vaut le mieux, le souvenir ardent et tendre d'un regard aussi vivant que les véritables regards dont la vie est éclairée; on est dans cet état charmant d'exaltation et de langueur qui

accompagne le lendemain d'un bal où l'on a rencontré sans cesse dans l'atmosphère, à travers l'émanation des fleurs et le jeu des lumières, les rayons de deux yeux noirs ou bleus.

Malgré toutes les dissertations ambitieuses dont le roman de George Sand est rempli sur l'âme et Dieu, les religions et l'humanité, il est inutile de dire, j'imagine, qu'on n'y trouve pas une seule pensée qui puisse être pour une intelligence sérieuse la source d'une jouissance philosophique, et il est inutile de le dire aussi, quelques descriptions heureuses ne laissent pas dans l'esprit, après la lecture de cette œuvre, l'impression de poétique grandeur qui survit à une lecture de lord Byron. Mais au moins trouverons-nous dans *Consuelo* ce que nous sommes en droit de demander à l'auteur de *Valentine,* ce charme d'entraînante rêverie, cet attrait de mol et brûlant plaisir que doit renfermer le roman? Rencontrerons-nous dans ce livre ces êtres que l'on cherche à l'âge où la lumière du plus beau ciel ne semble jamais assez douce ni assez dorée, ces fantômes enchanteurs que conjurent les magiciens proscrits par Platon, ces personnages fictifs qui exercent sur les âmes des séductions périlleuses et chéries? Hélas! non. Les idées fausses dans un livre, produisent l'effet de la fausse lumière en peinture. Toutes les

figures de *Consuelo* se ressentent du jour fâcheux dont elles sont éclairées.

Pour commencer par l'héroïne même de ce long drame, est-il, je me le demande, un esprit où le visage de Consuelo puisse se graver en traits de feu comme celui de Manon ou de Julie? Le plus enthousiaste des lecteurs rêvera-t-il de Consuelo? Regrettera-t-il de ne point l'avoir connue? Je sais bien que la Sophie de Jean-Jacques était éprise de Télémaque. Mais Consuelo, qui ne l'emporte en rien sur l'élève de Mentor par l'attrait et la vivacité de caractère, n'a point dans le langage les mêmes grâces que le héros de Fénelon. On l'a répété maintes fois, un personnage n'intéresse point alors qu'il est trop parfait. Sir Charles Grandisson a empêché bien des seins de battre dans leurs longs corsets de baleine, pour n'avoir pas eu un peu de l'aimable noirceur si libéralement prodiguée à Lovelace. Si la perfection possible à une âme humaine nous glace, que nous fera éprouver une perfection en dehors de l'humanité? Excepté aux jours où elle joue avec Anzoleto, et à l'instant où elle trouve qu'Albert ressemble trop à un spectre, Consuelo n'a rien qui explique pourquoi ses yeux s'ouvrent si noirs dans son visage teint par le soleil. Une fille de race bohème comme elle occupa aussi la scène

littéraire, et on sait avec quel éclat, il y aura tantôt quatorze ans. Celle-là avait bien dans les veines le sang qui doit couler sous la peau lisse et brune d'une Zingara. Frémissante et capricieuse, elle tenait du tambour qui résonnait sous ses doigts et de la chèvre qui bondissait autour d'elle, ce n'est pas son cœur qui se fût laissé prendre à des homélies philosophiques. On sait comme elle traitait l'érudition et la poésie de ce pauvre Pierre Gringoire. Mais une chevelure noire tombant en boucles luisantes autour d'un front martial, une taille altière et un hoqueton de cette éclatante couleur d'où naît l'ivresse de la vue, un hoqueton d'un rouge triomphal jeté sur une armure d'acier, voilà ce qui la subjuguait. La Esmeralda aimait Phœbus, et tout le public adorait la Esmeralda, parce qu'il comprenait sa nature.

Le comte Albert est bien plus encore que Consuelo en dehors de toutes les conditions qui peuvent exciter l'intérêt. On lui pardonnerait le visage pâle, les yeux ardents, tout l'aspect enfin du fantôme, s'il savait en avoir aussi la tenue silencieuse. Mais nul être ne fit jamais un plus grand abus de la parole que le comte Albert. Il est atteint d'une déplorable folie qui fait ressembler son délire à celui que pourrait avoir un professeur de Weimar

ou de Carlsruhe. Il débite dans d'interminables discours tout ce qu'il sait de philosophie et d'histoire. Imaginez-vous le cavalier noir qui emporte Lénore, au lieu de presser en silence sa fiancée contre sa poitrine de fer, se mettant à lui parler tout à coup d'humanité, de religion, lui faisant faire des remarques historiques et des analyses de psychologie, vous aurez une idée des scènes singulières produites par le rôle d'Albert. Dans les profondeurs d'une caverne où Consuelo est descendue pour le chercher, assis sur les bords d'une tombe fraîchement remuée, entouré de tous les mystères, de toutes les terreurs qu'une situation humaine peut réunir, il se met à raisonner sur les dogmes des Hussites, et à faire un long résumé de leurs guerres. Ce qui est la mort de tout intérêt et de toute poésie, ce qui est plus fâcheux mille fois dans l'art que l'extravagance avec ses lueurs bizarres, la rêverie avec ses ténèbres soudaines, c'est le faux. Albert n'est pas un être fantasque, ni même non plus un de ces êtres exceptionnels qu'on n'a jamais rencontrés dans la vie, mais qu'un effort du cerveau peut y placer. Non, Albert est tout simplement un personnage faux, et voilà pourquoi il n'y a rien en lui qui remue une pensée ou un sentiment dans mon esprit ou dans mon cœur. Quoique peu d'hommes ressem-

blent à Hamlet, je puis m'intéresser à ce noble rêveur, parce qu'après tout, dans les tourments de cette âme intelligente et irritable, il n'y a rien que notre nature ne soit capable d'éprouver. Je puis même m'intéresser à ces torrents que lord Byron osa faire parler, parce que le génie du poète a saisi le langage que nous tiennent, sans l'aide des formules, l'orifice verdoyant des ravins et la poussière diamantée des cascades. Et je ne puis pas m'intéresser à Albert, parce qu'il ne répond à rien de ce que renferme le monde imaginaire ni le monde visible; parce qu'il n'est fait pour marcher ni au jour uniforme et limpide qui éclaire sir Charles Grandisson, ni aux clartés fantastiques dans lesquelles passe et se perd le docteur Faust. C'est une loi sublime de l'art que la vérité seule y engendre. Dans les régions de l'esprit, les personnages faux répondent aux ombres dans les régions terrestres. Une illusion seule les montre distincts du néant dont ils ne peuvent pas s'affranchir.

Quelques caractères secondaires ont seuls été traités avec succès dans *Consuelo*. Au sortir du château des Géants, quand la bohémienne reprend sa vie d'aventure, elle rencontre sur sa route un chanoine ami de la musique et des fleurs, dont les joues brillantes de santé, la bouche fine, le re-

gard spirituel et un peu rêveur, toute la figure heureuse et saisissante, aurait pu être tracée par le peintre de *maître Martin* et de *Kreisler*. Le chanoine de *Consuelo* nous fait retrouver ce talent qu'a reçu George Sand d'une nature gracieuse, distinguée et poétique, dans la mesure de poésie qui s'accorde le mieux avec les proportions habituelles du roman. Au lieu du personnage vulgaire à la face bourgeonnée, tout entier au lit et à la table, qu'un romancier ordinaire n'eût pas manqué d'esquisser, elle a créé un personnage nouveau dont le visage est bien nourri, mais intelligent, empreint, à travers sa bonhomie souriante, de l'idéale inquiétude inhérente à toute âme germanique, et rappelant, par quelques lignes royales du profil, le mystère d'une origine due à d'illustres amours.

Il est évident qu'un ou deux rôles épisodiques conçus avec bonheur ne peuvent point suffire à faire d'un livre une œuvre qui ait une valeur réelle. Mais, par un jeu singulier du hasard, il y a dans *Consuelo* un défaut immense qui, grâce à la nature heureuse dont il émane, remédie aux autres défauts de ce long ouvrage : c'est le manque de plan. Cette idée ténébreuse dont nous parlions tout à l'heure, cette idée qui est l'origine du livre, la réhabilitation de la femme, George Sand, Dieu

merci! l'oublie sans cesse; et quand elle oublie, le caractère même de *Consuelo* recouvre un peu de grâce; tout le roman reprend de la vie et de la chaleur. George Sand, dans *Consuelo,* nous fait aimer ce qu'on maudit d'habitude chez les poètes: les moments où ils s'endorment, car lorsqu'elle s'endort, elle perd le souvenir des entraves dont elle s'est elle-même garrottée, et son talent, dans ses rêves, retrouve tout son charme avec sa liberté. La première partie de *Consuelo*, où l'idée du livre ne se montre pas encore, et la troisième, où elle est presque abandonnée, font songer à *André* et à *la Dernière Aldini.* Quand l'action se passe sous le ciel de Venise et sort du château des Géants, où elle était emprisonnée, pour courir à travers les champs, on retrouve le pinceau qui le dispute à celui de Canaletto dans l'art de rendre les vapeurs bleues des lagunes et à celui de Wynantz dans l'art de reproduire la poussière jaune des chemins creux. Nous dirons donc qu'après tout, si *Consuelo* n'est pas même, comme roman, une œuvre vraiment sérieuse parce qu'il ne reste de sa lecture aucune impression dominante et durable pour l'esprit, c'est un livre qu'on est encore heureux de trouver, puisqu'on y sent parfois la présence d'une des plus heureuses intelligences de notre temps. Mais pourquoi faut-il que *Con-*

suelo nous conduise à *la Comtesse de Rudolstadt?*

III

Ah! si le comte Albert était mort! Mais dans le monde de l'imagination les arrêts de la mort ne sont jamais irrévocables, et c'est pour ce monde une grande infériorité auprès de celui qu'éclaire notre soleil. Même quand elles atteignent un front à travers les anneaux d'une chevelure blonde, un cœur à travers les plis d'une lettre d'amour, je crois que les balles ont raison. Il y a dans la vie humaine des rôles longs et des rôles courts. Ces derniers, qui sont les plus heureux et les plus jolis, perdraient toute leur grâce, si le destin, par quelque artifice, venait à bout de les prolonger; pourquoi les romanciers n'ont-ils point des bières aussi bien closes que celles où l'on nous enferme pour nous confier au sein verdoyant de la terre? Comment ne sont-ils pas pénétrés de cette idée si simple et si vraie, qu'il ne faut jamais chercher à faire reparaître un sourire qui s'est évanoui ou des larmes qui se sont effacées; qu'il ne faut point rentrer dans la salle d'un festin après avoir pris congé des convives, qu'on ne recommence point

deux fois les mêmes adieux, qu'on ne provoque point deux fois les mêmes regrets, que l'on aime bien d'un seul amour, que l'on meurt bien d'une seule mort?

Quand le plus parfait des héros ne serait point en droit de revenir à la vie après avoir fait pleurer son trépas par ses amis et par sa maîtresse, combien ne doit-il point paraître intolérable qu'un aussi triste héros qu'Albert ose sortir du tombeau! Albert est le mauvais génie de *Consuelo*, le mauvais génie de George Sand elle-même. C'est cet importun personnage qui porte en lui les idées de philosophie obscures, ambitieuses et pesantes dont tous les endroits où il paraît sont infestés. Lorsque Consuelo a pris le parti de le laisser avec les rêves dans le château des Géants, nous l'avons vu, elle ramène sur elle l'intérêt. S'il était mort en effet quand le médecin, appelé auprès de lui, s'écriait : « Il est mort! » la comtesse de Rudolstadt eût été une tout autre femme, ou nous ne l'eussions jamais connue. L'un et l'autre de ces cas aurait certainement bien mieux valu que celui dont nous avons à parler. Comme Albert toutefois disparaît un moment après la scène de son mariage et de son trépas, la comtesse de Rudolstadt a quelques pages de début où l'on sent encore un peu d'une chaleur qui ne reviendra plus

dans ce roman. Consuelo, malgré toute l'admiration qu'Albert lui inspirait, n'a point regretté très vivement ce lugubre époux. Elle l'a veillé avec beaucoup de sang-froid, enseveli avec infiniment d'adresse, puis elle a déclaré aux parents du comte qu'elle n'abuserait pas de leur déférence pour la volonté d'un mourant en prenant une fortune et en portant un nom qui ne lui étaient point destinés. C'est devant Dieu seulement qu'elle sera la comtesse de Rudolstadt; pour les hommes elle restera Consuelo la prima donna. Cette résolution est très goûtée par la famille d'Albert; et voilà Consuelo qui, quelques jours après la mort de son mari, se remet à chanter de son mieux la musique de Porpora sur le théâtre royal de Berlin. Le grand Frédéric l'écoute avec plaisir et paraît même disposé à ressentir pour elle un léger sentiment de faiblesse amoureuse, tel que peut se le permettre l'âme d'un souverain occupé de politique et de stratégie. Consuelo, qui déteste les tyrans, ne répond aux avances du roi qu'en se liguant contre lui avec sa sœur Amélie pour faire recouvrer la liberté au baron de Trenck, l'amant de la princesse prussienne. Frédéric, qui n'aime point avec obstination les chanteuses, fait enfermer la prima donna de son théâtre dans la forteresse de Spandau. La capti-

vité de Spandau est plus funeste à Consuelo que Frédéric n'avait pu le penser. La malheureuse créature trouve moyen d'y continuer activement, malgré les verrous et les murs, un commerce qu'elle avait commencé, sous les auspices de la princesse Amélie, avec la société des Invisibles. Jamais gens plus fatigants que ces Invisibles, par les ténèbres de leur vie et de leur langage, ne se sont remués au fond même des mélodrames. Ils font parvenir dans le bec des oiseaux, à la prisonnière, des billets où ils lui promettent sa liberté si elle veut s'abandonner entièrement à eux. Consuelo accueille avec ravissement leurs promesses, et une nuit elle voit ses guichetiers gagnés ouvrir les portes de sa prison. Au pied de la forteresse d'où elle s'échappe, un homme l'attend, le visage couvert d'un masque, la taille enveloppée d'un grand manteau. Rien qu'en serrant la main de cet homme, Consuelo sent une indicible émotion s'emparer de son cœur. George Sand ne vous apprendra qu'au bout de cinq ou six volumes quel était ce personnage mystérieux; mais nous qui persistons dans notre système de narration ingénue, nous vous avouerons sans détour, dès à présent, que c'était le comte Albert de Rudolstadt.

C'en est fait de notre héroïne. Maintenant

jusqu'à la fin du roman, elle sera sous l'influence d'Albert. Liverani, c'est le nom que donnent au personnage masqué les gens qui l'entourent, traverse avec Consuelo des forêts, des chaînes de montagnes et des fleuves, puis arrive enfin à une maison isolée, où il l'abandonne. Cette maison a l'air d'avoir été créée par l'imagination de Mme de Genlis. On ne saurait inventer demeure plus pédante. Sur tous les murs et même sur tous les meubles sont écrites des maximes qui pourraient être échappées à l'auteur du *Palais de la Vérité*. Nous devons rendre à Consuelo la justice de dire qu'elle s'ennuie prodigieusement dans ce séjour; cependant elle pourrait charmer les moments que la volonté des Invisibles lui prescrit d'y passer, par les rêveries d'une passion naissante. Elle a éprouvé dans sa récente excursion un charme magnétique auprès de Liverani. La figure de son compagnon lui est restée inconnue; mais des serrements de main et même des baisers ont été échangés dans une berline. La veuve d'Albert a quelques regrets, elle qui a des prétentions, et des prétentions si bien fondées à une chasteté de l'ordre le plus élevé, d'avoir subi le classique entraînement des voyages. Elle a bien, pour s'excuser, maintes raisons tirées de l'attraction des atomes entre eux, des caprices impérieux du sort, des

impulsions mystérieuses que subissent les âmes; il n'en est pas moins vrai que la marche de son cœur ressemble un peu à celle qu'aurait suivie le cœur de Manon, voyageant au fond d'un coche avec un officier de dragons. Ce n'est pas nous qui serions en droit de lui reprocher cette faiblesse, après nous être plaint justement que le sang de la Bohémienne ne coulait pas assez chaud dans ses veines. Nous regrettons, au contraire, qu'elle ne sache jamais accepter avec naïveté un mouvement de sa jeunesse, un instinct de sa nature d'artiste. Il faut toujours que la philosophie intervienne dans ses affaires. Sa peccadille lui inspire mille raisonnements métaphysiques, qui en font à ses yeux une faute moins vulgaire, mais plus grave qu'elle ne l'est en effet. La pauvre créature s'accuse d'avoir manqué à tout un ordre de devoirs. Ses joues se couvrent de rougeur quand elle lit quelques-unes des maximes sur la pureté et l'innocence dont sa maison est remplie. Ses remords deviennent bien plus poignants encore lorsqu'elle apprend qu'Albert est vivant, que c'est un des membres les plus respectés de cette société des Invisibles dont elle fait dépendre ses destins.

Cependant la société des Invisibles a choisi la comtesse de Rudolstadt pour devenir une néophyte de la religion qu'elle professe, et elle l'entoure de

mystères. Elle lui prescrit de ne point quitter l'enceinte où Liverani l'a conduite, et sous peine de ne plus revoir son époux, de ne point songer à ce Liverani ; enfin elle lui fait lire, pour la mettre en état de comprendre les vœux qu'elle l'appelle à prononcer, toute une série d'histoires philosophiques. Consuelo se résigne à son sort et entasse dans sa cervelle les dogmes de Luther sur ceux de Jean Huss. Un beau jour, elle se trouve ainsi en état de pouvoir, comme le moine de Wittemberg, défier Satan lui-même dans un tournoi théologique. Alors les Invisibles la font comparaître devant leur tribunal. Ils sont très satisfaits de la manière dont elle raisonne sur la liberté, l'humanité, le Christ, et maint autre sujet aussi approprié à l'intelligence d'une ancienne prima donna ; mais ils ont résolu d'éprouver la force de son cœur après avoir éprouvé celle de son esprit ; ils veulent savoir si elle n'a point conservé pour Liverani un sentiment qu'elle refuserait d'immoler à la foi qui l'engage à Albert. Un membre du tribunal, dont le masque laisse passer les anneaux d'une barbe blanche, est chargé de l'entendre en confession, afin d'épargner sa pudeur. Elle se retire avec ce directeur improvisé, et quelle n'est point sa surprise quand elle reconnaît une femme dans le révérend Invisible qui écoute ses aveux !

Oui, c'était bien une femme, et cette barbe? dira-t-on; elle était de la nature de celles qui servent aux travestissements du carnaval. C'était une femme, et une femme réhabilitée, une femme libre, une femme qui voulait porter la barbe et qui la portait. Si les critiques en étaient venus à être les voyageurs dont nous parlions au commencement de cette étude; s'ils rendaient compte d'excursions faites par eux seuls, comme on nous interromprait ici pour nous dire : Non, ce n'est point possible; vous abusez de notre crédulité. Heureusement les romans, même en douze volumes, se lisent encore. La femme qui confessait Consuelo ôta donc son masque et prit sa barbe dans sa main.

Au bout de quelques instants, la chanteuse sut quelle était cette déléguée des Invisibles. Elle avait devant elle la mère de son époux, la noble Wanda de Pratchilitz. Ce n'était pas encore assez pour la mort de nous rendre Albert, elle nous rend encore sa mère cent fois plus discoureuse que lui. N'est-ce point là un raffinement de cruauté? Wanda raconte qu'elle et son fils ont tous deux été arrachés au trépas par un médecin qu'elle a connu dans sa jeunesse, à une époque où elle ne portait pas de barbe blanche au menton; puis, malgré son affection pour Albert, elle en-

gage Consuelo, dans une longue dissertation sur l'amour, à ne point reprendre l'époux qu'elle a cru perdre, si le devoir et non la passion la portent vers lui. Wanda veut qu'avant tout la liberté préside aux unions; elle sait ce qu'il lui en a coûté pour garder une fidélité de près de vingt ans à un mari qu'elle n'aimait pas. Mais Consuelo est inébranlable dans sa résolution d'immoler Liverani au comte de Rudolstadt. Après son entretien avec Wanda, les Invisibles la font passer par une série de nouvelles épreuves destinées à préparer son âme aux combats qu'elle soutiendra pour leur foi. On la promène dans les souterrains d'un château féodal où sont amoncelés des instruments de bourreaux et des squelettes de victimes; enfin c'est là ce qui termine cette série de tortures morales. On lui demande si, oubliant pour toujours Liverani, elle veut retourner vers Albert; Consuelo, dans un transport de vertu enthousiaste, redemande son ancien époux; et ce que le lecteur savait déjà depuis six volumes, ce qu'elle-même aurait pu deviner avec la moitié de l'intelligence qu'elle emploie à comprendre Jean Huss et Luther, Albert et Liverani se trouvent n'être qu'un seul personnage. Quoique le comte de Rudolstadt et Consuelo fussent déjà mariés, les Invisibles trouvent à propos de les marier une seconde fois. Du

reste il ne faut point se plaindre que ce mariage ressemble à ceux dont nous avons l'habitude. Wanda, qui a trouvé dans cette cérémonie nuptiale un prétexte à prononcer le plus long de ses discours, rappelle aux deux époux qu'ils ne se doivent rien l'un à l'autre, et les engage à ne point se jurer fidélité.

L'épilogue qui termine cette œuvre la résume d'une façon complète : il offre la quintessence de l'esprit répandu dans tout le roman. Albert et Consuelo sont devenus, après vingt années d'une vie consacrée à ébranler les trônes, de sublimes mendiants portant la philosophie et la poésie dans leurs besaces. Ils errent de village en village avec une troupe d'enfants en haillons, traqués par la police de tous les États, et protégés par l'amour de tous les peuples. Un docteur allemand, le docteur Spartacus, qui rêve la réforme de l'ancienne société, veut avoir l'avis d'Albert, dont il a entendu parler comme d'un saint par ceux de son parti, sur l'Ordre nouveau qu'il se propose de fonder. Il rejoint le comte de Rudolstadt dans les montagnes de la Bohême, et il l'aborde sans façon pour lui demander de vouloir bien lui apprendre le secret des religions et de l'humanité. Albert, après s'être fait prier quelques instants, consent à satisfaire la curiosité de Spartacus, et, tour à tour,

jouant du violon, citant Pythagore, Platon et Leibnitz, il fait une réponse dont son interlocuteur se trouve complètement satisfait.

Voilà pourtant le monstrueux squelette que nous donne l'analyse de *la Comtesse de Rudolstadt*. Maintenant, sur cette charpente informe, quelques pensées, quelques traits de style, quelques caractères, quelques heureuses combinaisons de faits jettent-ils une chair où le scalpel rencontre la vie? Non, excepté dans les premières pages, *la Comtesse de Rudolstadt* n'offre même point le fugitif attrait qu'on aperçoit çà et là dans *Consuelo*. Étudié avec assez de conscience, le caractère de Frédéric est le seul dans ce long ouvrage qui excite un peu d'intérêt, et toutefois, je le crois bien loin de la vérité. Je m'en rapporte uniquement, pour la peinture des souverains, à ceux-là qui, non seulement ont vécu, mais qui encore étaient appelés à vivre dans leur familiarité. Cette façon de voir me met en défiance contre nombre des traditions qui nous sont parvenues sur le roi de Prusse. Un héros antique ou un raccoleur, un philosophe né sur le trône ou un pédant couronné, voilà ce que Frédéric parut tour à tour à des gens auxquels échappaient les secrets de cette royale nature. Les passions actuelles de George Sand l'ont portée à choisir la façon de voir qui

était la plus défavorable à la royauté. Imaginez-vous Cromwell mêlant à l'esprit militaire le pédantisme philosophique au lieu du fanatisme religieux, et vous aurez le Frédéric qu'elle nous a dépeint. C'est un tyran bourgeois offrant un continuel contraste entre l'élévation de sa fortune et la bassesse de ses mœurs. Le prince de Ligne se rencontra un jour au camp de l'empereur Joseph avec ce terrible héros prussien contre lequel il s'était souvent battu. L'Autriche et la Prusse venaient de conclure une trêve, et le roi affectait avec l'empereur une chevaleresque courtoisie. Le prince de Ligne put donc s'entretenir librement avec Frédéric. Or, le souverain dont il nous parle est tout différent de celui qu'a fait agir l'auteur de *Consuelo*. C'est un vrai prince ayant dans ses propos et dans sa pensée un caractère d'élévation qui se montre sans cesse. Ceux qui naissent au faîte des trônes ressemblent à ceux qui voient le jour sur la cime des montagnes. L'habitude de contempler les abîmes ouverts à leurs pieds donne à leur esprit une fierté mélancolique où réside un grand charme de distinction. Ce sceau indélébile de dignité pensive qui marque les plus ouverts et les plus joyeux, comme les plus dissimulés et les plus moroses d'entre les souverains, l'œil du prince de Ligne accoutumé à lire dans les yeux

des rois sut le trouver dans le regard de Frédéric. Peut-être George Sand, dont l'intelligence a tant de délicatesse, eût-elle pu comprendre et reproduire les nuances que cet aimable seigneur avait saisies; mais, s'il en eût été ainsi, que serait devenue sa haine contre les tyrans? Dans *Consuelo*, elle avait frappé Marie-Thérèse; pouvait-elle épargner Frédéric dans *la Comtesse de Rudolstadt?* Le pauvre roi de Prusse a été immolé, et avec d'autant plus de perfidie qu'un ou deux traits ressemblants sont mêlés dans son image à une foule de traits fantasques et faux.

Ce mélange de faux et de vrai ne se retrouve plus, du reste, dans aucun autre caractère de *la Comtesse de Rudolstadt*. Le vrai disparaît entièrement. C'est à peine si nous osons revenir encore sur Albert. George Sand elle-même dit à la fin de son livre qu'il est repris souvent par les accès d'une folie dont nous sommes en droit de croire qu'il ne s'était jamais débarrassé. Or il faut clairement établir ce que l'on entend par un fou. Les fous comme le maître Kreisler d'Hoffmann, qui voient seulement dans le feuillage d'un arbre ou dans les couleurs d'un tableau des expressions de gaieté ou de tristesse que le vulgaire n'y démêle pas, ce sont des fous qu'on aime à rencontrer et dont beaucoup regardent la folie comme un don

divin. Mais les véritables fous, ceux chez qui le sentiment de la réalité au lieu d'être passé, en se perfectionnant au delà des mesures habituelles, à l'état de seconde vue, s'est au contraire perdu entièrement; ces jouets de l'illusion, ces poursuivants de chimères dont les âmes, loin de s'ouvrir à des vérités inconnues, sont resserrées et flétries par l'erreur, on s'écarte d'eux avec dégoût. Leur folie, qu'on maudit et qu'on redoute, ne saurait rien produire, car la lumière du monde extérieur ne vient même point se colorer dans leur cerveau de teintes fantasques. Elle n'y pénètre pas, ou elle y brise ses rayons. On ne trouve sous leurs fronts que le vide et l'obscurité. Le comte Albert de Rudolstadt appartient à cette malheureuse classe de fous.

On a reproché souvent à la Julie de Jean-Jacques d'être prêcheuse. Lui-même, dans sa préface, convient que son héroïne a encouru cette accusation. Mais Julie est la plus simple et la plus silencieuse des femmes auprès de la comtesse de Rudolstadt. Consuelo, depuis l'instant où elle est affiliée à la société des invisibles, semble n'avoir plus d'autre désir, d'autre but que de philosopher; elle oublie jusqu'à ce caractère d'artiste qui devait être indélébile en elle. Au lieu d'étudier la musique, elle prépare des sermons, et des sermons que nous ne

nommons pas ainsi par métaphore comme ceux de Julie, de vrais sermons sur la nature du Christ, et non point sur l'amour; des homélies dont l'idée est inséparable des idées de chaire, de rabat et de bonnet carré. Eh bien! cependant Consuelo est surpassée encore par Wanda. Wanda nous donne l'explication de ce mot que nous cherchions à comprendre : la réhabilitation de la femme C'est là ce que la femme devient quand elle est tout à fait réhabilitée. Elle siège dans des tribunaux, préside à des débats législatifs, célèbre des cérémonies religieuses; elle est magistrat, législateur, pontife, tout enfin, excepté la femme que nous avions connue jusqu'à présent, la femme dont ce pauvre Adam fut tant charmé; la femme dont la chevelure lumineuse et la chair transparente et le regard mystérieux s'accordèrent si bien avec la verdure, les fleurs et le jour enchanté de l'Éden.

Des faits à la fois ennuyeux et impossibles, des caractères en même temps faux et blessants, voilà ce qu'on trouve dans *la Comtesse de Rudolstadt*. Aborderons-nous sérieusement la partie philosophique de ce livre? Par l'analyse des personnages et des événements ne l'avons-nous point déjà jugée? George Sand a la prétention d'avoir reçu la triple inspiration qui fait le véritable philosophe, non point celui qui n'est bon qu'à rêver

au bord de la mer ou à se promener la robe flottante dans le jardin d'Académus, mais celui qui est né pour gouverner les peuples; elle embrasse à la fois la politique, la morale sociale et la morale religieuse. Le comte Albert explique sa morale religieuse en jouant du violon; comme nous ne l'avons pas entendu, nous sommes hors d'état de dire si ses croches renferment ou non des erreurs. Certaines opinions de Consuelo sur le Christ, qu'il doit probablement partager, nous font supposer toutefois que ce violon émet plus d'une hérésie. Quant à la morale sociale, si nous nous en rapportons à ce même comte Albert, elle se trouve tout entière dans cette formule grecque empruntée à la philosophie de Pythagore : « O divine Tétrade! » La manière dont George Sand traduit ce dernier mot, qu'elle donne pour un synonyme de trinité, nous a un peu réconcilié avec elle. Nous avons vu qu'après tout elle était restée du parti d'Henriette contre Philaminte et Bélise, puisqu'elle n'avait pas voulu apprendre le grec. Du reste, en acceptant sans chicane le sens que George Sand donne au mot de sa formule, nous ne voyons point quelle signification cette formule peut avoir. Sa citation grecque reste la plus inexplicable des énigmes, en dépit de toutes les démonstrations dont elle l'appuie. Aussi re-

grettons-nous que la morale sociale ne nous ait pas été jouée sur le violon comme la morale religieuse. Elle eût été plus promptement expédiée et nous l'eussions aussi bien comprise. Il n'y a d'intelligible dans ce livre que cette vieille politique de mélodrame qui est toujours à se débattre sur les théâtres du boulevard sous les ciseaux de la censure, comme un écolier tapageur sous la férule d'un pédant.

Consuelo, dans le souterrain d'un château antique, enfonce au milieu d'une poussière fine. Cette poussière est produite par les ossemens des victimes que la féodalité ensevelissait sous les voûtes de ses forteresses. Une pareille scène n'a-t-elle point l'air d'être empruntée aux élucubrations dramatiques si goûtées par les imaginations populaires? George Sand accueille toutes les traditions sur les potences, les trappes, les oubliettes, enfin ces griefs éternels dont il serait bien temps d'absoudre cependant ces pauvres nobles châteaux qui ne servent plus, avec leurs créneaux couronnés de mousse et leurs tourelles encombrées de nids, qu'à donner aux paysages une physionomie touchante et digne. Dans sa haine contre tout souvenir de noblesse, elle va jusqu'à dire : « Ceux qui ont reçu de leurs ancêtres la tache du patriciat. »

Le style de ce livre répond aux idées qu'il renferme. J'ai trouvé dans *la Comtesse de Rudolstadt* de longues phrases qui cessaient tout à coup d'avoir un sens. Il n'est point d'œuvre où la déclamation règne avec moins de frein. La philosophie boursoufflée du XVIII^e^ siècle s'y réunit à la poésie vaporeuse de nos jours. Tantôt c'est le pédantisme sentimental d'une élève de M^me^ de Genlis, tantôt c'est la nébuleuse rêverie d'un maladroit émule de Byron. Le naturel a été banni de la forme aussi soigneusement que de la pensée; et, comme toutefois cet ouvrage n'est pas étudié, il en est résulté le plus fâcheux des effets, l'effet pénible et grotesque de la pompe mêlée à l'indigence. Ce style hâtif, négligé, qui a souffert de toutes les défaillances de l'improvisation, ne pouvait avoir et n'a pas cette richesse que l'écrivain acquiert pour son langage au seul prix du dévouement et du labeur; du moins il pouvait être simple, et il a repoussé la simplicité.

Nous croyons, malgré les prétentions de George Sand à représenter toute une société prête à s'établir sur les débris de la société ancienne, nous croyons que Consuelo a derrière elle les seules rêveries de l'intelligence qui l'a créée. Si par hasard nous nous trompons, si les accords du violon d'Albert et la formule de Pythagore ren-

fermaient vraiment le mystère d'un ordre nouveau, si Consuelo est l'héroïne d'un monde futur comme Amadis et Tristan de Léonais ont été les héros d'un monde ancien, puisse ce monde futur être longtemps encore à sortir du chaos qui le contient, car l'humanité, suivant nous, ne gagnera guère à son avénement! Il serait fort triste de vivre dans une société composée de femmes réhabilitées qui ressembleraient à Wanda, et d'hommes régénérés qui ressembleraient à Albert. Le comte Albert de Rudolstadt, dans sa haine pour tout ce qui rappelle les idées anciennes, n'a jamais voulu se servir d'une épée, mais il fait volontiers usage de ses poings. Quand le comte de Trenck insulte sa maîtresse, il ne lui en demande pas raison, comme l'eût fait à sa place lord Elmwood lui-même, l'austère et religieux amant de miss Milner. Non, il craint trop de se conformer aux us détestés de la chevalerie; il a recours à un moyen plus simple : il fond à l'improviste sur son rival et lui casse les reins en le lançant au bas d'un escalier. Si ce sont là les façons d'agir que le monde nouveau doit consacrer, n'avons-nous point raison de tenir pour le vieux monde? Le vieux monde a la même répugnance pour le comte Albert et ses coups de poing, Wanda et sa barbe postiche. Nous trouvons en cela qu'il a raison, et nous

désirons, pour notre part, ne jamais rencontrer sur notre chemin des femmes qui veuillent porter de la barbe, des hommes qui craignent de porter une épée.

S'il y a, au point de vue littéraire, une différence à établir entre *la Comtesse de Rudolstadt* et *Consuelo* au point de vue philosophique et moral, ces deux œuvres se confondent d'une façon complète; et, sous la masse qu'elles forment en se confondant, une intelligence me paraît plus opprimée que celle du public, c'est l'intelligence même de George Sand. Les phrases ne sont pas plus légères parce qu'elles ne contiennent rien, au contraire les mots les plus pesants sont ceux qui renferment le moins de sens. La philosophie de l'auteur de *Consuelo,* toute vide qu'elle est, n'en met pas moins un poids immense sur son talent. Qui a poussé cet esprit aimable et facile à s'attaquer aux plus lourdes matières que l'esprit humain puisse traiter? Un incessant et irrésistible besoin de préoccupations nouvelles. Certes, un écrivain qui veut faire des œuvres d'imagination ne doit pas mettre son esprit au même régime qu'un savant occupé de recherches sur les manuscrits ou sur les médailles; il est bon qu'il ressente des émotions diverses et changeantes. Qu'aujourd'hui il soit tout entier à l'amour d'un

beau paysage, qu'il voie demain l'univers dans deux yeux gais ou rêveurs, rien de mieux. Quand il aurait même un peu des curiosités ardentes de la foule, quand il réclamerait sa place à ces spectacles tragiques qui ébranlent le cerveau des poètes, mais les fécondent, on devrait encore lui pardonner. Le mugissement d'un taureau blessé vaut pour ses oreilles le murmure d'une fontaine ou l'accord d'une mandoline. Cependant il faut qu'il sache se régler dans ses vagabondes passions pour tout ce que ce monde renferme d'objets saisissants et mystérieux, et il faut qu'il sache se régler en raison de ses forces. Le docteur Faust peut passer des méditations sous les sombres voûtes des cabinets d'étude aux transports d'orageuse ivresse sur les couches verdoyantes des forêts. Il lui est donné de comprendre tour à tour l'œil bleu de Marguerite, le pin qui étend ses bras noirs sur le sommet du Brocken, et ce livre, si plein d'inquiétudes et de bruit dans son immobile enveloppe, qui est couché sous les rayons de la lampe. Mais lorsqu'on n'a point reçu le génie du docteur Faust, on risque de devenir fou en l'imitant.

Pour quelques mystères qu'il est interdit à George Sand de connaître, que de secrets charmants lui sont livrés! Si les torrents ne l'entre-

tiennent point comme Manfred, je le demande à ceux qui ont lu dans les *Lettres d'un voyageur* sa description d'un fossé, n'est-il pas au milieu de l'herbe des fleurs qui lui ont parlé? Vous qui aimez Valentine et Fiamma, et Edmée, vous savez si elle peut dire ce qui se passe sous les fronts où la grâce sourit? Que ne laisse-t-elle donc les vieux livres rester envers elle dans leur dignité jalouse puisqu'ils refusent de lui montrer leurs trésors? En jouant avec ces noms formidables, avec ces imposantes renommées de Platon, de Pythagore, de Leibnitz, elle me rappelle ces grands enfants de la Gaule qui, dans Rome prise d'assaut, eurent la fantaisie de caresser les barbes blanches des sénateurs assis immobiles sur le seuil de leurs maisons. Les augustes vieillards frappèrent au visage les téméraires qui attentaient à leur majesté. Ainsi font les graves personnages qu'elle s'en va étourdiment provoquer. Elle en reçoit une gourmade au lieu d'une réponse.

Ce qui a perdu George Sand, ce sont les maladroits enthousiasmes et les colères plus maladroites encore qu'elle a inspirés; ce sont ces gens qui lui ont dit avec admiration ou avec effroi les paroles de Stenio à Lélia : « Mais qui donc êtes-vous, si vous pensez ce que vous dites parfois? » Ce sont ceux-là enfin qui ont transformé en esprit formi-

dable et mystérieux cet esprit charmant qu'ils ne comprenaient pas. Ce n'est point du tout une nature inexplicable que la nature de George Sand. L'auteur d'*Indiana* a une organisation féminine par excellence, surtout dans ce qu'on a regardé comme sa force. Cette prétendue force pour laquelle on l'a exaltée et maudite, c'est au contraire de la faiblesse : seulement c'est cette faiblesse de femme toujours touchante et quelquefois sublime dans ses élans désespérés; c'est cette faiblesse qui fait tant aimer Didon en la poussant à sa perte; en un mot, c'est de la passion. Certes la passion est nécessaire aux poètes; mais il faut qu'ils aient aussi en eux cette puissance modératrice, ce génie de l'ordre qui, dans les royaumes de la pensée ainsi que dans tous les autres, empêchent seuls les couronnes de tomber. Que George Sand se résigne, puisqu'elle n'a point reçu ces dons, à ne point s'asseoir parmi ceux qui, en régnant sur eux-mêmes, ont acquis le droit de régner sur autrui! Il y a dans la littérature un genre où la passion suffit; qu'elle se contente de ce genre. En suivant les lois de sa nature, que de gracieux sentiments elle aurait pu rendre! que de phrases lourdes et diffuses elle aurait pu ne point prononcer!

D'ordinaire, quand on juge George Sand, pour

expliquer les caprices de son talent, on fait des allusions faciles à des habitudes d'existence qu'elle-même s'est plu souvent à révéler. Au risque de produire au jour une étude moins complète, d'être moins exact dans l'appréciation de quelques faits, nous avons dédaigné tout ce qui nous semblait sortir des considérations littéraires. Nous n'entendons exercer qu'une seule critique, celle qui, sans s'inquiéter d'encourir les reproches d'austérité et même de raideur, ne va jamais chercher ses documents en dehors des livres sur lesquels elle prononce; quant à cette critique bavarde, tracassière, amie du scandale, qui ne s'interdit aucune curiosité ni aucune indiscrétion, nous l'abandonnons à cette race d'écrivains auxquels M. de Voltaire faisait répondre par son valet de chambre.

M. MÉRIMÉE

I

Etudes sur l'Histoire romaine.

J'espère que les femmes n'en reviendront pas à lire des pamphlets théologiques, comme au temps de Mme de Sévigné. J'aime le roman, et, loin de le croire pernicieux, je serais tenté de lui attribuer une utilité morale qu'il n'ambitionne certes pas. L'activité s'exerce assez rarement dans deux mondes à la fois. Je sais un poëte qui, ayant un juste sujet de querelle et ne se sentant nulle inclination pour les épées, imagina d'écrire une histoire où il se battait dans la personne de son héros. L'histoire finie, il se sentit aussi soulagé, aussi guéri du mal de haine et de vengeance, que Benvenuto après avoir tué le meurtrier de son frère. Je ne donne point ce poëte pour un galant homme; mais je reconnais l'existence de la loi qu'il avait le tort de subir. Un fait accompli en

pensée cesse parfois de vous préoccuper, comme s'il était accompli réellement. Gœthe nous a avoué qu'il avait commencé *Werther* avec un grand désespoir au cœur, et que, *Werther* achevé, il s'était senti calme, philosophe, capable de braver les yeux noirs de toutes les Charlottes de l'Allemagne. Au lieu d'empêcher sa femme de lire les romans de George Sand, un mari très versé dans les secrets de la politique conjugale avait recours à ces œuvres tant redoutées des époux sans expérience, pour assurer la paix de son intérieur. S'il découvrait un matin des signes d'orage, une bouche silencieuse et armée de dédain, un regard de reine captive, un front d'archange rebelle, il allait chercher *Indiana* ou *Valentine,* puis se retirait discrètement pour laisser en tête-à-tête sa moitié avec l'instrument de ses desseins. Quand il rentrait le soir, sa femme l'avait maudit, détesté, abandonné, peut-être même avait-elle fait encore pis que tout cela, mais sa malédiction, sa haine, sa fuite et toutes ses autres fautes s'étaient passées dans les pages d'un in-octavo. Le logis conjugal n'avait été ni profané ni déserté, et une grosse nuée n'existait plus. Le mari attendait une autre tourmente, en se confiant dans l'auteur de *Lélia*.

Ne désirons donc point que le roman soit

chassé de l'alcôve des femmes; mais souhaitons qu'elles ne fassent accueil qu'aux bons romans.

Par bons romans qu'entendez-vous? — J'entends des œuvres comme *Manon Lescaut*, comme *le Huron*, comme *la Nouvelle Héloïse*, et même comme *Valentine*. C'est, je crois, m'expliquer assez clairement. Eh bien, quoique les bons livres de cette nature soient fort rares aujourd'hui, je suis persuadé qu'un espoir extravagant n'est point renfermé dans mon souhait. Notre époque est plus littéraire que ne voudraient nous le faire croire et le croire eux-mêmes certains romanciers. On me citera les immenses fortunes élevées sur la ruine du goût, du bon sens, de la patience, de toutes les qualités nécessaires à un écrivain. Soit; mais n'est-il point des fortunes aussi qui, formant un contraste complet avec celles-là, sont dues tout entières aux qualités les plus sérieuses et même les plus modestes dont puisse être orné un esprit livré à l'étude des lettres?

Dans quelques mois l'auteur de *Notre-Dame*, des *Feuilles d'automne*, de tant d'œuvres qu'ont entourées la gloire et le fracas des champs de bataille, va recevoir à l'Académie un homme connu seulement par quelques contes écrits avec soin... Et l'homme aux contes n'est pas un grand seigneur qu'on fait entrer sans peser son bagage; non, c'est

bien un écrivain dans lequel on récompense l'étude, le travail et la sobriété.

La faveur dont M. Mérimée a été l'objet nous paraît certainement très légitime ; mais on ne peut nier qu'elle ne soit fort grande, et, partant, de nature à nous mettre tout à fait à l'aise dans l'appréciation de son talent. M. Mérimée n'est pas un poète, et peut même à peine être appelé un romancier. Si quelqu'un a reçu un mince filon de l'or d'où sortent les chefs-d'œuvre, c'est bien lui. Il est conteur, et rien de plus.

Mais quelquefois c'est un conteur parfait. Si l'histoire qu'il débite n'exige ni longues réflexions, ni surtout élans de sensibilité ; si c'est un de ces sujets comme il s'en présente quelquefois, où l'émotion et l'intérêt naissent uniquement d'un tableau, et d'un tableau restreint, il n'est point d'écrivain qu'il n'égale ou ne surpasse. Ce n'est pas lui qui eût jamais peint les craintes, les espérances, les tristesses, tous les mystères du cœur de Clarisse ; mais comme il eût rendu le coup d'épée qui perce la poitrine de Lovelace ! Il est peu de pages plus saisissantes que les huit ou dix pages qu'il a nommées *la Prise d'une redoute*. Un jeune homme, qui n'a pas encore vu le feu, rejoint son régiment, dans une soirée de bivouac, au moment où une action va s'engager : ce qu'il

y a de plus dur et de plus triste dans la vie militaire s'offre à lui pour ses débuts. On ne sépare jamais les idées de soleil et de gloire, quoique le Cid ait livré son premier combat à

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

De pauvres gens qui ont autour d'eux, dans les ténèbres, l'image visible de l'oubli où la mort les jettera peut-être dans un instant, ne vont pas à l'ennemi avec gaieté. Une secrète inquiétude ou une résignation bourrue, voilà ce que le nouveau venu rencontre sur tous les visages. Enfin l'action a lieu, et elle est si vive qu'il reste seul, de tous les officiers de son régiment, sur la redoute couverte de cadavres. Il n'y a point de fanfares dans son âme; sans blessure et victorieux, il garde son impassibilité soucieuse.

Ce récit est d'un grand effet, parce qu'il est d'une nature qui s'accorde merveilleusement avec le talent de M. Mérimée; talent simple, exact et ferme, sans l'or vrai de l'enthousiasme et le faux or de la boursouflure. Un sous-lieutenant qui fait bravement son devoir, et le coin d'un champ de bataille, voilà le héros et la scène qui conviennent à M. Mérimée. Élargissez le théâtre du combat, et de l'obscur officier, dont l'âme est fermée également aux ardeurs sacrées de l'héroïsme

et à l'infâme frisson de la peur, faites un capitaine illustre, au front qu'illumine un génie de conquérant, et aux veines où bouillonne un sang de preux, l'auteur de *la Prise d'une redoute* aura devant lui un sujet qui n'appartiendra plus à son pinceau.

Nous croyons donc que M. Mérimée s'est tout à fait mépris sur la mesure de ses forces quand il s'est imaginé d'écrire l'histoire. Nous ne reconnaissons point dans cette entreprise la justesse ordinaire de son esprit. L'histoire ne s'écrit qu'avec une grande chaleur de cœur et une grande étendue d'intelligence. Pour lutter avec les Guizot, les Thierry, les Michelet, M. Mérimée sentait-il en lui cette verve de touchante poésie qui nous a émus, comme de récentes douleurs, des défaites du peuple saxon et du supplice de Jeanne d'Arc: cette force de constante sagacité qui nous a fait pénétrer dans tous les secrets de la révolution anglaise? Non; M. Mérimée ne disposait en faveur de l'histoire que des qualités très estimables mais très insuffisantes de son talent de conteur. Aussi a-t-il échoué dans sa tâche; et, s'il pouvait employer, à faire deux nouvelles comme *la Double Méprise* et *Colomba*, le temps qu'il a mis à écrire ses deux volumes d'*Études sur l'histoire romaine,* nous éprouvons un bien vif regret, car ces *Études* alors

équivalent pour nous à deux bons récits de moins.

Les *Études sur l'histoire romaine* forment deux volumes : l'un consacré à la guerre sociale, l'autre à la conjuration de Catilina. La guerre sociale, dans ses causes et dans ses résultats, embrasse le tribunat des Gracques, les combats héroïques des Marses et des Samnites, la lutte de Marius et de Sylla. Un pareil sujet a de quoi épuiser tous les trésors du génie humain. M. Mérimée nous a donné un travail soigné, consciencieux, qui nous reporte aux années du collège ; non point pourtant que l'auteur de *Clara Gazul* ait la bonhomie de Rollin, mais parce qu'il n'y a dans son livre ni émotion ni nouveauté.

Ce qui a peut-être le plus poussé M. Mérimée vers l'histoire, c'est la pensée que dans ce nouveau royaume son indifférence de toutes choses serait d'un merveilleux effet. On sait combien était chère au siècle dernier cette opinion, qu'heureusement il ne mit pas en pratique, que l'impartialité est la première qualité d'un historien. Si Voltaire eût été impartial, où serait le génie de l'*Essai sur les mœurs ?* Il faut bien se garder de proscrire la passion de l'histoire. Ce qui valut à la *Conquête des Normands* la meilleure part de son succès, c'est l'énergie de douloureux enthousiasme qu'in-

spirent à M. Augustin Thierry la gloire et les désastres des races saxonnes. De ce jeu sanglant des révoltes et des batailles qui composent l'histoire des nations, l'historien doit-il retirer son âme? Je ne le pense pas. Qu'il choisisse, comme le Dieu de la Bible, un peuple entre tous les autres, et qu'il combatte pour lui.

Toutefois, je suis bien loin de confondre l'impartialité avec l'indifférence. Je crois l'impartialité une chimère, mais une chimère généreuse. L'historien impartial ressemble d'ordinaire à ces rois honnêtes et indécis, qui, dans leur terreur d'être injustes pour un parti, laissent le désordre s'emparer de leur royaume. L'indifférence est une tout autre chose. Elle exerce sur l'âme humaine la plus forte des actions. Elle lui donne des trésors de vie inconnus, ou tarit les sources d'existence qu'elle renferme. Elle lui fait jouer le rôle d'une puissance mystérieuse, supérieure à la puissance des dieux, ou elle la réduit à la condition d'une matière inanimée.

Est-il besoin de le dire? ces esprits que l'indifférence élève à des proportions gigantesques, ces esprits qui deviennent des dominations, des destinées, pour parler le langage de Manfred, ce sont ceux où est allumé le génie. En planant, sereine et insensible, comme si elle était déjà l'étoile que

deviennent les âmes héroïques, au-dessus des scènes d'amour et de carnage, des jardins embaumés où disparaît l'amant de Juliette, et des champs de bataille où tombent les soldats de Richard II, l'âme de Shakspeare nous semble surhumaine et nous pénètre d'un sentiment religieux. Imaginez l'abbé Vertot prenant pour modèle dans ses écrits l'historien dramatique des Anglais, et voulant se mettre aussi à planer au-dessus des choses mortelles. L'abbé Vertot ne parviendrait point à se faire prendre pour la fatalité, et serait ridicule ou ennuyeux. Si nombre de talents, comme nombre de personnes, ne peuvent pas tomber dans le ridicule, bien peu ont reçu le don de se garantir toujours de l'ennui. La *Guerre sociale* ne fait certainement pas sourire, mais peut-on dire qu'elle ne fait jamais bâiller?

C'est une courte histoire, j'en conviens, en un seul volume, je l'ai déjà dit. Est-ce une raison, toutefois, pour qu'elle ne renferme pas une phrase qu'il nous soit possible de citer? Je n'entreprendrai point une dissertation historique; qu'il y ait dans la *Guerre sociale,* telle que nous la raconte M. Mérimée, quelques détails jusqu'à présent inconnus, trouvés par une patiente étude, je ne le contesterai pas, en me permettant néanmoins d'affirmer que ces détails sont peu nombreux.

Mais est-ce bien là ce qui fait l'intérêt, même l'utilité d'une histoire, ce qui peut donner le mérite de nouveauté sans imposture et sans bizarrerie, nécessaire aux œuvres historiques comme à toutes les autres, pour avoir le droit d'exister ?

Quel est donc, je me le demande, l'attrait qu'exercent sur vous les vastes plaines du passé ? Quelle puissance vous conduit aux rivages de cet Océan, si vous êtes insensible à toutes les voix qui sortent de ses profondeurs ? Quoi ! vous nous racontez tout d'une haleine ce qu'il y a peut-être de plus curieux et de plus déchirant dans les annales de Rome, la mort des Gracques, ces pauvres fronts couronnés de jeunesse, chauds des baisers maternels et rayonnants de gloire populaire, qu'on écrasa pour écraser leurs rêves ; les funérailles de nations entières et de nations intrépides descendues en armes dans leur tombe ; la sombre lutte de Marius et de Sylla, ces deux cœurs sourds aux accents suppliants et vibrants, aux voix furieuses ; ces hommes qui avaient du sang des dieux, mais du sang des dieux infernaux ; meurtres et incendies, désespoir et courroux des peuples ; le feu jusque dans les pierres des villes ; la rage et la douleur jusque dans les os des hommes ; vous nous racontez tout ce qui peut ébranler l'âme, et vous n'avez pas un cri de pitié, d'indignation ou

d'enthousiasme ! Avouez-le, pour vous faire pardonner une semblable indifférence, il faut que vous ayez compté sur ce qui peut faire seul absoudre l'insensibilité du conquérant au trépas qu'il ordonne, et celle de l'historien aux malheurs qu'il expose ; sur ce don qui supplée à tous les autres dons de la nature, qu'un poète de nos jours a placé au rang même des vertus ; en un mot, sur le génie.

M. Mérimée, qui est si sceptique à l'endroit de tous les hommes et de toutes les choses, ne doit pas s'étonner si la modestie des deux ou trois pages de sa préface nous cause une médiocre illusion. Nous le disions tout à l'heure, son livre n'a certes pas la bonhomie d'un livre de Rollin. Il n'est pas à présumer que l'auteur d'*Arsène Guillot* se soit mis tout à coup en tête d'être utile à la jeunesse des écoles. Non ; il a fait une tentative d'ambition qui, sans doute, n'est point blâmable, car dans le royaume des idées la manie des conquêtes est d'ordinaire peu dangereuse, mais que le succès n'a pas couronnée. Sa sagacité habituelle lui a manqué : il ne s'est pas aperçu qu'en peinture on changeait de genre quand on augmentait la dimension de ses tableaux. Comme il peignait avec une admirable habileté un cheval couché dans une flaque de sang, une caisse brisée, un soldat

qui meurt, un officier que l'on panse, enfin quelques-uns des détails d'une bataille, il a cru qu'il pourrait peindre une bataille dans son ensemble. Cela lui était aussi impossible qu'il l'eût été à son sous-lieutenant de la *Prise d'une redoute* de faire manœuvrer notre armée à Wagram ou à Eylau.

Dès l'instant où la force manquait à M. Mérimée, que pouvait devenir son talent, dont la force est l'unique ressource? Que la force trahisse Lesueur ou Poussin, certes voilà leurs œuvres frappées; mais elles ne le sont point mortellement. Si les murs viennent à manquer de relief, si la bure vient à ne plus faire de plis dans la cellule de saint Bruno; si tout à coup le feuillage paraît lourd, la chair mal éclairée, dans le paysage d'Arcadie, le paysage et la cellule n'en continueront pas moins à renfermer un sentiment qui en fera toujours de touchantes et nobles peintures. Mais représentez-vous l'Espagnolet n'ayant plus dans son pinceau assez de vigueur pour mettre en lumière et en saillie ces corps sanglants, où ne souffrent que des nerfs et des muscles : qu'arriverait-il de ses tableaux? Ce serait pis que des peintures sans valeur, ce seraient des choses sans nom.

Un génie tel que le génie de Shakspeare, mystérieux et supérieur à toute accusation de cruauté

ou d'injustice, comme la fatalité ; un esprit dur et farouche, épris en esclave de la matière, mais robuste, intrépide, ne pliant sous aucun fardeau ; une intelligence enfin délicate, mais soutenue par la foi, l'amour, la grâce, tous les divins secours que donne le culte de l'idéal : voilà dans l'art les trois seuls leviers qui puissent remuer les lourdes masses ; voilà les trois sources des grandes œuvres.

Dans la *Guerre sociale* il n'y a point ce génie mystérieux sur lequel M. Mérimée comptait sans doute, qui en aurait fait un grand tableau effrayant et attachant comme les spectacles mêmes de la vie humaine. Il n'y a point cet esprit farouche et robuste, l'esprit de José Ribeira, que M. Mérimée s'est plu souvent à évoquer, mais sur lequel, en cette occasion, il ne comptait pas, j'imagine, car il eût fait de son livre quelque chose d'horrible, une vraie récréation de bourreaux. Faut-il ajouter qu'on n'y trouve pas non plus cette touchante intelligence qui enveloppe tous les objets qu'elle saisit d'une lumière délicate et immortelle ? Ainsi donc, quand nous avancions tout à l'heure que les deux récits des *Études sur l'histoire romaine* équivalaient à deux contes bien faits de moins, nous ne faisions que rendre exactement notre pensée en ce qui concerne la *Guerre sociale*.

L'aurions-nous exagérée sur la *Conjuration de Catilina*?

Si la *Conjuration de Catilina* n'exigeait point l'étendue et la force de vue, la rectitude de jugement que demandait la *Guerre sociale,* elle réclamait, dans une plus forte mesure qu'aucun autre sujet historique, les dons de l'éloquence et de la poésie. Qu'est-ce, en effet, que la conspiration de Catilina, sinon le sujet d'une sorte de poème? A n'envisager cet événement qu'au point de vue de son importance dans l'histoire, on le trouve dénué d'intérêt et de grandeur. C'est un fait isolé et perdu au milieu d'une immense révolution. C'est le naufrage solitaire d'un vaisseau sur un océan chargé de flottes qui vont jouer le sort d'un empire.

Mais examinez-le maintenant d'une autre manière, en quittant le rôle de l'historien pour celui du poète, en vous souvenant qu'il est une région de l'intelligence où les hommes et les choses sont appréciés pour leur propre valeur, non plus pour celle des objets qui les entourent. Placez-vous dans cette situation d'esprit où Charles Moor nous semble aussi grand et nous attache plus que César, où nous sommes tentés de préférer le pistolet de Werther à l'épée de Napoléon : alors vous comprendrez l'œuvre, et

la seule œuvre qu'on puisse faire avec la *Conjuration de Catilina*.

On a comparé à Catilina le cardinal de Retz. Si séduisant, si débauché et si factieux que fût Paul de Gondi, il ne pouvait, pas plus qu'aucun homme de son siècle, reproduire un type alors disparu de l'espèce humaine. Je sais bien que pourtant Molière allait se montrer et écrire son *Don Juan;* mais Catilina ne fut jamais compris par ceux mêmes qui applaudirent au *Don Juan* de Molière. Il y avait dans ce voluptueux de l'antiquité une inquiétude et un amour des libres espaces, quelque chose du pirate et du poète insoumis aux dieux, qu'il n'était donné à personne d'exprimer et de ressentir au temps de l'*Art poétique* et des jardins de Marly, des Lenôtre et des Boileau. S'il y eut une âme offrant quelque lointaine ressemblance avec l'âme qui médita l'embrasement de Rome, ce ne fut certainement point celle où le respect pour M. le Prince, le désir incessant du chapeau et le souci des caprices de Mme de Longueville ou de Mlle de Chevreuse tenaient tant de place; mais ne serait-ce point par hasard celle où la clarté des incendies avait de si éblouissants reflets, où le bruit des mers avait de si sonores échos, qui était si prompte au blasphème, si ouverte aux ambitions orageuses et

démesurées; l'âme, en un mot, du chantre de *Child-Harold?*

Peut-on nier que le corsaire de Byron et Catilina ne soient de la même famille? Un homme aux yeux de flamme et au front de marbre, possédé de l'orgueil patricien et d'un amour sauvage de la liberté, plein de sombre indifférence pour le meurtre et d'ardente passion pour le plaisir, connaissant à fond la magie de l'or et du sang, doué d'une attraction semblable à celle de l'abîme, objet d'adoration, de haine et d'épouvante pour les autres, parfois même pour lui; n'est-ce point là et l'amant de Gulnare et l'ennemi de Cicéron? Salluste, qui avait eu, il l'avoue lui-même, une folle jeunesse corrompue par l'ambition et perdue au milieu des grands vices; Salluste, qui était une créature de César, un Romain des derniers jours de la république, pouvait rendre et rendit merveilleusement un caractère dont il portait en lui les traits principaux. C'eût été un curieux spectacle que notre vie actuelle par ses inquiétudes et ses ardeurs, par la lumière nouvelle qui est sortie de ses orages, ramenant chez un écrivain d'aujourd'hui l'intelligence complète du héros de Salluste.

Mérimée ne nous a point donné ce spectacle. La *Conjuration de Catilina*, si c'est possible,

offre encore moins de nouveauté que la *Guerre sociale,* car on ne trouve même point dans cette seconde étude quelque trace des recherches que dénote la première. C'est simplement un récit de collège, où l'on a pris soin de sarcler toutes les fleurs de rhétorique. Non, en vérité, Mérimée n'a pas été heureux dans ses essais d'histoire. Appliquée aux vastes compositions, sa simplicité est devenue sécheresse, sa sobriété, insuffisance; sa manière indifférente de juger le bien et le mal a produit la monotonie. Mais les études de Mérimée sur les Romains ne l'ont point fait renoncer à des études beaucoup moins vastes et plus intimes. Après les Gracques, Sylla, Marius, Catilina, n'oublions point *Arsène Guillot.*

II

Arsène Guillot.

Arsène Guillot ne ressemble guère à *Manon Lescaut;* mais ce n'est pas de cela que je blâme M. Mérimée.

Certes, l'abbé Prévost a montré un talent plein de délicatesse et de chaleur, un admirable talent de romancier dans cette œuvre si justement cé-

lèbre. Toutefois la fortune de son livre est due bien moins à ce talent qu'à d'autres causes dont je veux parler.

La belle prêcheuse de Jean-Jacques, avec son regard si doux, où la volupté prenait tant de décence, et la philosophie tant de tendresse; la digne, la gracieuse amazone de Walter Scott, avec son œil hardi et gai; toutes les héroïnes dont on rêve depuis que les romans font rêver, ont soulevé moins de fervent enthousiasme, inspiré moins de constante sympathie que Manon Lescaut. Je me suis demandé d'où cela venait, et voici le résultat de mes réflexions.

La plupart des hommes ont un intérêt, et un intérêt profond, à se passionner pour Manon Lescaut. Manon Lescaut, c'est la première femme que nous rencontrons tous, comme le chevalier des Grieux, à notre début dans la vie. C'est le bonheur facile, auquel chacun est convié. Composez un livre pour prouver que le cheval de manège, dont le dos décharné est tendu à tout fashionable indigent qui veut figurer dans les allées du bois de Boulogne, vaut la petite jument capricieuse que monte lord B...., ou ce grand coursier à la crinière orageuse, à l'oreille inquiète et à l'œil en feu, que fait cabrer le colonel S...., je vous prédis un immense succès, et un succès

de la même nature que celui de l'abbé Prévost.

Et auprès des filles bohèmes, et auprès de ce qu'on nomme les femmes du monde, nombre de galants trouvent doublement leur compte à croire en Manon Lescaut; auprès des femmes du monde, on comprend aisément pourquoi : parce qu'il est plus commode, disait récemment quelqu'un à maint poursuivant d'amour, d'explorer le logis de Justine que celui de la comtesse de Lignolle ou celui de la marquise de B...; auprès des filles bohèmes, pour une autre raison qui n'est pas moins bonne. Manon Lescaut trompe des Grieux, mais elle l'aime avec passion. C'est un baume puissant sur la plaie faite à l'amour-propre par la tromperie qu'un amour passionné. En se répétant tout bas : « Elle me trompe, mais elle m'adore; ah! c'est une vraie Manon », combien de gens qui, trompés en effet et n'inspirant pas la moindre fantaisie amoureuse, se comparent avec une orgueilleuse joie au chevalier des Grieux!

Je crois Manon Lescaut un type beaucoup plus séduisant qu'il n'est vrai, et partant je trouve qu'on l'a bien assez souvent reproduit. C'est une chose fastidieuse et presque irritante que de voir des cervelles se mettre en travail pour accoucher d'œuvres que d'autres cervelles ont déjà portées. Que de romans j'ai fermés parce qu'au premier

chapitre on y parlait du fusil de Mademoiselle, du fouet de Mademoiselle, du cheval de Mademoiselle, enfin parce que j'étais sûr de voir apparaître une Diana Vernon, et que, hors de Rob-Roy, je me soucie peu des Diana Vernon.

Ainsi donc tant mieux si l'on prend le parti de nous montrer la courtisane, non point telle qu'un caprice d'imagination l'a faite une fois, mais telle qu'on la rencontre vraiment dans la vie. Ennuyé des déclamations sur les vierges folles, des rêveries sur la pureté indélébile des filles perdues, un écrivain imagina, l'hiver dernier, de montrer sous son jour véritable une de ces créatures qu'on se plaît à peindre dans des lumières fantastiques : ce n'est pas à cet écrivain qu'il est permis de blâmer la pensée qui semble avoir produit *Arsène Guillot*.

Non seulement Mérimée a peint une vraie courtisane, mais, avec ce sentiment cruel de réalité, qui est le trait principal de son talent, il a choisi l'instant le plus triste, le plus durement douloureux de la vie dont il voulait révéler les secrets. On le sait, ces existences où étincellent tant de clartés de fêtes, où retentissent tant de bruits joyeux, sons d'orchestre, pétillements de vins, murmures de baisers, s'écoulent entre l'horreur d'une enfance rongée par la misère et celle

d'une mort désolée par l'abandon; entre un berceau où crie la faim et un lit mortuaire où pleure la solitude; enfin entre deux extrémités pleines de tristesse et de ténèbres. C'est à une de ces extrémités que s'est placé M. Mérimée.

Arsène Guillot, courtisane et d'une race de courtisanes, car elle tient son métier de sa mère, est dans une affreuse situation : l'amour et même le plaisir la repoussent; une maladie, très commune chez les femmes de sa profession, s'est emparée d'elle : elle est poitrinaire. Il faut être M. Mérimée, l'écrivain qui prit plaisir à peindre la mousse sanglante qu'un effort de respiration fait venir à l'orifice d'une blessure au sein, pour placer dans un tableau une courtisane poitrinaire. La fièvre brûlant de sa chaleur morbide, sous les couches du fard et du carmin, ces joues qui appellent les baisers; enfonçant dans des orbites creux et plombés ces regards qui veulent rester voluptueux; cette alliance de la folie et de la douleur; cette haleine de la mort, mêlée aux vapeurs de l'orgie, je ne sais point pour l'esprit et pour les yeux un plus cruel spectacle.

Arsène Guillot est donc poitrinaire, et, partant, condamnée au supplice de la pauvreté, car la vie se retire avec lenteur des corps minés par la phtisie. Avant que l'air se raréfie et disparaisse dans

ses poumons, elle aura le temps d'être mordue par la faim. Mais Arsène est décidée à éviter l'injure de certaines douleurs. Un jour où, dans sa parure fanée, avec son visage flétri, elle a été faire une vaine et dernière chasse aux amours effarouchés de la rue, elle remonte, une résolution au cœur, l'escalier de sa mansarde; arrivée dans sa pauvre chambre, elle ouvre la fenêtre et se précipite sur le pavé. A quelques pas du logis d'Arsène, demeurait une des femmes heureuses et considérées de cette terre, Mme de Piennes, une habituée de Saint-Roch, rendant le pain bénis, donnant des nappes d'autel, faisant de grandes aumônes par l'entremise de son curé. Mme de Piennes apprend en s'habillant pour aller entendre *Otello* ou *Sémiramis,* car cette dévote, jeune, jolie et fort mondaine, jouit d'une loge aux Bouffes en même temps que d'une chaise à Saint-Roch; Mme de Piennes apprend le grand événement de son quartier. Sa femme de chambre lui raconte comment une malheureuse fille s'est jetée par une fenêtre et ne s'est point tuée. La honte et la misère tenaient trop à leur proie. Au lieu de se briser le crâne, Arsène s'est démis la jambe.

Mme de Piennes se décide à faire une bonne action sans son curé. Elle est dans un accès d'humeur charitable. La voilà qui s'enveloppe dans

une douillette, met son chapeau, baisse son voile et court chez Arsène Guillot. Chemin faisant, elle se plaît à croire que sa future protégée a toutes les vertus d'une rosière, qu'elle a voulu se tuer dans un instant d'égarement parce qu'une vieille mère infirme expirait de misère sous ses yeux. Elle est assez désappointée quand la malade, dans les premières effusions de sa reconnaissance, lui révèle sa vraie condition; mais elle appartient trop complètement à l'espèce des dévotes, pour qu'une conversion à opérer ne lui paraisse point chose tentante. Son désappointement se change vite en joyeux espoir. Arsène a déjà un médecin, on va lui donner un confesseur. Sa bienfaitrice se chargera également de lui fournir des potions calmantes et des livres de piété.

Les *Soirées de Neuilly*, ce livre charmant, qui contient une si vive peinture des ridicules d'une époque passée, nous a appris que de vieux soldats aux moustaches tour à tour brûlées par le ciel d'Égypte et glacées par le ciel de Russie, des hommes qui avaient grisé des imans au Caire, battu des moines en Espagne et brûlé des patriarches à Moscou, communiaient, se faisaient confirmer, baptiser même ; enfin se soumettaient sans murmure à toutes les pratiques de l'Église pour gagner les belles pièces neuves à l'effigie d'un

Louis XVIII en jabot dont on payait leur obéissance. Pourquoi Arsène Guillot aurait-elle été moins docile que ces braves? La pauvre fille consentit à voir l'abbé Dubignon et à s'entendre lire le *Chemin de la Croix* ou toute autre œuvre de piété. Le choix des lectures lui importait peu, par une excellente raison : elle avait pris non pas la résolution, mais l'habitude de ne jamais les écouter. Mme de Piennes bénissait Dieu des grâces dont il comblait sa malade.

A quoi tiennent, hélas! les œuvres pies? Un matin, arrive chez la dévote un jeune homme, beau, bien fait, brave, spirituel, enfin un vrai suppôt de Satan, M. Max de Salligny. Max a connu Mme de Piennes avant son mariage, il avait pour elle des élans très vifs de tendresse, quoique souvent interrompus par une vie fort dissipée, et il s'en fallait de beaucoup qu'il lui fût indifférent. Elle lui donnait des camélias, et l'eût épousé, si quelques aventures de jeunesse n'avaient point fait décider, par un conseil de famille, que M. de Salligny n'était pas encore mûr pour le mariage. Max était parti pour l'Italie; pendant son absence, un de ces maris aussi commodes dans le roman que dans la vie, parce qu'ils ne parlent jamais, et sont même supposés ne point penser, était devenu le possesseur des

charmes dont avait rêvé, peut-être même rêvait encore le voyageur. Malgré son insignifiance, aidé de Saint-Roch, de l'abbé Dubignon, des Bouffes et de tout le train du monde, ce mari avait fait oublier le galant. Autant les absents ont tort, autant ceux qui reviennent ont raison. Si les voyages ne les ont pas trop hébétés (les voyages hébètent souvent); si les cieux étrangers n'ont point rendu leur visage cuivré et leur tête chauve ou chenue, ils ont un moment de grand avantage sur les gens qui n'ont jamais quitté le logis, surtout quand ces gens-là sont des maris à la façon de M. de Piennes. Max de Salligny revient joyeux et dispos, avec quelques années de plus, mais quelques-unes de ces années de jeunesse qui colorent le regard sans mettre de rides au front. Il a la tête toute remplie de barcarolles napolitaines; avant même qu'on l'ait aperçu, on l'entend chanter :

Addio, Teresa!
Teresa, addio!

et il a toujours au cœur le souvenir des camélias, car il devient tout rêveur dès qu'il est assis auprès de Mme de Piennes.

Voici donc la dévote un peu troublée dans ses pensées religieuses. Eh bien! ce n'est rien encore.

Ce Max est un véritable fléau pour la conversion commencée. Ce n'est pas seulement la convertisseuse qu'il va détourner de la grâce, c'est encore la convertie. Tandis qu'il recevait des camélias de Mme de Piennes, M. de Salligny achetait des robes et des cachemires à Arsène. Jeune, beau, généreux, il avait inspiré à cette créature non point la passion romanesque de Manon pour Desgrieux, mais toute l'affection qui peut vraiment se développer dans ces pauvres âmes avilies, remplies d'une fange mouvante, où nul sentiment ne prend racine. En apprenant qu'Arsène est malade, Max fait ce que tout homme de cœur doit faire pour l'objet de ses amours, même les plus légères et les plus fugitives, il se rend en toute hâte chez elle pour lui offrir des secours. Vous devinez quelle rencontre a lieu chez Arsène Guillot.

Voilà Max et Mme de Piennes assis au même chevet. Ils ont éprouvé tous deux une surprise assez désagréable, dont tous deux ils se sont remis. Les femmes du monde, si vertueuses et sentimentales qu'elles puissent être, savent fort bien que des camélias, même des camélias qu'ont parfumés leurs cheveux, ne sont point aliments qui suffisent aux appétits des amours de jeunesse. Mais on aime mieux ne pas voir le pâté que dévore en

secret cette jeune fille qui a dîné hier d'une pêche en public. Iris a beau savoir que Toinon existe, elle ne sera jamais maîtresse de son dépit toutes les fois qu'elle vous surprendra avec elle. Cependant, Mme de Piennes a pardonné à Max. Le visage d'Arsène éloigne tellement à cette heure toute idée de coupable plaisir! Comment s'irriter du péché que cette chair mortifiée par la douleur expie si cruellement? La femme du monde, en pardonnant, a donc repris son assurance, et Max aussi a repris la sienne en se sentant pardonné.

C'est Arsène qui s'inquiète et souffre. Du goût qu'elle avait pour Salligny, les rêveuses ardeurs de la fièvre font une sorte de passion d'instant en instant plus puissante et plus douloureuse. Mme de Piennes prend un moment le parti de séparer Max de sa malade; puis elle change d'avis. C'est une situation qui a du charme, que celle où elle va se trouver à l'égard de M. de Salligny. Être aidé dans une bonne action par quelqu'un qu'on aime, ou seulement qu'on craint d'aimer, n'y a-t-il point là un vif attrait? Il sera donc permis à Max de venir tous les jours visiter Arsène; et pour que ses visites concourent, bien loin de nuire, au salut de la malade, c'est lui qui lira tout haut le *Chemin de la Croix,* la *Gloire de Marie,* la *Couronne du Chrétien*..

La malade, qui n'écoute toujours point les sermons des Pères modernes de l'Église, mais que la voix de Max fait frissonner, que sa présence met presqu'en délire, avance à grands pas dans la mort pendant ces dangereuses lectures. Tandis que les paroles mystiques des livres dévots frappent vaguement ses oreilles, elle observe tour à tour Mme de Piennes et M. de Salligny. Ses instincts jaloux le lui apprennent : tous les deux comblés de ces biens qu'elle n'a plus, la beauté, la santé, la jeunesse, tous les deux appartenant à une race dont ils ne la croient pas, dont elle-même oserait à peine se croire, s'engagent dans un amour plein d'avenir, destiné à l'indulgence et même à la faveur du monde, devant son corps, où bientôt il n'y aura plus de vie, qui déjà est presque une chose pour eux.

Aussi Arsène ne résiste-t-elle point longtemps à ces affreuses tortures. Un jour, entre Max et Mme de Piennes, sa vie s'éteint; son agonie réveille les idées chrétiennes de sa dévote protectrice. La pénitente de l'abbé Dubignon prête une attention pleine d'anxiété aux paroles suprêmes de la pauvre fille. L'abbé Dubignon lui-même, qu'on a envoyé chercher, est là, se penchant avec angoisse sur la mourante pour lui inspirer un mouvement vers Dieu. « J'ai aimé, murmura

Arsène d'une voix sourde... J'ai aimé », répéta-t-elle avec un triste sourire. Ce furent ses dernières paroles.

Puis, M. Mérimée finit son conte sans nous dire, mais en nous laissant supposer que Max n'en est pas resté avec Mme de Piennes aux sourires, aux regards et aux camélias.

Je trouve que cette histoire d'*Arsène Guillot*, prise certes à la réalité, pouvait fournir à M. Mérimée un fort beau conte. Seulement je crains que ce conte, il ne l'ait point fait avec la perfection qu'il pouvait y mettre. Contrairement à ses habitudes, M. Mérimée, dans ce récit, a manqué en quelques endroits de fermeté et de franchise. Comme ses personnages sont tous vrais, je les ai rencontrés, et je vais vous dire leurs caractères.

Arsène Guillot, pour commencer par l'héroïne, c'est la courtisane qui a eu son rôle dans toute jeunesse, la femme que l'on va trouver quand on est las, comme Max, de regarder des camélias ou qu'on n'a même point de camélias à regarder. Un soir vous vous êtes persuadé qu'Arsène vous aimait, un soir vous avez été convaincu qu'elle avait de l'esprit, deux fois vous avez été le jouet d'illusions, Arsène n'a jamais eu de l'esprit et n'a jamais eu de l'amour. Sa pauvre cervelle, troublée par tant de caprices assouvis, de honte étouffée, de liberté

prise sans mesure, renferme une confusion d'objets vagues et flottants où l'on peut trouver, comme dans les veines du marbre, tout ce qu'on a fantaisie d'évoquer. Encore une fois, Arsène est une vraie courtisane, c'est-à-dire une chose de plaisir. Comme après tout, cependant, cette chose est faite de limon humain et placée dans la vie humaine, elle tient de son rang et de sa nature un intérêt philosophique plus touchant, plus élevé, plus fort que l'intérêt qui s'attache à une plante ou à un animal. Qu'elle vienne à mourir sous vos yeux, vous sentirez la même mélancolie, mais à un bien autre degré de puissance, qu'en voyant expirer un cheval de course ou s'effeuiller et s'anéantir une fleur.

Mme de Piennes, c'est le type opposé à celui de la courtisane; c'est la pharisienne par excellence : l'égoïsme et la vanité forment vraiment le fond de son esprit. Quoique blanche, effilée et délicate, sa main panse lourdement les blessures. Tous les onguents employés par la médecine vulgaire de l'âme, elle les possède et ne demande pas mieux que d'en user; mais le vrai dictame pour les plaies du cœur, cette larme aux consolations toutes-puissantes, joyau divin qni se tire des seuls trésors de la bonté, nul affligé ne le recevra d'elle, car jamais elle ne l'a connu. Vous avez perdu

votre maîtresse, un de vos amis a été tué en duel ; elle mettra sur-le-champ à votre service toute la pharmacie de l'abbé Dubignon : *les Consolations de la Croix*, *les Joies du Calvaire*, *la Douceur cachée des épines ;* et ce baume souverain que peut renfermer un regard, un serrement de main, un soupir, elle n'y songera même point. C'est la femme qui n'oublie jamais ni son corps ni son âme ; or, c'est à la seule condition de s'oublier, que l'âme et le corps trouvent les élans victorieux. Aussi Mme de Piennes, malgré les mots sacrés qu'elle prononce et les fonctions augustes qu'elle veut remplir, manquera toujours de la vraie grandeur, comme elle manque de la vraie bonté.

Quant à Max de Salligny, il suffit de quelques mots pour le peindre. C'est tout simplement un jeune homme du siècle, bien doué, mais sans intelligence supérieure. Il a l'éducation, les idées, les mœurs de tous les jeunes gens dont vous serrez la main avec plaisir. Ses amis en disent du bien, ses maîtresses l'estiment et peuvent l'aimer, même passionnément, si elles sont capables d'amour.

Eh bien ! ces trois personnages ont-ils des rôles tout à fait d'accord avec leur nature ? Jouent-ils bien le drame qu'on pouvait attendre d'eux ? C'est ce que par malheur on ne peut pas affirmer

complètement. Arsène, et c'était certes un point important, est dessinée avec un grand talent d'exactitude. J'ai entendu quelques personnes lui reprocher un trait que j'ai passé sous silence. Avant de recourir au suicide, elle se rend dans une église pour *faire un cierge,* c'est l'expression conservée par M. Mérimée, afin que le Ciel lui envoie un amant. Je ne saurais désapprouver ce trait, il me semble confirmer ce que j'avançais tout à l'heure sur le désordre de ces pauvres cervelles, où mille idées disparates sont entassées. Il est certains tiroirs où l'on trouve souvent, avec le ruban fané, le morceau de pain, le billet sali et le mauvais livre, l'image déchirée d'un scapulaire ou les grains poudreux d'un chapelet. Dans sa misère, Arsène songe un instant à Dieu, ainsi qu'en mourant elle songe à l'amour, par un caprice désolé, irrésistible pour elle, comme l'étaient ses caprices joyeux.

Peut-être Max pourrait-il être plus ému en voyant mourir une femme qui, après tout, s'écrie qu'elle l'adore, et dont les derniers instants sont affreux. Mais nous sommes convenus, je crois, de ne point demander de la sensibilité à l'auteur de *Clara Gazul;* et puis Max est amoureux, et un amour nouveau sur un ancien amour, c'est un linceul de chaux vive jeté sur des dépouilles hu-

maines. Il faut pardonner à Max si de ce qui tuait Arsène tout est brûlé dans son cœur.

Il y a trois rôles dans le drame de M. Mérimée, et deux nous semblent presque irréprochables. Pourquoi faut-il que le troisième porte une atteinte sérieuse à toute l'action?

Voici comment nous avons découvert ce qu'il y a de profondément défectueux dans le rôle de Mme de Piennes. M. Mérimée a donné pour épigraphe à son conte deux vers grecs. Il est permis à un académicien de comprendre et d'aimer la langue qui fait bouder Henriette. Nous ne reprochons donc point à l'auteur d'*Arsène Guillot* d'avoir cité Homère, seulement nous blâmerons la pensée que révèle cette citation :

« ..... Pâris et Phœbus Apollo, en dépit de ta vaillance, te feront périr devant les portes Scées. »

On se rappelle le passage auquel M. Mérimée a emprunté ces mots : c'est le discours qu'Hector, mortellement frappé, adresse à Achille. Le héros troyen répond aux insultes de son meurtrier en lui prédisant qu'à son tour il sentira le bras des dieux. Arsène Guillot, sans qu'elle s'en doutât bien certainement, ni vous non plus, Madame, pour nous servir d'une locution de romancier fort connue et que nous n'aimons guère, mais

que M. Mérimée a employée souvent, Arsène Guillot a fait cette prophétie à sa rivale.

Or c'est là ce qui m'explique pourquoi les traits de Mme de Piennes sont si mal accusés. M. Mérimée n'a point fait de la dévote le portrait qu'il en pouvait faire, préoccupé par l'idée fâcheuse de cette passion expiatoire à placer dans le lointain. Il n'a pas osé représenter avec son véritable caractère d'égoïsme mesquin, partant incurable, une femme destinée à devenir une digne proie de la grande Vénus qui s'attache à Phèdre. Je suis fort tenté de croire que Mme de Piennes se rendra aux désirs de M. de Salligny; mais je suis très persuadé qu'elle ne fera point connaître l'amour au pauvre Max plus qu'Arsène Guillot. Ce qui lui est réservé ne ressemble guère au coup dont les dieux frapperont Achille; c'est tout simplement une intrigue qui ne causera aucun changement sérieux ni en elle ni autour d'elle, qui lui permettra de conserver sa réputation, l'affection de M. de Piennes et peut-être même l'estime de l'abbé Dubignon.

C'est en cherchant un effet compliqué que M. Mérimée a compromis le succès de son récit. Ce qui convenait à son talent dans le sujet qu'il s'était donné, c'est ce que ce sujet, pris à la réalité et marqué de son sceau, exigeait de simple, je

dirai même de morne énergie. Les teintes confuses et douteuses que répand sur les dernières pages d'*Arsène Guillot* la fausse partie du rôle de Mme de Piennes font un grand tort à cette œuvre. Toutefois, si le tableau de M. Mérimée n'offre point toutes les qualités qu'on pouvait souhaiter d'y voir réunies, il en offre beaucoup encore et qu'on ne saurait trop apprécier. Il est d'une couleur étudiée et d'un dessin correct. En ce temps-ci, l'étude et la correction sont non seulement d'un grand charme, mais d'un grand repos pour l'esprit.

Quoique *Arsène Guillot* ne vaille ni *Colomba* ni *la Vénus d'Ille*, ce n'en est pas moins une œuvre recommandable, bien plus recommandable, suivant nous, que la *Guerre sociale* et la *Conjuration de Catilina*. Tout notre regret, c'est de ne point pouvoir appliquer à ce conte, sans restriction, ces vers qui s'appliquent d'une façon si exacte à presque tous les autres contes de M. Mérimée :

> Un simple fait conté naïvement
> Ne contenant que la vérité pure,
> Narré succinct, sans frivole ornement,
> Pas trop d'esprit, aucun raffinement,
> Voilà de quoi désarmer la censure.

De qui sont ces vers ? D'un homme qui réunis-

sait, on le voit, le bon sens de Boileau à la grâce de La Fontaine, mais auquel ce serait un crime d'élever une statue, suivant les Welches. Et d'où sont-ils tirés ? D'un poème qui est rempli d'attraits immortels. mais qu'il nous est défendu de nommer, de par les Welches.

HISTOIRE

M. THIERS

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

DE LA TERREUR

Voici l'admiration pour la Terreur passée à l'état de dogme aujourd'hui dans l'histoire politique. Cette infâme machine qui a dévoré mieux que le plus pur de notre sang, qui a englouti notre intelligence et notre honneur, l'échafaud révolutionnaire est porté en triomphe maintenant comme une arche sacrée.

L'erreur, quand elle a l'audace à ses gages, est une formidable puissance. On ne saurait dire avec quelle rapidité l'opinion la plus injuste, la plus fausse, la plus extravagante, accomplit une marche victorieuse dans l'esprit public, lorsqu'elle est poussée en avant par des esprits déterminés.

Cette violence qui conquiert le ciel, suivant l'expression magnifique et sensée des mystiques, appartient rarement en ce monde, pour le malheur des destinées humaines, au bon sens, à la vérité, à la justice ; notre histoire ne l'a que trop prouvé.

Ne laissons pas aujourd'hui les maximes impies remporter dans les régions de la pensée la victoire qu'autrefois, dans d'autres régions, nous avons abandonnée aux actions coupables. Repoussons avec toute notre énergie cette imbécillité désespérante qui livre les États à l'insolence des factions, le public à l'insolence du paradoxe.

Malgré ces immenses oublis que réserve la mort à tant d'êtres et à tant de choses, il y a de mystérieuses époques dans l'existence des hommes, comme dans celle des peuples, pour le souvenir de ceux qui ont été vivre de la vie inconnue au delà du tombeau. De tout temps on a vu des fantômes apparaître tout à coup à l'esprit des nations : c'est surtout dans les temps de trouble que ces apparitions ont lieu. Les anciens, suivant leur usage, donnaient une forme poétique à une vérité, quand ils prétendaient qu'aux heures de tumulte pour l'âme publique les tombes laissaient sortir leurs hôtes. Malgré la paix de quelques années, nous sommes encore, et c'est bien ce qui commande à nos cœurs des vouloirs énergiques de prudence,

dans un âge animé par des souffles révolutionnaires.

On voit, dit-on, en ce moment paraître de tous côtés les spectres d'une époque terrible. Quelques hommes au cœur violent et à l'esprit chimérique, épris d'un temps où régnèrent la mort et les songes, espèrent gagner à ce que les fosses creusées dans la Révolution se rouvrent. Ils y perdront si elles se rouvrent toutes.

C'est une prétention singulière, parmi ceux qui ont écrit dans un but révolutionnaire l'histoire de la Révolution, que celle de faire porter tout l'intérêt de ce grand drame sur quelques personnages seulement, sur les héros monstrueux de la Terreur. Depuis Malesherbes, Bailly, Mirabeau, jusqu'à Vergniaud, et presque jusqu'à Danton, on injurie ou l'on méconnaît tous ceux qui ont cru que la clémence pouvait être une vertu d'homme libre. On donne toute la grandeur, toute la gloire de la Révolution à ceux qui en ont fait toute la bassesse et toute la honte. J'ai pensé qu'il serait curieux de savoir comment étaient nées ces étranges doctrines. Pour cela, je parlerai d'un livre qui a paru il y a plus de vingt ans. Mais il est bon d'examiner l'état actuel du dogme avant de le prendre à sa naissance. Pour cela, disons quelques mots des œuvres qui paraissent aujourd'hui.

Des apologistes de la Terreur, M. Louis Blanc

est évidemment celui qui en a le mieux compris le secret. Il a l'esprit comme le langage du temps et des hommes qu'il admire. Je n'ai pas besoin de dire toutefois combien je le sépare de ses héros. Les anciens disaient : « Autre chose est de mourir, autre chose est de parler mort » ; on peut dire surtout : « Autre chose est de tuer, autre chose est de parler meurtre. » Je ne connais M. Louis Blanc que comme écrivain, et je me plais à croire, en ma foi dans les heureuses inconséquences de l'âme humaine, que, hors de ses œuvres, il n'aurait en aucune occasion ni goût pour le meurtre, ni respect pour les assassins. Mais le fait est que, dans l'histoire, M. Louis Blanc est terroriste. Il a les deux caractères qui ont distingué les législateurs souverains de la Montagne, Robespierre et Saint-Just : il est rhéteur et logicien. Sa rhétorique et sa logique sont puisées dans Jean-Jacques, le maître des apôtres montagnards, leur prophète violent et jaloux, qui, forcé à d'indignes labeurs, n'a point connu le repos ni surtout la dignité du lis des champs.

Le style de M. Louis Blanc n'a ni la pureté ni l'éclat du style de Rousseau, mais il en a cette froideur singulière qui se cache sous des apparences enflammées. Il est certain qu'en la vérité réside toute chaleur; et Jean-Jacques n'a transmis rien de vrai à ses disciples, hors toutefois une seule

passion, la haine douloureuse de l'inégalité sociale. Quant à ce respect, quant à cet amour surtout si bruyamment exprimé de l'espèce humaine, l'hôte inquiet et irrité de la maison des riches ne l'a jamais connu. Un homme qu'on n'accusera point de partialité contre l'auteur de l'*Émile,* M. Michelet, a fait sur Jean-Jacques une remarque littéraire d'une grande justesse. Ce qui caractérise, suivant lui, cet écrivain d'origine toute populaire, c'est quelque chose de curieux, de poli, de recherché, c'est l'absence complète de bonhomie, et par conséquent d'originalité. M. Louis Blanc a pris de Rousseau toutes les façons guindées. Quelques-uns de ces traits comme il s'en trouve dans les écrivains aux vives et libres natures, dans M. de Maistre, par exemple, quelques-unes de ces saillies qui établissent tout à coup entre l'auteur et le lecteur d'un livre, en dépit de toutes les dissidences d'opinions, une brusque union dans la franchise, voilà choses inconnues à M. Louis Blanc. On trouve chez lui ce boursouflé, ce théâtral où les acteurs du drame révolutionnaire cherchaient leur autorité; il parle et raisonne à la façon de l'avocat d'Arras.

C'est une arme bien faible et toutefois bien meurtrière que son raisonnement. Je ne saurais dire quel respect j'ai pour la vraie logique. Je la crois indispensable à tous les esprits et à toutes les

œuvres; sans elle l'imagination elle-même est, jusque dans ses caprices, frappée de stérilité. Mais il existe une logique qui n'est qu'une vanité souvent périlleuse de l'esprit; c'est celle qui, dédaignant les routes éclairées par le bon sens, pratiquées par l'expérience, veut des chemins où ne brille que sa clarté et où ne s'avancent que ses pas. Il est une logique qui rompt avec le monde créé par la puissance divine pour s'élancer dans un monde créé par elle-même. Sans obstacle, puisqu'elle ne se trouve aux prises avec aucune force étrangère, elle s'avance, enivrée d'audace, dans une route toujours unie, toujours droite, mais qui conduit à des abîmes. C'est avec cette logique-là que Robespierre et Saint-Just voulurent autrefois égarer la France, et que M. Louis Blanc voudrait aujourd'hui égarer l'histoire.

M. Louis Blanc était donc porté vers les hommes de la Terreur par toutes les habitudes et tous les instincts de son esprit. Aussi s'est-il uni à eux franchement, fêtant avec enthousiasme toutes leurs haines. Ainsi n'a point fait M. de Lamartine, et des défenseurs de ces meurtriers c'est pourtant le plus dangereux.

J'ai essayé déjà de le dire avec force, je suis sûr de l'avoir pensé avec énergie : la grande douleur du temps présent, c'est la lutte entre l'ancienne

religion de nos cœurs et la foi nouvelle de nos esprits. Il est bien certain que des autels ont été renversés qui ne se relèveront plus, mais il s'agit de savoir ce qui peut être retiré vivant de leurs sacrés débris. Je crois qu'il est sous les ruines de l'ancienne société des vertus qu'on ne doit point laisser pour mortes. C'est une justice que je rendrai à M. de Lamartine; il a fait de pieuses recherches sous les décombres, et sur tout ce qu'il a trouvé de noble, de grand, de digne, il a répandu de précieuses larmes. Mais n'a-t-il point pleuré sur des choses qui n'appartiennent point encore au trépas, et que l'on doit penser à faire vivre, non pas à ensevelir?

En même temps que M. de Lamartine voyait la mort là où elle ne sera point de longtemps, il a vu la vie là où je suis certain qu'elle ne sera jamais; converti nouvellement et par un violent effort à la foi révolutionnaire, il n'a pas vu avec qui était l'esprit de la Révolution. Il a cherché la fraternité chez des hommes sans entrailles, et la liberté chez des tyrans. Dans sa défiance de tous ses instincts qu'il voulait dompter, de tous ses goûts qu'il voulait immoler, il s'est élancé avec emportement vers ceux dont la voix méconnue de sa conscience lui criait de s'éloigner. Ce noble esprit a formé à travers le temps, avec des intel-

ligences perverses, une alliance qui a quelque chose de douloureux et de réprouvé. De là ce caractère inquiet, incertain, tourmenté de son livre, qu'attribuent faussement aux caprices d'une intelligence poétique les ennemis si nombreux et si intéressés de la poésie.

Le livre de M. de Lamartine ne serait point dangereux s'il était bien compris. On peut dire de son enthousiasme révolutionnaire ce que Vauvenargues a dit du génie de l'athée en un langage digne de Bossuet : « Une secrète tristesse en corrompt toutes les magnificences. » Malheureusement cette tristesse, visible seulement pour quelques regards, échappe à l'œil de la foule, que les magnificences éblouissent. M. de Lamartine a jeté un manteau bien plus étincelant que celui de Raleigh sur une mare bien autrement terrible que celle qui arrêtait les pas de la reine Élisabeth, sur une mare de sang.

Et c'est ce qu'il y a de plus généreux dans le public, ce sont les jeunes gens, ce sont les femmes qui traversent à sa suite cette fange sanglante sur ce pont précieux. De cet homme qui trouva dans l'horreur un unique refuge contre le ridicule, de cet avocat au bavardage intarissable comme sa cruauté qui voulait un Dieu dans le ciel, parce que la terre ne lui offrait plus assez de matières à

harangue, le poète des *Méditations* a fait un héros paré d'attendrissante mélancolie et de grandeur fatale. Ce ne sont point seulement tous les personnages, ce sont toutes les idées et tous les faits révolutionnaires que M. de Lamartine transforme. Il semble que dans les jardins saccagés de la royauté les républicains de 93 aient respecté une seule chose, la mignardise pastorale du petit Trianon. Aux souffles embrasés qui régnaient dans l'âme fiévreuse de Jean-Jacques, était mêlé un petit souffle d'idylle, une sorte de zéphyr sentimental que je retrouve au sein de la Terreur dans son école triomphante. Ce penchant à l'églogue que représentaient, en des scènes folles, hideuses, les couleurs tendres dont se parait M. de Robespierre, est un des côtés par lesquels nous choque le plus l'âme à la fois inhumaine et puérile des terroristes. Eh bien! M. de Lamartine en fait, avec la magie de son talent, un sentiment immortel de la nature qui attendrit nombre de ses lecteurs. Je ne sais rien, quant à moi, de plus grotesque et de plus répugnant à la fois que ce bouquet qu'on vit un jour, dans une fête à l'Être suprême, à la main de Robespierre. Aucune chose ne me paraît plus offenser la raison et le cœur que l'extravagance ou le mensonge de ce goût pour les fleurs chez l'homme qui tua Marie-

Antoinette et Lucile. Le bouquet de ce bourreau, M. de Lamartine, au lieu de le laisser tomber dans le sang et de l'y écraser, l'élève entre ses mains comme une offrande sur laquelle il appelle le sourire du ciel. Il n'y avait chez les hommes de la Terreur que des trésors de colère; aussi, autant ils déployaient de luxe dans les spectacles de leur fureur, autant dans leurs spectacles de paix ils montraient de honteuses indigences. C'est cette salutaire vérité que nous voile le talent de M. de Lamartine: il obtient des pompes de sa poésie ce que n'a pu obtenir des pompes de son pinceau David, qu'André Chénier nomma un jour le stupide David. David n'était pas stupide; mais alors qu'ils respiraient et marchaient, ces monstres qu'on lui ordonnait de travestir en dieux, la vérité se jouait des mensonges de son art; la vue des hideuses réalités qu'il s'efforçait de cacher pendant quelques heures sous de séduisantes apparences faisait irruption en son œuvre et en mettait à néant tous les artifices. De là ce caractère bouffon et sinistre de mascarades que toutes ses inventions ont été condamnées à porter. M. de Lamartine, plus heureux que lui, s'attaque maintenant à des êtres et à des choses qui ont disparu. Pendant qu'il vante la douceur de Robespierre, la main de Robespierre n'écrit plus des listes de

mort. Tandis qu'il prête la piété fraternelle et le génie de la liberté au gouvernement de 93, les prisons sont vides et l'échafaud n'est plus un monument.

L'échafaud est en horreur à M. Michelet, c'est une justice à lui rendre : il veut bien nous le déclarer dans son second volume; mais dans son premier volume il avait un certain goût pour la lanterne. La guillotine lui semble une machine aristocratique, ou, pour mieux dire, bourgeoise : car ce dernier mot, sur lequel nous reviendrons, est aujourd'hui le mot d'anathème dans la langue des démocrates. La lanterne, au contraire, est toute populaire. Elle représente la justice de la rue, justice qui nous a valu ces morts de Foulon, de Berthier, de Flesselles, racontées avec de sombres transports d'enthousiasme par M. Michelet.

M. Michelet ne veut de la Révolution que ce qui se passe en plein air, sur le pavé; tout ce que le ciel n'éclaire pas lui est suspect. C'est le peuple qu'il va visiter en son Louvre, c'est-à-dire sur la place publique. Quant à ces hommes qui se rassemblent sous des toits en se disant les délégués de la nation, il s'en écarte tantôt avec indignation, tantôt avec dédain; le cœur populaire ne bat plus en leur poitrine, et la cause de la liberté est perdue entre leurs mains. Aussi M. Michelet occupe-t-il

une place à part entre les historiens de la Révolution. Si je parle de lui, c'est d'abord parce que son talent, né de nobles et rares inquiétudes, me paraîtra toujours, en dépit de ses excès et de ses écarts, une chose au-dessus du mépris. Et puis, c'est parce qu'après tout M. Michelet, en louant les tempêtes de la rue, comme d'autres en louant les orages de la Convention et des clubs, contribue à familiariser les esprits avec ces doctrines de violence qu'il s'agit pour nous de repousser. Du reste, il ne faut pas s'étonner si l'auteur des *Mémoires de Luther* et de l'*Histoire de France* a, dans son admiration pour les passions révolutionnaires, un caractère particulier d'emportement. C'est un savant pris de ce délire qui naît quelquefois sous la lampe. Ce genre de délire est terrible. Quand l'ivresse s'abat tout à coup sur elle, cette pauvre raison des savants, si ébranlée par tous les efforts qu'elle s'impose, si troublée par toutes les recherches aux résultats opposés où elle va se consumant, ne peut pas soutenir une longue lutte. Au premier souffle, elle est emportée dans la lune.

Maintenant que nous avons vu avec quelle audace sont posées aujourd'hui les doctrines révolutionnaires, voyons avec quelle prudence elles furent autrefois hasardées. Cette étude nous

donnera une preuve de plus du danger qu'il y a, en politique, à mettre en avant des principes qui ont derrière eux des passions. C'est sous la Restauration que Thiers publia son *Histoire de la Révolution française*. Ses deux premiers volumes parurent en 1823. Ce sont les moins importants de l'ouvrage. M. Thiers était jeune alors et écrivait pour la première fois. Certainement, M. Thiers peut être placé parmi les hommes à qui le Ciel a le plus libéralement accordé le don terrible de la familiarité, pour prendre cette expression d'un Père de l'Église que le bailli de Mirabeau appliquait amèrement à son neveu. Cependant, à cette époque, il n'était pas encore familier avec le public. Ses mouvements étaient gênés à cette tribune invisible d'où l'écrivain harangue ses lecteurs. Mais en 1824 son troisième et son quatrième volume furent publiés, précédés d'une préface où se découvrait l'esprit du livre.

Cette année 1824 est, suivant nous, une des années importantes de la Restauration. Enivré par les succès qu'il avait remportés en Espagne, le gouvernement d'alors immolait celui à qui il devait sa gloire. Louis XVIII chassait à la fois de ses conseils, avec M. de Châteaubriand, l'esprit chevaleresque et l'esprit libéral; il détruisait sa parure et sa sauvegarde. La Chambre que des

élections récentes venaient de donner s'annonçait avec un esprit semblable à celui de la Chambre introuvable. Dans son adresse, elle s'était écartée de la pensée royale pour aller plus loin que le roi. L'irritation était donc permise en ce moment aux libéraux; leur opinion, chassée de la tribune et persécutée dans la presse, ne savait où trouver un refuge. Paul-Louis Courier s'était logé dans le pamphlet, Béranger s'était blotti dans la chanson, M. Thiers eut l'idée de s'établir dans l'histoire.

Aucun sujet ne pouvait mieux convenir à ses desseins que la Révolution française. Il est certain qu'alors ce grand mouvement de l'esprit moderne était calomnié. Les royalistes en étaient arrivés contre toutes les pensées libérales, celle-là même que leur chef avait promis de servir, à un incroyable degré de haine ouverte, de mépris public. « Il n'avait point perdu droit à toute estime, quoique sincèrement constitutionnel. » Voilà ce que je lis dans un écrit royaliste de ce temps à propos d'un aide de camp de M. de Lafayette. On juge des anathèmes que devaient lancer contre les hommes de 93 les gens qui parlaient ainsi des hommes de 89. On comprend, du reste, que toutes les expressions de la fureur et du désespoir paraissent impuissantes à ceux qui, des geôles ou de

l'exil, avaient assisté à la dégradation et à la mort de tout ce qui faisait l'orgueil et l'amour de leur vie. Mais à côté de cette génération décimée qui marchait avec l'émotion de la douleur et de la colère sur un sol rempli pour elle de restes abhorrés et de dépouilles chéries, cette génération était venue que M. de Maistre avait annoncée en disant, avec sa cruelle éloquence : « Nos neveux qui s'embarrasseront très peu de nos souffrances et qui danseront sur nos tombeaux. » M. Thiers appartenait à cette race joyeuse, et de plus il était de ceux qu'avait exaltés, et non point de ceux qu'avait abaissés la Révolution.

Il était las, irrité de tous ces transports d'indignation et de douleur pour des événements qui chez lui ne mettaient rien en deuil. Voici comment cette fatigue et cette amertume se traduisirent dans son histoire. Pour la première fois, ces dévastations de palais, ces exécutions de la rue, ces outrages à la royauté, ces meurtres de femmes, tous ces faits dont nul n'avait parlé sans émotion, furent racontés avec une morne indifférence. M. Thiers chassait de la tragédie révolutionnaire le chœur chargé de prononcer des paroles de courroux et de pitié. Il ne s'en tint point là. Bientôt, à la place des voix qui condamnaient les instincts et les actes sanglants, on entendit une voix

qui tentait de les absoudre. La façon dont le nouvel historien exposait la Révolution avait, comme on se l'imagine, été applaudie vivement par nombre de passions froissées. On avait encouragé le jeune écrivain aux audaces. M. Thiers annonça, dans une préface mise en tête de son troisième volume, qu'il y allait avoir dans son histoire tout ce que pouvaient comporter les mœurs de son temps, c'est-à-dire une demi-vérité et une demi-justice. Alors en effet il nous laissa voir la moitié de cette justice et de cette vérité que nous ont découvertes tout entières MM. de Lamartine et Louis Blanc.

Certes, je n'entends point prendre parti contre M. Thiers pour ces mœurs politiques dont il se plaignait. Ce qui excuse, au contraire, suivant moi, bien loin de l'accuser, son *Histoire de la Révolution,* ce sont les sentiments contre-révolutionnaires au milieu desquels elle est née. A l'époque où les plus iniques dédains, les plus fatales colères s'efforçaient de confondre dans une même proscription les souvenirs sacrés et les souvenirs infâmes, les héroïques énergies et les basses violences, le bien et le mal, en un mot, de la Révolution française, il y avait un beau rôle pour l'historien qui voulait, je ne dirai pas être impartial, c'est une expression fausse et glacée, mais être du parti

ardent de la vérité et de la justice. M. Thiers éprouva dès 1823 ce qu'éprouvent aujourd'hui les hommes qui racontent la Révolution dans une pensée démocratique. Poussé à la fois par les passions de ses amis et par les passions de ses ennemis, dans l'ardeur de plaire à ceux-ci et de combattre ceux-là, il ne sut point s'arrêter où sa conscience le voulait.

Puis je suis sûr que M. Thiers eut une des frayeurs les plus communes et les plus pernicieuses de ce monde. Il y a, en politique comme en bien d'autres régions, une terreur qui ôte d'habitude la générosité au cœur et quelquefois le bon sens à l'esprit : c'est la crainte de passer pour un homme à illusions.

Il est une candeur dont notre orgueil ne veut pas qu'on nous accuse. « Où est Bailly avec son beau jour? » s'écrie quelque part M. de Maistre. Pour avoir cru aux beaux jours alors qu'ils étaient si près des tempêtes, ceux qui ont eu les grandes pensées de 89 et fait les grandes choses de 91 ont encouru un anathème dont ils ne peuvent pas se relever. On ne veut plus être des leurs parce que le destin les a, dit-on, bafoués. Ils devaient voir venir, répète-t-on, d'inévitables orages. Inévitables, pourquoi? C'est ici que se rencontre la grande question de la liberté.

On a souvent reproché à M. Thiers la fatalité de ses doctrines. S'il est une histoire où la foi dans la fatalité soit mauvaise, c'est assurément celle de la Révolution.

Un homme a expliqué par les conseils immuables de Dieu cette étrange série de vertus et de crimes, mais cet homme était l'ennemi le plus violent qu'ait jamais eu la Révolution française. Ce qu'il y eut, suivant nous, au contraire, de plus frappant dans cette époque saisissante, c'est cette liberté, qui se révélait partout, de l'homme vis-à-vis de toutes les puissances, celles de son cœur et celles de ses destinées Il semblait qu'alors tout obstacle eût disparu de l'existence humaine. La liberté avait mis le pied sur la mort; je suis persuadé qu'elle aurait pu le mettre sur le mal.

Ainsi que cela arrive souvent pour le malheur de notre esprit dont on détruit ainsi la dignité, suivant le besoin de leurs passions, les écrivains démocratiques ont établi les doctrines les plus opposées. Le mal, par exemple, quand ils parlent de l'avenir, ils le suppriment, ils maudissent ceux qui s'obstinent à y croire; quand ils parlent du passé, ils l'élèvent à une domination implacable, ils n'ont pas assez de dédain pour qui émet des doutes sur son autorité. Je suis convaincu que le mal ne peut pas plus que la mort disparaître de la

terre. Mais il y a, j'en suis sûr, dans notre vie, des moments héroïques où le mal et la mort peuvent être domptés.

Ce sont ces moments-là que j'aurais voulus, dans l'histoire de notre Révolution, à l'époque où s'établit cette lutte monstrueuse entre l'infamie de notre guillotine et la gloire de notre drapeau ; je ne vois pas ce qu'il y a d'insensé à croire qu'ils étaient possibles. Les misérables qui, tandis qu'on se battait aux frontières, restaient dans les villes occupés à leurs échafauds, ont trouvé commode de prendre leur part dans la gloire de nos soldats. C'est pour le besoin de leur vanité en démence qu'on inventa cette doctrine qui, si elle triomphait, souillerait et tuerait notre honneur national : la nécessité de mettre un bourreau derrière elle pour pousser une armée française en avant.

Que la Terreur était fatale, et qu'elle a été utile, voilà ce que ses partisans ont répété. Moi, je crois que Dieu et les hommes pouvaient également s'en passer. Et puis, qu'elle soit fatale, qu'elle soit utile, ce qu'on peut affirmer ou nier, il est certain qu'elle offense l'humanité, et, ce qu'il y a de pire, qu'elle fait gronder la justice. Mais c'est encore une variation habituelle aux écrivains démocratiques : quand c'est nécessaire au besoin de leur

cause, ils ne trouvent jamais la politique assez idéale. Périsse l'univers entier plutôt qu'un seul de nos droits! Que les exigences de leur parti changent, et voilà leur système changé. Meurent tous les droits, pour que la République vive!

Du reste, il faut l'avouer, il y a un droit que, dans toutes les déclarations solennelles de leur préambule, les Constitutions républicaines n'ont jamais reconnu : c'est celui que tout homme a de n'être pas tué quand il ne tue pas. Parmi les propriétés que la République française ne garantissait point, il y avait la propriété de notre tête. Tenir à sa tête, c'est ce que M. Louis Blanc appelle de l'individualisme; de même que ne pas tenir à la tête de son voisin est ce qu'il nomme de la fraternité.

Je ne suis pas de ceux qui ne peuvent se consoler « de ce que des mortels meurent », comme dit Bossuet; je ne m'exagérerai jamais, je l'espère, ni la valeur ni la dignité de cette vie. Mais enfin, je crois que le droit de vivre est un des droits qu'un gouvernement doit maintenir à ses sujets. Ainsi ne pensait pas le comité de Salut public. En indignant l'humanité, les hommes de 93 indignaient la justice, et cette indignation-là est immortelle. Elle vit quand depuis longtemps le grand air a fait disparaître les traces du sang.

Quoique le sang soit plus lent à sécher qu'on ne le croit, ce qui se passe aujourd'hui le prouve. Dans cette œuvre déjà ancienne d'un homme célèbre, sur laquelle nous avons dit quelques mots à peine, mais dont nous reparlerons bientôt, pourquoi est-ce à la Terreur d'abord que nous nous sommes adressé? C'est parce que, pour le malheur des doctrines républicaines, la Terreur est ce qui domine tous les souvenirs de la république. Évidemment, il y a encore sur notre sol un sang où glissent certains pieds. Ceux qui sentent sans cesse sous leurs pas cet irritant et effroyable obstacle sont pris de vertige. Si je puis, j'examinerai tous les excès, je passerai en revue toutes les folies auxquels a été poussé l'esprit démocratique du jour par cette influence maudite de la Terreur. Je veux le dire dès à présent : ce qui en définitive m'anime contre cette époque de la haine la plus implacable, c'est ce que son nom seul désigne. J'aimerais mieux ne voir jamais ni la liberté en ce monde, ni Dieu dans l'autre, que d'être conduit à Dieu ou à la liberté par la peur.

M. MICHELET

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

I

(PREMIER VOLUME)

Un de ces hommes d'autrefois qui aimèrent la Révolution, en ses premiers jours, pour ce qu'elle avait de généreux et surtout de hasardeux, un de ces seigneurs à l'âme française, c'est-à-dire audacieuse, gaie et sensée, le marquis du Châtelet, disait au marquis de La Fayette : « Je veux bien mourir, mais je ne veux pas m'ennuyer pour la liberté. » C'est là une hardie et sage parole. L'ennui est en même temps le plus formidable et le moins nécessaire des maux. Je ne sais point d'œuvre, si sérieuse soit-elle, d'où l'on ne soit en droit de le chasser; il doit être soigneusement banni de la tâche du politique et de la tâche de l'historien.

En quel endroit sera jamais déplacé, quelle en-

treprise corrompra jamais cette lumière, cette chaleur, ce mouvement de l'âme que j'appellerai sans peur l'amusement? Un historien de la Révolution française raconte qu'en ces jours de hardiesse, de nouveauté, d'étranges combats et d'étranges fêtes qui commencèrent cet âge merveilleux, tous les citoyens trouvaient aux spectacles de la place publique un intérêt si puissant que les théâtres étaient abandonnés. Le plaisir qu'ont pris nos pères aux émotions dont furent alors bouleversées la société française et l'âme humaine n'a rien donné de mesquin ni de frivole à ce qu'ils ont fondé.

Pour ma part, je le dis sincèrement, tout homme ou tout événement marqué de ce caractère froid et triste qui fait éprouver une impression fatigante dans l'histoire et dans la vie manque d'une véritable valeur. Autour des personnages et des faits qui ont remué profondément l'humanité, il y a je ne sais quoi de chaud et d'attrayant, une atmosphère pleine d'un feu qui ne s'éteint pas avec les années. Les Gracques, Marius, César, ont encore dans leurs souvenirs comme une flamme qui échauffe et empourpre, suivant une expression d'un poète allemand, le ciel de nos pensées; que nous font les noms de Turgot et de Necker? Le plus grand homme de la Révolution française, c'est celui avec

lequel s'associe le moins l'idée de l'ennui, le comte de Mirabeau.

Nous en voulons venir à ceci. La grande qualité de M. Michelet comme historien, c'est d'être et d'avoir toujours l'intention d'être amusant. Il pense à l'égard de l'histoire comme M. du Châtelet à l'égard de la liberté, il ne veut point que pour elle on s'ennuie. Ce sentiment de M. Michelet, qui est tout à fait nôtre, nous rend pénible ce que nous avons à dire de son dernier livre. Son *Histoire de la Révolution française* n'est une bonne œuvre d'aucune façon.

Que l'histoire n'ait point cette impartialité réclamée avec une pédante emphase par les hommes du lieu commun, qu'elle soit passionnée, rien de mieux. De quelle passion doit-elle être animée? Voilà ce qu'il faut bien comprendre. C'est de cette passion haute et généreuse qui s'attaque aux idées, non point de la passion mesquine qui s'en prend aux faits. Au-dessus des événements qu'il raconte, il faut que l'historien fasse sentir son âme tantôt heureuse et triomphante, tantôt sombre et irritée, subissant tous les mouvements que prêtent à l'âme divine ceux qui voient en Dieu le témoin de la vie humaine. Mais ces faits que sa colère ou son amour peuvent éclairer tantôt d'une lumière sinistre, tantôt d'un jour bienfaisant et pur, j'entends qu'il

les respecte; je ne veux pas qu'il écrase celui-ci pour donner à celui-là plus de grandeur. En un mot, dans ce qui domine le récit, la passion, dans le récit même, la vérité : voilà ce qui fait, suivant nous, la grande et touchante histoire.

Alors que les enthousiasmes et les haines d'un historien s'exercent sur tous les détails du drame qu'il raconte, font produire ceci au grand jour, reléguer cela dans l'ombre, suppriment cette parole, cachent ou transforment cette action, ce n'est plus de l'histoire qui est produite, c'est du pamphlet : M. Michelet vient d'écrire un pamphlet sur la Révolution française.

Ah! nous concevons qu'on soit profondément remué par cet âge héroïque et cependant si récent de notre histoire. Nous l'avons dit déjà : origine de notre foi politique, la Révolution française est un véritable mystère qui arrête notre jugement et fait éprouver à notre cœur toute sorte de mouvements violents et confus. Poussés les uns contre les autres par les souffles de ce grand orage, tous nos sentiments sont cruellement froissés. Sur ce champ de bataille où les vainqueurs et les vaincus nous appartiennent, où tous les cadavres sont la chair des nôtres, où le sang de toutes les blessures est notre sang, il s'élève, à côté des cris triomphants, des soupirs, des sanglots de voix saintes, généreuses,

douces, qui font pénétrer jusqu'au fond de notre âme les tendresses et les douleurs d'une pitié sans nom. Certes je me crois exempt plus que personne de cette sensibilité fausse et fâcheuse qui embarrasse la vie, qui perd l'énergie de la pensée, qui compromet la franchise des actions. Je ne me plains pas que certains fronts soient brisés par des balles ; quand la guillotine, suivant l'expression de Camille Desmoulins, tombe comme un coup de sabre sur une tête virile, je sais penser à ce qui rend les yeux sans larmes et le cœur silencieux ; mais il est, dans la Révolution française, des victimes pour lesquelles il faut exiger les pleurs. Sur les tombes où l'on a couché de chères dépouilles, où l'on a étendu des femmes mortes qui avaient été insultées, on ne doit point permettre qu'un pied dédaigneux se pose jamais. Quand vous vous approcherez de ces monuments sacrés, nous vous crierons toujours de vous mettre à genoux.

Vous qui vous abandonnez à tant d'émotions en écrivant l'histoire de la Révolution française, n'oubliez pas les deux émotions qu'elle réclame le plus, celle de la pitié et celle du respect.

M. Michelet, dans son introduction, a écrit deux phrases qui permettent de juger son histoire. Ce sont deux phrases sur Marie-Antoinette. Dans

l'une il appelle M. de Coigny « le second amant de la reine ». Dans l'autre, en parlant de Mme Jules de Polignac, il dit, lui l'historien, le professeur, l'homme sévère, ce que pouvait peut-être dire à sa Jacqueline, pour prendre le brûlant langage de Camille Desmoulins, Hébert ivre du vin de la barrière et du sang de l'échafaud. En 1789, il sortit de ce qu'on nomme la fange, de ce que je nommerai, moi, l'infamie et la sottise, un pamphlet qui s'appelle *l'Orgie royale, ou l'Autrichienne en goguette*. C'est dans ce libelle que M. Michelet a été prendre son outrage à la mémoire de deux femmes dont l'une est morte comme l'on sait. C'est l'esprit de cette œuvre faite pour être arrachée par le bourreau à la prostituée qu'il n'a pas craint d'évoquer.

Il est, pour ma part, dans les scènes révolutionnaires, quelque chose qui m'inspire plus d'horreur que la lanterne, et la guillotine, et les noyades, que la mort enfin sous les aspects les plus bizarres et les plus hideux, c'est l'insolence. Un jour de cette époque où Louis XVI était prisonnier en son château, Marie-Antoinette se mit à une fenêtre des Tuileries. Un canonnier qui montait la garde fit reculer toute rouge d'indignation cette auguste et gracieuse tête. Cet homme venait d'insulter la femme qu'il gardait. Je ne sais

pas ce qu'il advient de ces insulteurs inconnus qui se sont toujours trouvés sur la route des héroïques infortunes, je sais seulement que, entre tous les crimes des âges où ils paraissent, leur crime bas et honteux produit une impression particulière de colère ou de dégoût. C'est si lâche et si mal de faire monter la rougeur à quelques-uns de ces fronts pâles où se lisent les clémentes tristesses et les immortels espoirs ! S'il est un esprit à respecter, un cœur à aimer, un sort à plaindre dans la Révolution française, ce sont l'esprit, le cœur et le sort de Marie-Antoinette. Dans sa vision du jugement dernier, Byron n'a pas craint de montrer Louis XVI arrivant au ciel comme saint Denis, sa tête à la main. Mais le maître du château de Newsteadt, le pair d'Angleterre, le fils de ces gens de mer qui bravaient les vents et les coups de sabre, s'est bien gardé de placer dans son poème le nom de Marie-Antoinette.

Elle avait, cette reine qu'on a tuée, tout ce qui manquait à son époux : l'énergie, la fierté, la franchise, le dévouement passionné. Quelle fut sa vie privée ? On sait et l'on sent qu'il ne s'y trouva jamais de honteux mystères. Y rencontrait-on de ces secrets que peuvent cacher les existences les plus pures de femmes ? C'est ce que j'ignore. Tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher la reine n'ont vu autour d'elle que du

respect, même dans ces familiarités que sa bonté rendait si précieuses et sa grâce si charmantes. Là seulement où l'on aurait pu les résoudre, personne ne s'est jamais permis de poser ces questions, abordées d'une façon si insolite par M. Michelet. Il est certain que nul n'eut le droit de flétrir son existence. Quant à sa mort, si cette femme, dont les larmes et le sang coulèrent en même temps sur l'échafaud, si la du Barry était morte comme elle, on respecterait la du Barry.

Ce n'est pas seulement Marie-Antoinette, c'est tout ce qui en 89 était au premier rang dans la société française qu'outrage M. Michelet. S'ils n'ont point un sang plébéien dans les veines, ceux-là mêmes qui ont servi avec le plus de dévouement la cause populaire ne trouvent pas grâce devant lui. Du reste, il n'est pas de propos bizarre et erroné que M. Michelet ne semble prendre plaisir à accueillir. Il nous montre des jésuites qui vont dans les cachots livrer assaut à la pudeur des prisonnières, des prisonniers qui disputent leurs nez aux rats, des seigneurs qui au milieu d'une fête font placer des barils de poudre sous les tables pour tuer ou estropier leurs vassaux. Il fait ses délices de tous ces bruits absurdes qui dans les mauvais jours rendent le peuple fou et la rue sanglante. C'est que M. Michelet est

p réoccupé d'une seule pensée : écrire une histoire populaire.

C'est pour le peuple que M. Michelet écrit l'histoire, et son histoire n'a qu'un seul héros, le peuple. Il y a déjà nombre d'années, une nouvelle école historique s'annonça en déclarant que les rois, les princes, les grands hommes, avaient occupé les historiens trop longtemps; qu'il fallait mettre de côté tous ces ambitieux personnages, et faire venir à leur place, sur le premier rang, les gens inconnus, la foule, tous ceux qu'on ne nomme point parce qu'ils n'ont nulle part gravé leurs noms. Les rois seront cachés derrière leurs sujets, les généraux derrière leurs soldats. Quand on racontera le triomphe de César, on oubliera César lui-même, pour ne s'occuper que du légionnaire qui escorte et du portefaix qui regarde passer son char. Voilà ce que les chefs de la nouvelle école promettaient; mais ce programme était d'une exécution si difficile, si insensée, qu'après tout cette histoire n'avait point paru encore où le peuple seul devait agir. M. Michelet a voulu tenir les promesses que d'autres avaient faites, et, pour écrire la légende du peuple, il n'a pas cru pouvoir mieux choisir que l'histoire de la Révolution française.

Il est certain, et c'est même la grande honte de

notre âge révolutionnaire, qu'au moment où la royauté agonisait au milieu des outrages, où toutes les puissances de l'ordre ancien se brisaient, ces âmes sans liberté et sans dignité qui ont besoin d'adorations serviles cherchèrent un Dieu pour leur encens. Le Dieu qu'ils prirent fut tout naturellement celui dont la foudre grondait. Ils se prosternèrent devant le peuple. Ces hommes qu'a flétris si énergiquement La Bruyère furent dépassés. Ceux-là au moins ne tremblaient point pour leur vie et ne menaçaient point la vie des autres qui s'agenouillaient devant Louis XIV. La Révolution française vit naître une race féroce et sordide de courtisans embrassant, comme cet infâme Hébert, qui tendait sa main hideuse à l'or de Bouchotte, la misère pour rester riches, la mort pour rester vivants. Ce tyran qui avait une grosse voix avec laquelle il insultait, un grand sabre avec lequel il tuait, le juge de Foulon et de Berthier, le maître de la rue, inspira tant de respect et de terreur, même à des esprits honnêtes et énergiques, qu'on donna peu à peu, dans le monde révolutionnaire, à la royauté du peuple le rôle absurde et impie qu'avait eu la royauté des princes dans le monde ancien. On dit au peuple : « L'État, c'est vous. » Chaque souverain en bonnet rouge, regardant sur le seuil de son

échoppe la foule passer, eut à ses côtés son Villeroy murmurant à son oreille : « Mon maître, vous pouvez disposer de tous ces gens-là. » Le peuple a donc fini par jouer vraiment un grand et formidable rôle dans la Révolution française; mais ce n'est pas de son sein que la Révolution est sortie.

Le peuple s'inquiétait encore des miracles et des billets de confession, lorsque éclata, dans le haut de la société, ce grand mouvement d'insurrection spirituelle qui a commencé notre âge révolutionnaire. Quand Voltaire défendait Sirven et La Barre, le peuple voyait encore sans déplaisir le sang hérétique dégoutter des roues. Ce qui caractérisa notre Révolution dans les premiers jours, ce fut justement ce qu'elle eut d'étranger aux pensées et au langage populaires. C'était dans la philosophie, dans la morale, dans les régions hautes et sacrées de l'âme humaine une sorte de renaissance semblable à celle qui se fit dans les arts et les lettres, au temps de Léon X et de François Ier, quelque chose de radieux et d'élégant, de cette élégance antique qui s'unit avec tant de bonheur à l'inquiétude du vrai et à l'amour du bien, dans les immortelles rêveries de Platon.

Le premier volume de M. Michelet commence

à l'ouverture des états généraux et finit à cette journée du 6 octobre, où furent faits à la royauté les premiers de ces outrages qui ne se réparent pas. En cette année de 1789, qu'il ne raconte même pas tout entière, M. Michelet aurait pu certainement trouver autre chose à retracer que les émotions de la rue. Mais où ne vivent pas ses héros, il ne veut pas vivre. Dans l'endroit où la Révolution avait alors sa vraie, son attachante histoire, dans l'Assemblée, il n'entre que les jours d'émeutes, avec les femmes de la halle et les hommes aux bras nus.

Il n'est donc rien de moins rempli, partant d'une valeur historique plus mince, que le premier volume de cette histoire mutilée à dessein. Alors pourtant qu'on s'est imposé cette tâche d'écrire un certain nombre de pages, il faut bien appeler à son secours quelques-unes des puissances de l'esprit; si l'on s'est mis en guerre avec les bonnes divinités, il faut évoquer les mauvaises, l'erreur si l'on a indigné la vérité, l'enflure si l'on a outragé le simple. On ne saurait s'imaginer toutes les idées bizarres qu'à défaut des idées naturelles et justes a réunies M. Michelet. D'abord, sans s'inquiéter en rien des faits présents et des faits passés, avec un incroyable oubli ou un merveilleux dédain de tout ce qu'il sait, de

tout ce qu'il a raconté, il commence par faire de cet être collectif qui est son héros, du peuple, un personnage fantastique comme l'Ahasvérus, le Prométhée ou le Napoléon de M. Quinet. Avant la prise de la Bastille jamais on n'avait entendu parler d'insurrection populaire. La Jacquerie et la Saint-Barthélemy sont les rêves de quelque cerveau malade d'aristocrate; jamais la faux du paysan ou l'arquebuse du moine mendiant n'a tranché une tête ou atteint une poitrine de gentilhomme.

Il existait en 89, depuis des siècles, sur le sol de France, couché dans l'ombre maudite des deux citadelles de l'iniquité, l'église et le château, un être humble, doux et malheureux, plein de tendresse pour ceux qui le frappaient. Cet être avait passé, sans se plaindre, par toutes sortes d'étranges et douloureuses vicissitudes; par une, entre autres, qui aurait dû modifier sa situation d'une façon profonde : par la mort. « Le peuple mourut sous Louis XV, dit sérieusement M. Michelet. Un jour que l'amant de la du Barry était à la chasse, il rencontra un homme qui portait un cercueil; dans ce cercueil était le peuple. »

Eh bien ! sous Louis XVI pourtant, ce mystérieux personnage dont Louis XV avait vu la bière était encore plein de vie. Voilà déjà une pre-

mière merveille, nous allons en rencontrer une seconde. Ce caractère, qui semblait si solidement affermi dans la clémence et dans la résignation, devint tout à coup haineux et emporté. Pris d'une soudaine indignation contre ses maîtres, le peuple décrète et commence la Révolution. Ces députés qui se promenèrent dans les rues de Versailles, salués par tant d'acclamations, ces députés qui avaient dans leurs rangs Mirabeau ne sont que d'infimes instruments du peuple, auxquels il serait honteux pour l'histoire d'accorder une trop sérieuse attention. Aussi est-ce avec une nonchalance dédaigneuse que M. Michelet raconte les premiers travaux de l'Assemblée nationale. Vient enfin le jour où tonne le canon de la Bastille, un de ces jours d'été comme Paris devait, depuis, en connaître plus d'un, où l'air brûle dans le ciel et le sang dans la poitrine des hommes; M. Michelet retrousse ses manches et commence sa besogne d'historien.

Il n'oublie alors aucun cri de colère et de meurtre, et comment fut abattue la tête de de Launay, et comment l'on brisa le crâne de Flesselles : voilà ce qu'il raconte avec emportement, avec bonheur. Il ne nous fait pas grâce d'une des gouttes du sang qui tomba sur le pavé. Certes nous n'aimons pas la Bastille; André Chénier l'a

nommée un enfer, Voltaire y fut enfermé; mais, le jour où croulèrent ses murs, il s'accomplit quelque chose de terrible : le peuple mit pour la première fois une tête au bout d'une pique.

A partir du 14 juillet, la place publique, la grève peut fournir d'abondants récits à M. Michelet. C'est Foulon que l'on décapite en mettant du foin dans sa bouche; c'est Berthier que l'on massacre. Un homme jeune, passionné, qui devait plus tard mourir par pitié pour les larmes et par dégoût pour le sang, Camille Desmoulins, se donne l'odieux et grotesque titre de procureur général de la lanterne; et ce n'est pas seulement à Paris que sévissent la passion du meurtre, le goût de la destruction, c'est la France tout entière qui prend quelque chose d'agité et de furieux. Dans les campagnes on pille, on démolit les châteaux, et l'on brûle ces papiers précieux pour l'histoire qui consacraient les titres de maintes familles à la reconnaissance nationale. Ces actes enchantent M. Michelet. Après nous avoir montré ses bons amis les paysans faisant un feu de joie avec ces débris de vieux châteaux et d'églises sur lesquels il s'est autrefois attendri si fort, mettant au néant ces chartes dont il s'est tant inquiété, il s'écrie : « O beaux jours! premiers jours de délivrance, j'ai vécu pour vous raconter! »

Ce qui cause à tous les bons esprits un profond sentiment de tristesse et de malaise, dans ces jours si diversement remplis de la Révolution, c'est l'incroyable désordre par lequel il fallut alors passer dans les idées comme dans les faits. Après la Déclaration des droits de l'homme et cette romanesque nuit du 4 août, nuit d'été s'il en fut jamais, remplie d'ivresse et de songes, on vit commencer pour la France tout entière cette existence aux élans confus et opposés que produit la passion. M. Michelet raconte, en s'attendrissant, un fait terrible, suivant nous, qui fera bien comprendre notre pensée.

Depuis que la lanterne avait un procureur général, on sent quelle justice gouvernait Paris. Quelques jours après la mort de Berthier et l'émeute qui éclata contre Bezenval, on conduisit sur la place publique un homme qui avait tué son père. Ceux-là qui ne trouvaient point pour les aristocrates d'assez formidables supplices s'élancèrent sur l'échafaud du parricide et le renversèrent. Cette doctrine de sensibilité philosophique sur la peine de mort, que quelques-uns ont encore parmi nous, naissait en ces heures sanglantes dans des âmes de bourreaux. Ce qu'il y a de plus redoutable en ce monde, et malheureusement ce que donne la passion, parce que la passion nous

enfièvre, c'est la rêverie mêlée à l'action. La Révolution a rempli l'air de chimères, et de quelles chimères! de ces chimères populaires qui sont d'affreux monstres, qui ont des ailes pour renverser et des griffes pour déchirer tout ce qu'il y a de noble et de courageux.

Il y eut un homme intrépide, et par-dessus tout sensé, malgré les hardiesses sans nom dont son existence fut remplie, qui eut le goût de lutter contre les monstres : ce fut le comte de Mirabeau. Peu de temps avant cette journée du 6 octobre, à laquelle est en ce moment arrêté le récit de M. Michelet, Mirabeau se montra héroïque en défendant le *veto*. Il affrontait, ce qui glaçait alors tant de cœurs, le danger mystérieux, sinistre, répandu partout, de la vengeance populaire ; il compromettait ce qui lui était si utile et si cher, cette faveur publique dont les trésors suffisaient à peine pour racheter ce que quelques-uns nomment les fautes et les hontes, ce que tous appelaient les scandales de sa vie.

Eh bien! alors que Mirabeau montre tant de grandeur, M. Michelet n'a pour lui que des paroles injurieuses. Il lui trouve l'esprit mesquin et le cœur traître. Car le *veto*, pour M. Michelet, c'est une absurde et honteuse chose, c'est l'origine du gouvernement constitutionnel ; et pour ce gou-

vernement, sous lequel il n'y a plus ni procureur général de la lanterne, ni lanterne, qui laisse tuer les parricides et protège les jours des aristocrates, M. Michelet a le plus profond mépris.

Heureusement arrive la journée du 6 octobre. M. Michelet peut laisser là l'Assemblée nationale pour retourner avec ceux-là qui ont seuls, suivant lui, le courage, le bon sens, la modération : avec les héros et les héroïnes de la rue. Cette journée du 6 octobre est pour nous une des plus affreuses journées de l'histoire révolutionnaire. S'il y eut des crimes commis le 14 Juillet, au moins il y eut dans l'air pendant tout le jour, tant que luisit le soleil et que gronda le canon, une passion généreuse. C'est contre des murs d'où partait la mort que le peuple se ruait ; le 6 octobre, à Versailles, c'était à un château sans remparts et sans canons, où se faisaient tuer quelques hommes isolés, que des combattants innombrables livraient des assauts ; le 6 octobre on chercha une femme pour l'égorger ; quand de stupides assassins, quand ceux-là que les révolutionnaires eux-mêmes nommaient des brigands, pénétrèrent dans cette chambre de la reine, qui fut défendue si noblement par de si braves gens, ils percèrent de leurs poignards le lit qu'ils trouvèrent vide. Jamais plus

d'imbécillité ne fut unie à plus de rage qu'en ce jour célébré par M. Michelet.

Il y avait à Versailles, le 6 octobre, des bataillons tout entiers de femmes, traînant du canon et armées de piques. Devrait-il être besoin de le dire ? C'est là un des honteux et douloureux spectacles de cette journée. M. Michelet est pris pour ces mégères de tendresse et d'admiration profondes. Faisant un rapprochement entre le repas des gardes du corps, où il n'y eut de commis qu'une grande imprudence, et cette émeute où furent accomplis des crimes : « Le 1er octobre, dit-il, tout fut gâté par les dames de Versailles ; le 6, tout fut sauvé par les femmes de Paris. »

C'est sur ces mots que M. Michelet termine son volume. Il laisse les femmes de Paris ramenant le roi, la reine et le dauphin entre ces piques que surmontaient des têtes coupées. Louis XVI est silencieux, les yeux de Marie-Antoinette sont pleins de larmes : la royauté revient à Paris entre l'outrage et la mort. Voilà le tableau sur lequel M. Michelet s'arrête avec plaisir. Tout est réparé. « S'ils se laissent ramener à Paris, disait Mirabeau, en parlant du roi et de la reine, quelques jours avant le 6 octobre, on battra leurs cadavres. » Paroles terribles comme en pouvait seul trouver cet homme qui comprenait tout en cette vie d'une

façon si ardente et si profonde. Oui, c'était vrai, on devait battre leurs cadavres; mais il est temps maintenant qu'on ne les batte plus.

Le rôle de M. Michelet comme historien serait trop odieux, s'il n'avait pas son explication, et jusqu'à un certain point son excuse, dans un tour d'esprit chaque jour plus exalté qui se manifeste par mainte étrangeté en ses livres.

Nous avons dit quel personnage fantastique il faisait du peuple, comment il le représentait, souffrant, puis mourant, puis se révoltant. La dernière œuvre de M. Michelet est empreinte tout entière d'un caractère mystique qui forme sans cesse le contraste le plus bizarre avec la nature des idées dont il s'est fait depuis peu le partisan. Ainsi en défendant les doctrines de Voltaire, et Voltaire lui-même, il prend le style des auteurs catholiques, dans ses formes les plus accusées. « Voltaire, dit-il, est celui qui souffre, celui qui a pris pour lui toutes les douleurs des hommes. » En quels autres termes saint Augustin ou sainte Thérèse parleraient-ils du Christ? Il ne reste plus pour M. Michelet qu'à ajouter : « Saint Voltaire, priez pour nous! »

M. Michelet, je crois l'avoir dit déjà à propos d'un autre de ses livres, est un poète, mais un poète dans la mauvaise aussi bien que dans la

bonne acception du mot. La passion sert chez lui la faiblesse, et non pas la force. Il a aimé et aimé avec emportement les objets les plus opposés. Si au moins il n'y avait que des amours dans son esprit! Malheureusement il s'y est glissé des haines; ce sont les haines surtout qui réclament de l'énergie. M. Michelet obéit au secret instinct d'une nature sans vigueur et sans frein, en faisant porter, dans son histoire, son admiration la plus vive, ses sympathies les plus brûlantes sur les bandes féminines de l'armée révolutionnaire. Il a jugé Marie-Antoinette, Louis XVI et leur entourage en tricoteuse. Quelquefois même, comme dans cet endroit, par exemple, où en parlant du cardinal de Rohan, il dit « ce polisson », c'est en tricoteuse qu'il écrit. L'insulte en son œuvre est violente, fébrile, insensée. Elle doit faire mal à tous, à ceux-là surtout qui, comme nous, ne voient jamais une place à l'outrage, même en ces endroits où doivent arriver dans les œuvres les paroles enflammées, et dans la vie les actes sanglants.

II

(QUATRIÈME VOLUME)

En avançant un peu dans la vie, la conviction me vient que nos devoirs en ce monde sont durs à remplir, mais qu'ils sont simples. Je ne crois plus à présent qu'aucun événement, même ce qui peut sortir de cet infernal chaos où le génie des révolutions jette l'existence et la pensée des peuples, puisse précipiter dans d'inextricables embarras la conscience d'un honnête homme. Je n'admets plus un seul de ces sophismes que depuis vingt ans on répète pour excuser ce que je suis heureux de haïr, fier de mépriser. Toutes les fois qu'un sentiment éternel de notre cœur est blessé, je dis qu'il y a crime, je repousse l'absolution que l'outrage fait à des lois impérissables pourrait trouver dans quelque loi éphémère née de la morale des factieux et du despotisme des factions.

Cette manière de voir, qui est à l'usage des gens épris de la simplicité, cherchant les voies droites propres aux vigoureux efforts du cœur, ennemis des malsaines fatigues de l'esprit, cette

manière de voir me rend maint jugement facile. Ainsi les hommes et les faits de cette Révolution française, qui, pour les habiles, les doctes, les philosophes, ont été l'occasion avidement saisie d'un si grand nombre de systèmes, me paraissent maintenant des faits et des hommes que les plus simples lumières de notre bon sens et de notre conscience suffisent à nous faire apprécier. Un temps viendra, je l'espère, où tout le monde pensera ainsi. On rendra au crime le nom de crime, à la folie le nom de folie. Le sang et la boue reprendront ceux que leurs détestables destinées y avaient ensevelis. Ce temps n'est pas encore venu; et la saturnale n'a point cessé des ovations que l'on décerne à des renommées honteuses, à des mémoires souillées, à des êtres qui seraient confondus les premiers du culte qu'on leur rend, même s'ils sortaient du tombeau avec la démence de leur orgueil.

M. Michelet est un de ces écrivains dont la plume a voulu ressusciter à travers les pages de l'histoire ces fêtes impies qui flétrirent le talent de David. M. Michelet porte en triomphe les plus honteuses idoles que le caprice des révolutions ait suspendues un moment au-dessus de la fange.

J'ai parlé, il y a longtemps déjà, de cette étrange histoire où nous apparaissent tous les égarements

de la science qui s'est séparée de Dieu, c'est-à-dire de la vérité, de la justice et de la raison. Mais à l'époque où j'écrivais sur M. Michelet, je ne savais pas encore quelles funestes suites pouvaient avoir les rêveries malfaisantes des docteurs. Je me méfiais bien de ces chimères que je voyais sortir de cervelles lasses et tourmentées emportant avec elles, à travers le monde, la fièvre des nuits, le délire des veilles, les dangereuses ardeurs de la solitude. J'étais loin de penser toutefois qu'elles auraient une si grande puissance de mal. Je croyais que le jour les ferait pâlir ; ce sont elles qui ont voilé le jour. Aussi ce volume que j'ai sous les yeux maintenant, qui commence au 10 août et qui finit au procès de Louis XVI, m'inspire, je l'avoue, un sentiment de répulsion plus vif encore que celui même où M. Michelet ramasse contre la mémoire sacrée de Marie-Antoinette les calomnies de ces pamphlets aussi odieux que les échafauds qu'ils ont fait dresser. M. Michelet n'est plus maintenant ce magicien qui joue avec des formules dont il ne sait pas le pouvoir. Il voit sévir le fléau qu'il a appelé, et il continue ses conjurations. Ainsi sont faits, du reste, nombre de ceux qui se livrent aux jeux périlleux de l'esprit. La philosophie sentimentale du siècle dernier a beaucoup crié contre la guerre,

le jeu des rois. Il est un jeu plus redoutable cent fois : c'est le jeu des philosophes, c'est-à-dire la science turbulente et audacieuse, lançant sur les nations l'erreur qui a, comme l'incendie, des ailes pour se porter partout où il y a quelque chose d'utile à détruire et de vivant à étouffer.

Il y a longtemps que ce jeu-là fait souffrir notre malheureux pays. Peut-être donc n'est-il pas mauvais qu'aux chimères conquérantes de certains maîtres de la pensée il vienne s'opposer quelquefois les paroles réelles et simples d'un de ces hommes qui se dirigent vers le but commun de la vie à travers ces voies sans autres dangers que ceux dont l'honneur et Dieu nous disent d'avoir le mépris.

M. Michelet commence son quatrième volume par l'apologie du 10 août. Le 10 août est précisément une de ces journées que ni la morale, ni la logique des partisans les plus déclarés de l'appel au peuple ne peuvent justifier. Au 10 août, il n'y a pas eu d'outragé que la justice et de vaincu que la royauté : l'insulte et la défaite ont frappé, en même temps que le descendant des rois, l'oint du Seigneur, le représentant de la France antique, cette Assemblée qui devait nous construire dans une terre promise une sereine et indestructible cité.

Les députés de la France attendaient dans l'anxiété, pendant que le canon grondait aux Tuileries, l'issue d'une bataille qui se livrait sans leur ordre. Le vainqueur devait les trouver dans les bagages du vaincu. Le peuple leur dicta les lois que le roi leur eût dictées. Je ne sais point pour notre pays scène plus dégradante que celle où fut abolie la royauté. Il y avait là deux souverainetés, pour parler la langue même des révolutionnaires, jetées par la tempête dans un même asile; cet asile fut violé. Une des couronnes fut brisée, l'autre avilie par l'insurrection. Ce qui m'a souvent causé, en lisant l'*Histoire de la Révolution française,* un sentiment tout particulier d'indignation et de courroux, c'est cette soumission à tous les caprices de la foule que je trouve la grande honte du siècle dernier. Bien des fois j'ai pensé à ce mot de La Bruyère : « Rien n'enlaidit le courtisan comme la présence de son maître », en me représentant ces hommes qui cachaient leur peur sous la grimace de l'adulation, alors que leur maître en haillons quittait la rue, son Louvre fangeux et ensanglanté, pour venir leur ordonner de transformer en lois les changeantes inspirations de sa cruauté et de son ivresse. Le 10 août la royauté mourut et le despotisme commença ; ce despotisme dont la France

aura bien de la peine à secouer le joug, parce qu'il n'est jamais abattu de façon à ce que la peur puisse être sûre qu'il ne se relèvera pas.

Si accoutumé qu'on doive l'être aujourd'hui à voir s'attaquer l'outrage aux plus grands noms, aux plus nobles pensées, aux sentiments les plus purs, aux actions les plus touchantes et les plus dignes, je crois qu'on peut encore être étonné en lisant le récit du 10 août dans le livre de M. Michelet. Ce jour-là, comme chacun sait, une poignée de braves gens vint se mettre parmi les troupes rares et désunies qui étaient chargées de défendre le roi. A ces heures solennelles où se jouent les destinées des peuples, il y a d'autres apparitions, Dieu merci, que ces apparitions hideuses qui semblent tenues en réserve dans je ne sais quel Tartare par le génie de la révolte : on voit quelquefois alors venir dans le palais des rois une espèce d'hommes grave et intrépide, qu'on voyait rarement aux jours de fête, mais dont on connaît toutefois les traits et surtout le cœur. Dès le matin du 10 août, la famille royale vit arriver ces amis, dont le seul aspect est déjà une consolation, parce qu'il reporte sur des pensées à la fois élevées et douces des âmes irritées contre des forfaits et des bassesses. Le vieux maréchal de Mailly était parmi ces serviteurs de

Louis XVI, qu'on a nommés les chevaliers du poignard, parce qu'ils avaient été obligés de cacher leurs armes sous leurs vêtements pour se rendre au poste périlleux où l'honneur les appelait. Le maréchal se jeta aux pieds du roi dans la cour des Tuileries, et jura, l'épée à la main, de mourir pour le petit-fils d'Henri IV. « L'effet fut grotesque, dit M. Michelet, et dépassa tout ce que la caricature a représenté des voltigeurs de 1815. »

Je souhaiterais à l'homme que j'aimerais le mieux, d'être une heure dans sa vie grotesque à la façon dont le fut le maréchal de Mailly. Je dirai même à M. Michelet que je préférerais à toute la gloire des Thucydide et des Tacite le bonheur qu'eut ce vieux soldat dont il se moque. Parmi ceux-là mêmes qui sont peut-être aussi républicains que M. Michelet, mais qui ont le cœur fait d'une certaine façon, et dont le front s'est ridé autre part que sous les rayons de la lampe, j'en trouverais, j'en sais plus d'un qui penserait comme moi. Mais le même sang, quoi qu'en disent les démocrates, ne coule pas dans toutes les veines; je n'en veux pas d'autres preuves que le jugement de M. Michelet sur le maréchal de Mailly.

Il y a un homme qui dans la journée du 10 août fut pour M. Michelet aussi sublime que le maré-

chal de Mailly fut bouffon. Cet homme était un boulanger du Marais qui s'excusait sur son patriotisme des lâches et stupides meurtres que lui reprochait sa conscience. « C'est grand péché pourtant, disait le boulanger, de tuer ainsi des chrétiens; mais enfin, c'est autant de moins pour ouvrir la porte à l'Autriche. » Voilà le mot que M. Michelet trouve magnifique et qui résume, suivant lui, la révolution du 10 août. Il est à croire que ce boulanger patriote n'alla pas aux frontières quand y tonna le canon des Autrichiens. D'habitude les héros de l'émeute ne vont guère où la victoire se remporte sans barricades et se célèbre sans cabaret. La politique les réclame sur le pavé de Paris; ils laissent le métier de vrais soldats, non plus de soldats d'une heure, à des gens ridicules comme M. de Mailly, secondé par de pauvres paysans que leur ignorance ne rend encore propres qu'à mourir pour le pays. Quoi qu'il en soit, du reste, le boulanger de Michelet disait une de ces sottises qui par malheur résument bien d'autres révolutions que celle du 10 août. Le peuple crie : « Trahison! » C'est le mot qui le soulève, qui l'emporte, qui le rend furieux. Et des hommes qui savent tout ce qu'il y a de sacrilège imposture dans cette parole, à laquelle obéissent les tempêtes, s'en vont répétant cette formule magique. La journée du 10 août se

fit au cri de trahison ; c'est au cri de trahison aussi qu'eurent lieu les journées de septembre.

Une des plus admirables lois que Dieu ait établies dans le monde moral, c'est assurément cette nécessité vengeresse qui oblige un esprit complaisant pour une erreur ou pour un crime à se contredire misérablement ou à contracter de continuelles et douloureuses alliances avec toute une série de crimes et d'erreurs. M. Michelet, par son approbation du 10 août, se trouve enchaîné aux journées de septembre. Aussi son livre me présente un éloge devant lequel a reculé l'auteur même des *Girondins*. Nous avons eu l'éloge de Robespierre, nous avons eu l'éloge de Danton, nous avons eu l'éloge de Marat. Un écrivain devait se trouver pour l'emporter dans cet assaut de folies monstrueuses : M. Michelet nous donne l'éloge de Maillard. Maillard était un huissier qui avait conduit à Versailles ces mégères dont plus tard fut entouré l'échafaud. Ce misérable pénétra, le 2 septembre, à l'Abbaye. Voici comment M. Michelet le juge : « Maillard, dit-il, voulait le massacre sans nul doute; mais, homme d'ordre avant tout, il tenait également à deux choses : 1° à ce que les aristocrates fussent tués ; 2° à ce qu'ils fussent tués légalement... Il procéda avec méthode, se fit apporter l'écrou de la prison, et sur l'écrou fit les appels de

sorte que tous comparussent à leur tour. Il se composa un jury, et il le prit, non parmi les ouvriers, mais parmi des gens établis, des pères de famille du voisinage et de petits marchands. »

Puis, après avoir cherché la justice chez ces hommes qu'on ne sait comment nommer, parce que leur forfait est sans nom, M. Michelet veut encore y trouver les plus nobles vertus du cœur, la sensibilité, le désintéressement. Il se livre, à propos de quelques pièces d'or trouvées dans des vêtements sanglants, à ce dithyrambe tant de fois entonné sur la probité du peuple au jour de ses colères; puis il s'attendrit sur quelques absolutions prononcées par ces pères de famille qui composaient l'honnête jury de Maillard. Je crois avoir déjà eu l'occasion de dire ma pensée sur cette admiration, dans laquelle se complaît la philosophie révolutionnaire, pour l'humanité des assassins, la probité des incendiaires, pour les sentiments vertueux enfin de tous ceux dont la vie est un outrage perpétuel à la vertu. C'est un sujet sur lequel je reviendrai un jour. Une des causes de ce grand désordre dont nous souffrons tous aujourd'hui, parce qu'il a passé de la pensée aux faits, de l'esprit à la chair, est certainement cette alliance impie que les hommes de confusion essayent d'établir entre tout ce que Dieu a séparé.

Reconnaissons-le pourtant, M. Michelet fait une grande différence entre les assassins et les victimes de septembre. Il est aussi malveillant pour la princesse de Lamballe qu'il est bienveillant pour Maillard.

La princesse de Lamballe, suivant lui, était une personne bornée; l'insignifiance de son esprit se réfléchissait sur ses traits. Son affection pour la reine n'était, en définitive, que de la courtisanerie. Je ne sais pas où M. Michelet a puisé ses jugements sur cette noble femme : il est certain que la princesse n'était pas, comme Mme Roland, un bel esprit de l'antiquité; c'était une des plus charmantes créatures de son temps, et sa mort fut une des morts les plus belles que nous offre l'histoire de tous les siècles. N'eût-elle eu en ce monde d'autre mérite que le courage de sa dernière heure, elle serait pour moi bien au-dessus de tous ceux qui ont su comment on traite la vie, mais qui n'ont pas su comment on traite la mort. Quant au crime qui l'a frappée et s'est acharné sur son cadavre avec une si étrange et si infâme recherche de l'horreur, il suffirait seul pour flétrir à mes yeux toute une série de faits, tout un ordre de pensées, toute une race d'hommes, tout ce qu'on nomme enfin une révolution. « Nos ennemis, dit M. Michelet, n'ont voulu voir dans la Révolution

française que la tache de sang » ; c'est que la tache de sang était grande et aurait suffi à ternir ce qu'il peut y avoir de plus éclatant en ce monde. Je conçois donc que les systèmes philosophiques de Saint-Just et les doctrines religieuses de Robespierre, les funestes oripeaux devenus aujourd'hui des haillons, dont notre pauvre France n'a pas pu se débarrasser encore, paraissent flétris par le sang qu'ont répandu les saints de M. Michelet.

Car, après tout, quelle est donc la gloire que le meurtre a flétrie dans la république de 93? Est-ce la gloire de nos armées? Celle-là est chose sacrée, mais isolée, Dieu merci, de toutes les infamies qu'on veut ensevelir dans son éclat. Je ne crois pas qu'il y ait un bienfait au monde, même un bienfait dont puisse jouir une nation tout entière, qui vaille la peine d'être acheté par une certaine espèce de meurtres, par les meurtres de l'Abbaye, par exemple. J'admets un instant que je me trompe. Quel est le bienfait que la Terreur a payé? La Révolution française n'a eu quelque apparence de grandeur qu'au temps où une seule goutte de sang ne s'était pas répandue encore pour ses doctrines. Les seuls hommes qui, l'un par l'éclat du génie, l'autre par la pureté du cœur, aient vraiment été dignes de représenter ce qu'elle eut de noble et d'entraînant, Mirabeau et La-

fayette, quittèrent le premier la vie, le second la patrie, en maudissant les proscriptions. Pourquoi la France s'est-elle arraché le meilleur sang de ses veines? Est-ce pour une loi, pour une vérité, pour un principe, pour quelque chose qui soit encore vivant et nourrissant le cœur des peuples? Non, c'est pour les pédantes rêveries de Saint-Just et de Robespierre, pour l'atroce vanité de Danton, pour la féroce lâcheté de Marat, enfin pour cette meurtrière inquiétude à laquelle était condamnée la Montagne par ses chimères et ses passions.

C'est contre l'esprit que M. de Maistre a nommé, dans son religieux langage, l'esprit de l'abîme, et non pas contre le génie de la patrie que se révolta une population héroïque. Le soulèvement de la Vendée suivit les crimes de septembre. M. Michelet n'a point contre les Vendéens assez de malédictions. Il en fait des insurgés d'abord. Quelle insurrection pouvait-il y avoir après les journées d'août et de septembre, si ce n'est insurrection contre la tyrannie de l'émeute, contre les violences et les cruautés des factions? En 91, il n'y eut point de troubles en Vendée. Après cette nuit d'aveugle enthousiasme, où la noblesse française se dépouilla de tout ce qui faisait sa force, ces gentilshommes vendéens, dont on a voulu faire les

champions intéressés des droits féodaux, imaginèrent-ils de se mettre en campagne? Non, ils laissèrent leurs paysans derrière la charrue et restèrent tranquilles dans leurs châteaux. Mais lorsqu'on apprit en Vendée qu'il y avait à Paris des hommes qui voulaient chasser de la patrie ce qui en avait paru jusqu'alors l'âme immortelle et la vie terrestre, Dieu et le roi, on courut aux armes pour venger la royauté et défendre la religion. Voilà quelle fut la révolte de la Vendée.

Les révoltés, on les connaît, et leurs ennemis mêmes jusqu'à présent n'avaient pas imaginé de les insulter. Les Bonchamp, les La Rochejacquelein, les Charette, les Lescure, ont eu cet honneur de faire revivre en France, après tous les blasphèmes et toutes les moqueries du XVIII^e^ siècle, une chevalerie plus fervente et plus pure que celle des âges les plus croyants. Puis, mettant en pratique cette fraternité dont le nom était un si dérisoire mensonge sous un autre drapeau, ils associèrent à leur gloire les plus humbles défenseurs de leur cause. Les paysans eurent en Vendée un magnifique rôle. Je ne sais pas ce que leurs journées de poudre leur valurent dans l'autre monde, mais elles leur valurent la noblesse en ce monde-ci. Les soldats vendéens furent pour leurs chefs des compagnons. Il n'y eut à travers les brous-

sailles sacrées du Bocage qu'une grande famille de preux. Malheureusement on envoya contre cette race héroïque des hommes qui, eux aussi, avaient bien mérité de l'honneur et de la France. Les gens qui massacraient dans les prisons, qui conduisaient les charrettes à l'échafaud, qui criaient dans les clubs, ne s'exposaient pas plus aux balles des Vendéens qu'à celles des Prussiens et des Russes. Partout où il fallait frapper, non plus des victimes, mais des combattants, ils envoyaient cette espèce d'hommes intrépides que les coups de fusil attirent. De ces hommes-là je veux dire deux mots. Peut-être ai-je quelque droit d'en parler.

Tandis que M. Michelet fait du Vendéen une brute et un brigand, il élève au contraire jusqu'aux plus hautes régions de l'héroïsme le soldat de la république, et le soldat de la république pour lui c'est le volontaire parisien. Certes ce n'est pas à moi de déprécier ceux qui s'appellent et ont vraiment le droit de s'appeler les enfants de Paris, c'est-à-dire ceux qui sont le sang jeune et généreux de la grande cité. Un des écrivains de ce temps-ci nous a peint une fois, dans un éloquent tableau, tout ce qui se trouve derrière une barricade. A côté de l'écrivain envieux et impuissant, de l'ouvrier paresseux et

débauché, de tous ces hommes déjà vieillis par les passions et par cette double misère de l'âme et du corps qui est le châtiment du désordre ici-bas, il y a souvent un enfant, un enfant insoucieux et turbulent qui vient au jeu du combat, chante et rit tant que la poudre parle, et, quand le calme se rétablit, ne veut plus quitter son métier de soldat. C'est là le volontaire parisien. Ne m'en faites pas un adepte inspiré de toutes les sombres doctrines des clubs. Il criera avec plaisir à l'heure de son départ : *Vive la république !* c'est vrai, car c'est à ce cri-là qu'il a tiré son premier coup de feu et cassé les lanternes ; mais il est le premier, croyez-le bien, à se moquer de toutes vos farouches billevesées. Rien ne répugne plus à sa nature que le jargon des visionnaires ; et le jour où un capitaine qu'il aura vu gai et dispos au feu, avec lequel il aura échangé des quolibets à travers les balles, lui dira : « Va me chasser les bavards qui sont dans cette grande maison que tu vois là-bas », l'histoire nous apprend comment il marche. Tous ses scrupules politiques, s'il en avait, seraient levés par un roulement de tambour.

Tandis que le sentiment chevaleresque jetait son dernier éclat dans la Vendée, un autre sentiment se développait en France sous la république, le sentiment militaire. C'est à l'instinct militaire

et aux actions glorieuses qu'il produisit, que les politiques de 93 ont voulu accoupler leurs lâches passions et leurs actes infâmes. C'est en vain qu'ils veulent s'attacher à l'uniforme sacré de nos soldats. Il n'y a rien de commun entre le canon et l'échafaud, entre les Marceau et les Marat. Le jour où la république disparut de la France avec les assemblées, les clubs et les émeutes, nos armées n'en continuèrent pas moins à vaincre sur tous les champs de bataille. Il s'était formé dans les camps, sous le soleil, une France, celle qui fut le premier royaume et demeura l'arche sainte de Napoléon, où la politique n'avait rien à voir. Là, on connaissait les deux mots seulement qui sont restés sur nos croix. On ne s'embarrassait point l'esprit d'autres formules. On se battait pour culbuter l'ennemi, voir de beaux coups et gagner aux drapeaux de nobles cicatrices. Dieu merci, ils existent encore ces hommes braves et simples, dont les gens aux ténébreux systèmes voudraient confisquer la gloire à leur profit. Ils existent encore avec leur dévouement à qui les guide, et ils sont un redoutable obstacle à plus d'un coupable projet.

Le malheur voulut qu'en 93, dans la confusion universelle que quelques misérables étaient parvenus à établir, ils se soient heurtés à des hommes

dignes d'être dans leurs rangs. Certes, je regrette l'échange de balles qui eut lieu entre des fusils français dans le Bocage. Mais il faut qu'une nation soit punie de ses crimes; et ce n'est pas seulement dans sa chair corrompue qu'elle doit être frappée, elle doit pâtir dans ce qu'elle a de plus sain et de plus pur. Les guerres civiles, qui, en quelques mois, quelquefois en quelques jours, enlèvent à une nation sa force, son orgueil, son éclat, sont les justes châtiments des révolutions.

On ne saurait trop blâmer ceux qui exaltent des faits qu'évidemment Dieu réprouve, puisqu'il les accompagne de tant de trouble, qu'il punit, puisqu'il les accompagne de tant de malheurs. Voilà pourquoi j'ai parlé avec cette énergie du livre de M. Michelet. Peut-être y a-t-il, du reste, dans ce livre toute espèce de qualités littéraires. Je suis disposé à le croire. M. Michelet m'a toujours paru un homme doué de savoir et d'éloquence. Je ne l'en plains que davantage quand il s'égare, car il encourt cette malédiction prononcée contre les docteurs par l'Évangile :

« Malheur à vous qui avez pris la clef de la science et n'y êtes point entrés! »

La clef de la science avec laquelle la science nous reste fermée, c'est la puissance de notre esprit développée par la méditation et par l'étude,

mais dirigée par nos intérêts ou par nos passions. On les rencontre dans toutes les avenues de la vérité, ces hommes qui ont la clef de la science et restent au seuil de l'immortelle demeure. Les philosophes et les rhéteurs ont la clef de la science et n'y entrent pas; à la porte où ils ont vainement heurté, l'homme droit et l'homme simple viennent frapper à leur tour, Dieu les entend et leur ouvre.

M. DE LAMARTINE

HISTOIRE DES GIRONDINS

Je suis un peu en retard, je l'avoue, avec le livre dont je parle aujourd'hui. Depuis l'époque où a paru l'*Histoire des Girondins*, quelques événements ont modifié l'existence de ce pays et la vie même de celui qui écrit ces lignes. Le hasard et l'action se sont emparés des choses humaines.

« Levez-vous, orages désirés », criait René dans sa jeunesse. A l'époque où il a paru, le livre de M. de Lamartine n'était pas autre chose que ce cri brûlant s'échappant de nouveau d'un cœur inquiet et d'une bouche passionnée. Les orages désirés sont venus. Je crois donc qu'on peut mieux juger le livre. C'est le mauvais livre par excellence que cette *Histoire des Girondins*.

On a dit souvent : C'est un roman. Oui, c'est un roman dangereux en politique comme *Werther*

en amour ; c'est un roman capable de pousser tout un peuple aux rêveries funestes et au suicide. Toutes les songeries entremêlées d'emportements auxquelles la France est livrée datent du jour où elle a lu les *Girondins*. On prétend que Gœthe, à la fin de sa vie, regrettait d'avoir écrit *Werther* : quels remords M. de Lamartine s'est préparés !

Son livre encourage, dans les classes remuantes de la société, un goût qui chaque jour, pendant de longues années, a fait des progrès effrayants en France, le goût des révolutions, ou, pour mieux dire, des émotions révolutionnaires. Le peuple (c'est du peuple parisien que je parle, de ce peuple enivré, corrompu, blasé, perverti comme un tyran de quatre-vingts ans par la flatterie des démagogues), le peuple reste maintenant assez froid quand on agite devant son esprit les images de la guerre. Fouler sur un coursier sanglant, au milieu des boulets et des balles, l'herbe qui croît sur les bords du Rhin, ce n'est pas ce que rêve cet ouvrier de vingt ans, ce travailleur, comme ses courtisans l'appellent ; mais dans l'atmosphère fétide d'un club prononcer d'une voix haletante des phrases ampoulées et incendiaires, puis un jour sortir dans la rue les bras nus, échevelé, le fusil au poing. enfin, après un combat de fenêtres et de barricades, affublé d'un chapeau

de général et d'un baudrier de soldat, entrer dans un palais dévasté et y fouler aux pieds les emblèmes d'une Majesté détruite, voilà les tableaux qui séduisent aujourd'hui l'imagination populaire.

L'*Histoire des Girondins* est le livre le plus propre à exciter cette passion pour les scènes tumultueuses des guerres civiles. C'est de toutes les œuvres celle où triomphe avec le plus d'éclat l'esprit de confusion et de désordre. Le désordre! la confusion! voilà les mots qui depuis tantôt un siècle résument ce qui se dit, ce qui se fait, ce qui se pense dans notre malheureux pays. Le livre de M. de Lamartine, et c'est pour cela qu'il a été si populaire, est la plus complète expression de tous les malaises, de toutes les contradictions, de toutes les erreurs de la conscience publique, pauvre conscience où la fausse sagesse a fait taire la vérité, mais ne peut point cependant réduire au silence une voix qui proteste contre ses arrêts, et témoigne incessamment de sa vanité : la voix de l'inquiétude.

Rien n'est arrêté dans l'*Histoire des Girondins :* c'est un ouvrage écrit au hasard et sous une inspiration changeante. Je pense que M. de Lamartine s'était pris autrefois de passion pour ceux dont le nom est devenu le titre de son livre. A un de ces

banquets auxquels présidait Mme Roland, les Girondins, par une imitation des mœurs antiques, firent circuler une coupe où le vin disparaissait sous des feuilles de roses. A la place du vin, mettez du sang, et vous aurez une image sensible du rôle qu'ont joué dans l'histoire les députés de la Gironde. Ces hommes, qui donnèrent le coup mortel à Louis XVI et vécurent en fraternité avec la guillotine jusqu'aux jours où elle les menaça, jetaient devant eux, sur les voies sanglantes où ils s'avançaient, toutes les fleurs de leur intelligence. Aussi tous ceux que charme la forme, tous ceux que captivent les séductions du langage, ont-ils eu pour les Girondins de l'indulgence. Charles Nodier, en dépit de son cœur vendéen, consacra au souvenir de ces gracieux bourreaux tombés en victimes élégantes quelques pages pleines d'admiration et de tendresse. Puis, il faut bien le reconnaître, malgré la tache ineffaçable qu'a laissée au front pâle de Vergniaud le grand crime du 21 janvier, Vergniaud n'était point Robespierre. Ce n'est point la Gironde qui a prononcé le suprême et terrible mot de la Révolution française.

Les Girondins se sont arrêtés, comme on dit. Ils ont fait halte sur la route où ils avaient jeté le cadavre de Louis XVI. Ils ont dit : « Non ! » à cet esprit implacable qui crie : « Marche ! » aux révo-

lutionnaires. De là vient, je crois, que M. de Lamartine s'était imaginé autrefois de les prendre pour héros, et puis s'est séparé d'eux en écrivant leur histoire.

C'est qu'il est une doctrine qui a fait en peu de temps des progrès immenses : je parle de la réhabilitation des crimes et des criminels de 93. On commença d'abord par parler avec une insensibilité calculée, avec une systématique indifférence, de tout ce qui semblait devoir évoquer éternellement la colère et la pitié. Un historien célèbre eut recours à la fatalité, il lui attribua les forfaits dont aucune conscience n'osait se charger encore. Puis la hardiesse s'accrut; et, tandis qu'on dépouillait les victimes de leur auréole sacrée, tandis qu'on leur refusait la divine aumône des larmes, on entourait d'une sombre lueur le front des bourreaux. On donnait à Danton cette grandeur sinistre que lui avaient fait si ardemment souhaiter les atroces misères de son orgueil. Bientôt on ne se contenta plus d'accorder aux hommes de l'échafaud cette sorte de gloire réprouvée qui est une des plus pernicieuses inventions de l'esprit moderne; on fit taire l'horreur à leur souvenir, pour ne plus laisser parler que l'admiration; on prit au sérieux toutes ces vertus d'apparat sous lesquelles se déguisaient les mys-

tères hideux de leur nature, comme la poudre et la fange de leurs pensées sous les oripeaux de leur langage; on vanta leur désintéressement, leur patriotisme, et jusqu'à cette grotesque douceur, née de la fausse sensibilité des philosophes, qui fut la part de la niaiserie dans le drame révolutionnaire.

Ce système historique dont je viens de signaler les progrès, M. de Lamartine l'a adopté avec emportement, et l'a poussé du premier coup à ses conséquences les plus extrêmes. Son héros, il faut bien le dire, car tout le public l'a compris, c'est Maximilien Robespierre. Certes, le livre de M. de Lamartine manque de netteté dans ses détails et dans ses dessins; mais cependant, et c'est un malheur cette fois pour le chantre des *Harmonies,* on aperçoit la divinité monstrueuse qui se cache sous les nuages de son style. Il y a une pensée qui domine l'*Histoire des Girondins*, c'est la constante apologie de tous les excès révolutionnaires.

Il arrive souvent que l'analyse, lorsqu'on peut, en la resserrant, lui donner toute sa force en quelques phrases, dégage une idée distincte de l'œuvre la plus confuse. Notre analyse peut être brève aujourd'hui, car la prodigieuse célébrité qu'a eue l'*Histoire des Girondins,* le temps qui

s'est écoulé, les événements qui se sont accomplis depuis l'époque où cet ouvrage a paru, nous permettent un résumé rapide, nous imposent un jugement concis.

M. de Lamartine commence son récit à la mort de Mirabeau, c'est-à-dire à l'époque où l'aube radieuse de la Révolution disparaît pour faire place à un jour sinistre. Mirabeau emporta dans sa tombe la république patricienne. A l'heure où s'éteignit ce souffle puissant, où cette grande âme fut enlevée aux travaux de la pensée humaine, le mouvement révolutionnaire perdit tout ce qu'il avait de généreux et d'entraînant. Cette liberté, dont le descendant des Riquetti devait le secret aux altières traditions de sa famille, n'eut plus personne pour la faire respecter, ni même pour la comprendre. Elle disparut, et fit place à cette tyrannique chimère de l'égalité absolue dont tant de supplices ont marqué le règne. « Ce qu'on pouvait entrevoir alors de la Révolution française, dit M. de Lamartine, annonçait ce qu'il y a de plus grand au monde : l'avènement d'une idée nouvelle dans le genre humain, l'idée démocratique, et plus tard le gouvernement démocratique. »

Une des plus étranges et des plus funestes aberrations de notre époque, c'est d'accorder la nou-

veauté, ce mérite divin, cette jeunesse toute-puissante des choses, à ce que le monde renferme de plus antique, à ce que le soleil éclaire de plus décrépit et de plus dégradé. Je le demande tout simplement à la bonne foi et au bon sens : quand Corneille, le vieux Corneille, écrivait que le pire des États est l'État populaire, l'univers était-il dans l'ignorance de l'idée démocratique?

Depuis qu'il y a des peuples sur cette terre, il est une idée qu'à certains moments les instincts rebelles et violents de notre nature réveillent toujours au cœur des hommes : c'est la haine de l'autorité; il faut qu'à certaines époques les troupeaux humains dévorent leurs pasteurs. C'est une de ces lois mystérieuses et meurtrières qui pèseront sur notre espèce tant que nos veines auront du sang et que nos yeux auront des larmes.

M. de Lamartine appelle donc cette loi immortelle une nouvelle idée, et il fait un livre sur cette idée qu'il incarne dans un homme. « Robespierre, dit M. de Lamartine au début de son *Histoire*, couvait dans sa pensée la rénovation du monde religieux et du monde social; il était le dernier mot de la Révolution. » Je prends acte de ces paroles que M. de Maistre eût à peine trouvées dans l'exaltation de sa haine contre tous les dogmes et tous les actes révolutionnaires.

Tandis que Robespierre, suivant M. de Lamartine, à qui je laisse la responsabilité de cette pensée, représentait la Révolution, était son dernier mot, il se trouvait, par un dessein saisissant de la Providence, que l'image, que le dernier mot de la royauté était une de ces créatures, divines par la bonté et par la grâce, qui semblent le sourire du ciel sur les traits de l'humanité. Ce fut évidemment Marie-Antoinette qui représenta la royauté française. Cette femme héroïque eut au 10 août des élans comme Charles Ier à la bataille de Naseby; et ce ne fut point seulement, comme l'ont souvent répété ceux qui n'ont rien compris à cette intrépide et délicate nature, ce ne fut point seulement aux jours du malheur et du péril que se montrèrent ses grandes et touchantes qualités. A cette époque si calomniée de sa vie où elle n'avait subi aucun outrage ni des hommes ni du destin, où tout était enchantement autour d'elle, son âme était certainement l'asile des plus honnêtes, des plus dignes, des plus sérieuses pensées. Celle que récemment encore d'odieux mensonges empruntés à d'infâmes pamphlets ont poursuivie jusque dans la gloire du martyre, donna un rayon de pure et consolante lumière aux dernières heures d'un siècle d'éclairs funestes et de désolante obscurité. Cette tradition, que la

société française avait perdue, de la gaieté décente, de l'humeur chevaleresque, et, qu'on me pardonne cette expression, de l'élégance chrétienne, Marie-Antoinette la rendit à sa cour. Elle ôta le sceptre de la mode à la philosophie, elle renvoya Jean-Jacques dans sa solitude, et bannit de Versailles le rire de Candide. On respira autour d'elle ce parfum discret que nous a conservé le chef-d'œuvre de Mme de La Fayette, *la Princesse de Clèves*. Grâce à elle, la royauté qui allait mourir retrouva l'attrayant éclat de ses beaux jours.

Eh bien! M. de Lamartine a été forcé, pour empêcher de crouler le sophisme sur lequel est construit son livre, de prendre le parti des bourreaux contre cette immortelle victime. Il s'est fait le chevalier de Robespierre. C'est Renaud qui se jette aux pieds du monstre et plonge sa lance dans le sein d'Angélique.

« Ainsi mourut, dit l'auteur des *Girondins*, après nous avoir raconté comment la fille de Marie-Thérèse entra au ciel par l'échafaud, ainsi mourut cette reine légère dans la prospérité... Elle ne sut que charmer, égarer et mourir. Le peu de solidité de son esprit l'excuse. »

Je plains l'auteur des *Méditations* d'avoir écrit de semblables lignes. Je plains surtout ceux qui souffrent, comme des trahisons d'une maîtresse, de

tout ce qui dessèche les couronnes, jette au vent les parfums, et à la nuit les rayons des poètes qu'ils ont aimés. Du reste, ces esprits d'élite pourront se consoler en appliquant au chantre du *Lac* ces paroles qui, par un étrange hasard, le caractérisent avec tant de justesse :

« Il ne sut que charmer, égarer... (on ne peut pas dire encore : et mourir). Le peu de solidité de son esprit l'excuse... »

On comprend que M. de Lamartine, dans ce long roman historique où malheureusement la réalité a trop de part, n'ait pas grand'peine à sacrifier les Girondins, après avoir fait le sacrifice de Marie-Antoinette. Quant à moi, je l'avoue, je prends leur trépas avec philosophie. Je ne trouve même point dans leur mort une gloire qui rachète les meurtrières lâchetés de leur vie. Je pense toutefois que ce n'était pas à M. de Lamartine de les abandonner. Il a foncièrement avec ces hommes bien plus d'affinités qu'avec le terrible héros qu'il s'est choisi dans un sombre caprice. M. de Lamartine est bien plus près de Vergniaud que de Robespierre. Les Girondins furent entraînés et perdus par tout ce qui entraîne et perd leur historien ; ils se noyèrent dans le fleuve de sang où toute la Révolution française s'est engloutie, en y poursuivant des fleurs, comme Ophélia. Épris d'atti-

tude et d'harmonies, artistes passionnés en langage, ils cherchaient dans les scènes révolutionnaires matière aux poses et aux discours. Mais Dieu ne veut pas que de semblables natures puissent jouir impunément, comme d'émotions de théâtre, de ce qui fait la douleur, l'agonie et quelquefois le trépas des peuples. Il faut qu'elles pâtissent ou dans leur intérêt terrestre ou dans leur intérêt immortel. Habituellement elles souffrent dans tous deux. C'est dans leur honneur d'abord, c'est ensuite dans leur fortune et dans leur vie que sont frappés ces poursuivants de poésie, qui demandent aux flots humains des tempêtes pour jouer le rôle de dompteurs de vagues. Ces lames furieuses qu'ils bravent leur jettent d'abord l'écume et le limon au visage, puis finissent par les emporter.

Je ne sais pas ce que M. de Lamartine pense aujourd'hui des Girondins; mais, à l'époque où il a écrit leur histoire, il a eu peur de l'impopularité sous laquelle ils sont tombés. Il les a abandonnés à l'échafaud, comme Marie-Antoinette. Les Girondins ne représentaient qu'une révolution tronquée, une république imparfaite. Le génie de la démocratie ne leur avait point révélé ses secrets : leur chute et leur mort étaient donc fatales. Le sphinx dont ils n'avaient pas deviné les énigmes devait

les tuer. M. de Lamartine prend leur trépas avec calme, je l'ai dit, je l'imite en ce point. Où je me refuse à le suivre, c'est dans son enthousiasme pour Robespierre.

Il faut en vérité tous les désordres de pensée, le véritable cataclysme moral dont nous avons eu la douleur, je dirai presque la honte d'être les témoins, pour qu'un écrivain de quelque renom ait pu un jour, sans tomber sous la réprobation publique, chercher à faire une mémoire sacrée de ce souvenir flétri et sanglant. « Robespierre, dit M. de Lamartine, était un disciple de Jean-Jacques. » Je le veux bien. Il avait bu à cette coupe de l'amertume et de l'envie où trempèrent toujours les lèvres de Rousseau. Puis, et c'est là un des traits les plus saillants de son caractère, il avait dans ses plus grands emportements je ne sais quoi d'affecté et de faux qui rendait glaciale jusqu'à sa colère. Aucun souffle ardent ne pouvait sortir de cette âme. C'est la peine des sophistes en ce monde de ne pouvoir jamais donner à leur parole cette chaleur qui, comme la lumière, est réservée à la vérité. Un trait de ressemblance que Robespierre eut aussi avec l'auteur de l'*Émile*, c'est une sensiblerie pédante à l'endroit des choses divines. On connaît les fêtes à l'Être suprême, sacrilèges cérémonies qui, dans un horrible poème,

intercalent une niaise idylle. L'homme qui avait usé la guillotine, qui avait rempli des paniers de têtes, qui avait fait verser de ces larmes, causé de ces douleurs dont l'amertume, dont l'étendue sont les plus terribles des mystères, imagina, un jour de printemps, d'offrir à Dieu, ou, pour parler son langage, à l'Être suprême, une gerbe éblouissante de fleurs. M. de Lamartine raconte cette burlesque et odieuse scène avec une tendre exaltation. Il prend et respire le bouquet du monstre, au lieu de le jeter dans la boue et de l'y fouler aux pieds.

« Robespierre, dit sans cesse M. de Lamartine, était l'âme de la République. » Je veux croire que l'auteur des *Girondins* se trompe, ou bien l'âme de la République était quelque chose de plus exécrable et de plus stupide qu'un échafaud.

Une des plus funestes erreurs de ce temps-ci, c'est de vouloir qu'en politique il n'y ait pas de halte, pas de repos, je dirai plus, pas une espérance de repos. Les Girondins se sont arrêtés : c'étaient des misérables. Robespierre, lui, ne s'est pas arrêté : c'était un grand homme. Il viendra un temps où les peuples se lasseront de cette destinée de Juif errant que leur font les sophistes. Ce temps même est peut-être déjà venu. Les nations demanderont à tous ces prétendus prophètes qui les

traînent dans le désert, et n'ont point de manne pour les nourrir, de leur faire apercevoir enfin la terre promise. Je crois qu'aujourd'hui M. de Lamartine n'écrirait plus les *Girondins*.

L'esprit de ce livre, en définitive, peut être nettement accusé. Il faut, en révolution, avancer toujours : voilà ce que les *Girondins* ont pour but de prouver. Mais cette maxime, sur laquelle toute l'œuvre repose, est perdue sous une telle profusion de paroles qui se contredisent, de pensées qui luttent entre elles, de faits qui se heurtent, que le chaos n'en est pas moins ce qui triomphe dans cette création de poète. M. de Lamartine, l'homme des élégantes élégies, a été obligé souvent, après tout, d'accorder quelques élans de pitié aux augustes et touchantes figures qui, en dépit de lui, tirent des sons de sa lyre rien qu'en la frôlant. Aussi parfois écrit-il tout à coup sur Madame Élisabeth, sur Louis XVI, sur Marie-Antoinette elle-même, des pages qui rappellent le temps où il adressait au duc de Bordeaux cette ode toute frémissante de colères et radieuse d'espérances royalistes. Après avoir pleuré sur la beauté et sur la jeunesse en sa qualité de troubadour, après avoir donné, en sa qualité de paladin, une furtive accolade aux chevaliers du poignard, comme écrivain, comme lettré, comme artiste, il lui prend envie de s'as-

seoir parmi ces Girondins qui, ressuscitant les banquets antiques, mêlaient, sur leurs lèvres, au parfum du vin l'harmonie des poétiques discours. Il résulte de tous ces mouvements opposés, de tous ces caprices contraires, la plus merveilleuse confusion. L'arc-en ciel, le paon de Junon, n'ont pas des nuances plus bigarrées que l'*Histoire des Girondins*. Quelques yeux ont été charmés par cette boutique de lapidaire. Quant à moi, je laisse aujourd'hui tout jugement littéraire de côté. D'ailleurs, même en ne parlant que comme écrivain, je maudirais encore, malgré l'éclat qui en résulte, cet amas désordonné de couleurs. J'ai pris le désordre en haine dans tous les domaines.

Le désordre nous a fait tant de mal! Je ne parle point des gens qu'il a tués. La terre sera encore longtemps assez vaste pour recevoir des cadavres, et il y aura toujours place dans le ciel pour des âmes; mais je pense à toutes les sottises, à toutes les folies que les révolutions nous ont fait dire. Parmi les mots absurdes et impies qu'ont portés à la lumière et à la puissance les faux sages du siècle dernier, il en est un que M. de Lamartine a répété souvent au commencement et à la fin de son livre : c'est le mot de *vertu*. Si la vertu, comme l'a dit Montesquieu, est le fondement des républiques, les républiques n'ont point là une

base bien solide, à en croire du moins ce républicain qui s'arracha les entrailles après avoir lu le *Phédon*. « Robespierre, dit sans cesse M. de Lamartine, aimait la vertu et la poursuivait. » Voilà ce qui me ramènerait à l'honneur, si jamais j'avais été tenté de m'en éloigner.

La vertu et l'honneur sont deux termes qu'on oppose souvent et qui représentent, dit-on, deux principes de gouvernement. Suivant l'auteur des *Girondins*, l'honneur est une qualité de parade. M. de Robespierre, qui aimait à se parer pourtant, dédaignait cette parure-là. Du reste, quand je déclare la vertu une parole funeste dont Caton, avant de mourir, eut raison de proclamer le néant, je n'ai pas besoin de dire, je l'espère, de quelle vertu j'entends parler; avec ce sentiment pénétrant, avec cette divine intelligence de l'idéal qu'a donnés aux hommes la loi nouvelle dont les sociétés modernes sont nées, une vertu s'est révélée au monde qu'aucune parole de mourant n'a encore insultée : c'est la vertu qui fait mépriser au riche sa richesse et adorer au pauvre sa pauvreté, mais cette vertu-là ne peut point régner sur la terre; elle ne peut que remplir quelques âmes et le ciel. Aussi, tandis qu'elle donnait ce don sacré à l'hôte de la cité divine, la loi chrétienne donnait un autre présent presque aussi précieux à l'hôte de la

cité humaine; elle lui donnait l'honneur. Quant à moi, je souhaite l'honneur pour règle à tous les gouvernements de ce monde, monarchies ou républiques, et, le jour où on le bannira de la terre, je désire que les amis de Robespierre veuillent bien, avec sa vertu, nous rendre aussi son échafaud.

CORRESPONDANCE

LETTRES

A LA MARQUISE DE LA GRANGE

Bayonne, 22 septembre 1849.

J'ai reçu votre lettre hier au soir, elle m'a vivement touché. Mais, faut-il vous dire quelque chose qui va vous mettre en fureur contre moi, elle m'a fait un peu l'effet de vos prières, c'est-à-dire un effet tout opposé à son intention. Je trouve que vos gronderies, malgré leur vivacité, ont un certain charme qui me les fait aimer et me donne une secrète envie de les encourir. Je vous dis cela parce que j'ai grand plaisir à parler franchement et librement avec vous. Du reste, vous auriez tort de toute façon de m'abandonner à mon destin et de me retirer vos bonnes paroles. En définitive,

les uniques liens qui me tiennent attaché à ce monde sont les affections, tout le reste m'ennuie et me répugne ; je ne fais pas de mon talent plus de cas que Madeleine repentie n'en faisait de ses cheveux blonds, et je trouve que le courage n'est bon qu'à nous donner une mort convenable, ce que j'ai cherché souvent. J'avoue qu'une mort par le sabre ou l'épée de quelque spadassin inconnu n'est pas tout à fait ce trépas rêvé. Mais je suis persuadé que Dieu reçoit avec bonté ceux qui, dans leur hâte d'aller à lui, prennent la première porte venue.

J'écris au général B. une lettre que je vous prierai de lui faire remettre par M. de La Grange ; elle n'est pas de nature à compromettre ma dignité, et ce sera mon unique démarche. J'ai écrit à M. B. parce qu'il est général, et partant mon chef, vu la carrière où je me suis embarqué. Je n'ai voulu ni écrire ni faire écrire par les miens aux autres députés, qui ne sont en définitive et ne peuvent être que mes amis, quels que soient leur âge et la position qu'ils occupent ou aient occupée.

Faites ce que vous voudrez de ce *lot atroce* que j'ai gagné. Je me rappelle avec un vif sentiment de plaisir le jour où vous m'avez parlé de cette loterie. Vous m'aviez lu un peu de la *Marquise*

d'Egmet, roman qui restera parmi les jeunes et tendres souvenirs de ma vie; j'aimais à vous entendre lire, et puis j'aimais déjà aussi à deviser avec vous sur maintes choses, la lecture finie.

Eh bien! oui, vraiment, ces conversations m'étaient bonnes, me calmaient et me manquent; j'espère en avoir gardé quelques pensées utiles et élevées; je suis sûr qu'elles m'ont laissé une affection sincère et profonde que j'aime à vous rappeler.

Bayonne, le 17 octobre 1849.

Votre maladie si cruelle et votre convalescence si pénible me causent plus de tristesse que je ne saurais dire. J'ai pour un petit nombre et pour un certain ordre de souffrances autant de vive et douloureuse sympathie que j'ai d'insensibilité pour les maux d'une multitude dans laquelle, j'ose le dire, je me suis depuis longtemps classé.

Je ne sais quand je vous verrai. J'ai écrit au général B. directement, il y a un certain nombre de jours, sur des nouvelles très hostiles à la garde mobile qui m'étaient arrivées de Paris de la part de M. Dufaure. On dit maintenant que les ministres nous redeviennent favorables. Je n'en sais rien et ne m'en soucie foncièrement que dans une

mesure assez restreinte. Quoi qu'il arrive, je resterai soldat, position que mon âge et mon cœur me permettent de garder et que nul ne peut me prendre.

J'ai trouvé ridicule qu'on me proposât, comme quelqu'un l'a fait ces jours-ci, d'entrer dans la carrière diplomatique. Le jour où je laisserai ce sabre que j'aurai passionnément aimé, j'irai tout simplement planter mes choux ou mes roses, car j'aime mieux les roses que les choux, comme l'a dit je ne sais quel poète de ce temps. Je trouve plus malséant que jamais de servir la République autre part que sous les drapeaux. Je brûle de tuer nos ennemis, et je vous dirai sincèrement que nos amis me répugnent un peu, même beaucoup. C'est en définitive leur lâcheté qui nous a mis là où nous laissent toutes leurs intrigues. Je travaille et fais des armes. Quelquefois encore, malgré vos sermons, je me démasque, mets l'habit bas, quitte les fleurets pour de vraies lames et m'amuse à appuyer mon sabre sur la poitrine de mes adversaires. Jusqu'à présent je n'ai toujours de percé qu'un bras et de cassé qu'une épaule.

Je donnerais toutefois ces passe-temps, et vous le dis en sincérité bien grande, pour quelques heures de ces promenades et causeries dont j'ai joui à Blaye sans me rendre assez compte de mon

plaisir. Ne croyez pas que je vous fasse un petit sacrifice pourtant en mettant votre entretien au-dessus des coups de sabre.

Plus je vais et plus je me sens au cœur appétit bizarre de danger, secrète envie de sentir encore le fer ou le plomb ouvrir mes veines. Pourquoi suis-je ainsi ? Je n'en sais rien. Je sais mieux, Madame et amie, pourquoi je vous suis si respectueusement et si profondément dévoué.

Bayonne, le 12 septembre 1849.

Ma lettre va donc vous retrouver là où mes souvenirs vont le plus volontiers vous chercher, et où je suis bien aise de vous savoir de toutes façons, car j'étais désolé de votre séjour dans ce mauvais air de Bordeaux. Je suis moi-même, en ce moment, en assez mauvais état. J'ai été tirer le sabre dans une salle d'armes sans veste et sans masque, au sortir d'un punch où j'avais été ennuyé de ne pas faire dégainer mes camarades avec qui je voulais me battre sur les tables. J'ai tant tourmenté mon adversaire, pauvre troupier de la ligne, que je l'ai fait tirer pour tout de bon, et me voilà

tout en sang, une épaule, heureusement c'est celle qui n'est pas cassée, fort endommagée, et deux coups de sabre dans les cheveux sur les os du crâne. Cela rend encore plus mauvaise mon écriture, qui déjà est si loin d'être bonne; heureusement ce n'est pas à vous, sous ce rapport, de vous montrer sévère.

Quand je vous avais à Blaye, près de ma citadelle, j'allais vous trouver lorsque j'étais dans mes idées noires ou sanglantes, et je revenais, sinon avec du rose, du moins avec un peu de bleu dans l'esprit. Aujourd'hui je n'ai plus cette ressource, et je suis réduit à m'aller battre obscurément et misérablement. La vie littéraire ne m'a jamais suffi, pourtant je m'occupe avec quelque activité. Vous verrez probablement d'ici à quelques jours, dans la *Revue des Deux-Mondes*, une œuvre de moi, faite avec des souvenirs très complets, et où il y a, je crois, une excessive réalité. C'est une sorte d'air que j'ai entendu jouer et que je me suis amusé à noter.

Voilà notre Président qui jette son petit chapeau par-dessus les moulins et veut imposer au Pape le Code Napoléon. En fait de Code, je n'aime plus que l'Évangile, et je trouve grandement raison au Pape, qui me paraît de mon goût; mais enfin, si la guerre vient, vive la guerre! Mieux

valent pour moi, vous en conviendrez, les nobles aventures qu'elle offre aux braves gens que toutes ces misérables aventures dont ma fantaisie et mes destins me font le héros. Il fait un affreux temps depuis quelques jours, et, sans savoir pourquoi, je suis triste.

Adieu, Madame; quand je reçois vos lettres, j'ai pour quelques minutes de plaisir et pour quelques secondes de raison. C'est beaucoup.

Bayonne, 31 octobre 1849.

Oui, Madame, votre silence m'avait fait faire toutes les réflexions que vous dites. J'avais déjà repris à l'égard de l'amitié toutes mes anciennes défiances, et au vôtre une sorte d'affection chagrine que vous m'inspirez volontiers, je ne sais trop pourquoi. Enfin vous me dites que je dois me résigner à ne recevoir de vous que des lettres séparées par de longs intervalles, et cependant, dites-vous aussi, le tourbillon mondain ne vous entraîne pas, mais vous vivez dans un cercle intime qui vous dédommage de la République et de ses ennuis, et vous prend beaucoup de temps.

Voilà qui ne me trouve résigné qu'à demi. Je me confirme de plus en plus dans mes sombreries. Vous me disiez un soir que vous seriez fâchée de m'avoir connu, parce que ma déraison me ferait casser la tête en quelque endroit, loin de mes amis; je ne serais pas fâché, moi, de vous donner un petit chagrin, et que mon souvenir vînt vous attrister un tant soit peu dans ce cercle intime : tout cela n'est ni très chrétien ni très sensé, mais c'est vrai, et la vérité est ce qu'on doit avant tout à ceux pour qui on a sincère affection.

J'ai reçu une très grande lettre du général B., qui n'est pas très remplie d'espérances; ce que je voudrais savoir maintenant et le plus tôt possible, c'est si on s'occupera de nous, oui ou non; parce que dans le cas où on nous laisserait tout à fait de côté, j'irais sur-le-champ en Afrique, où il se *retire* des coups de fusil. J'ai vu l'autre jour une liste de tués et de blessés qui m'a fait venir le sang à la bouche. J'irais embrasser ma mère, me rappeler à vous de façon à ce que vous puissiez voir bien distinctement mon ombre, et je partirais.

Si vous rencontrez M. de Montalembert, dites-lui, je vous prie, que j'ai trouvé son discours sur Rome une des plus belles choses possibles, ce que j'ai même eu grande envie de lui écrire. Il y a dans

cette éloquence quelque chose d'attendrissant et d'austère, puis un tour charmant d'originalité et qui n'est pas de ce temps-ci.

Je n'aurais pas les mêmes compliments à faire à M. Thiers au sujet de son duel. Je ne sais rien qui soit d'une plus basse bouffonnerie que cette pantalonnade guerrière. On s'en est beaucoup égayé ici à toutes les tables d'officiers. Quant à moi, ces sortes de choses me donnent l'horreur du monde où elles se passent; je ne pourrais jamais retourner vivre parmi des gens qui se tirent des coups de pistolet à vingt-cinq pas, et se manquent.

Je remercie bien M. de La Grange de sa bienveillante préoccupation de mes intérêts. Je le prie d'exprimer au général B., quand il le rencontrera, toute ma reconnaissance des quatre pages affectueuses que j'ai reçues. Et, cette partie positive terminée, je reviens à mes rêvasseries. Savez-vous, Madame, que je viens à l'instant même d'acheter un beau chapelet basque tout blanc qui sera bénit demain, jour de la Toussaint. Priez pour moi, vous qui faites des prières que j'aime tant, et demandez à Dieu qu'il m'envoie où on se bat; ne lui demandez pas qu'il me guérisse de ma chevalerie, même si elle est un peu ridicule et déplacée. C'est ma bonne qualité. Adieu, Ma-

dame, et, quand vous vous sentirez disposée à voyager dans le noir ou dans le bleu, écrivez à qui vous est bien profondément dévoué.

Bayonne, 12 novembre 1849.

J'ai écrit hier à M. Molé pour le remercier, et surtout pour vous obéir. Mes ambitions ne sont pas de ce monde. Je voudrais avoir une foi vive, car chaque jour je mets mes espérances avec plus d'obstination et de violence dans ce qui est au delà des choses visibles. Je vous sais un gré infini de ce que vous me dites sur mon talent, parce que je vois dans la bienveillance de votre jugement une très irrécusable preuve de votre bonne amitié pour ma personne. Du reste, je ne me soucie en aucune façon d'être un grand écrivain, et je préfère un coup de sabre bien donné à toutes les œuvres du monde.

J'ai la grande crainte que mes affaires militaires ne me permettent point d'aller à Paris ou ne m'y laissent faire qu'un très court séjour. J'ai en ce pays des affections qui sont maintenant les seules choses vivantes et éveillées de mon cœur.

Mercredi 14.

J'ai commencé cette lettre il y a déjà deux jours

et la reprends aujourd'hui. Je suis malade; une ancienne affection de gorge s'est jetée sur ma poitrine avec une certaine violence. Différentes circonstances font que je ne puis prendre aucun soin de ma santé. Du reste, je dois dire que j'attache assez peu d'importance à ce qui peut m'arriver; quand je songe à ma mère cependant, je vois les choses sous un voile un peu sombre. Je peux donner à cette pauvre femme de grandes douleurs, et n'ai rien pour lui apporter de la joie.

Je ne lui cache pas complètement mon indisposition, qui me cause un peu d'embarras dans ma correspondance avec elle, mais je désire qu'elle n'en sache point la gravité.

Voici une assez triste lettre, et forcément courte.

Croyez à bien des choses que je ne dis pas et sens vivement.

Bayonne, samedi 22 décembre 1849.

Je n'ai pas regret de ce que je vous ai écrit sur mes velléités de chagrine humeur, car votre réponse m'a profondément touché. Il faut donc que je croie en effet à ce qui m'avait toujours paru au-dessus des choses de ce monde, car j'ai le cœur triste et l'esprit inquiet. Je vous remercie aussi du

fond de l'âme de ce que vous me dites sur ma *Garde mobile*, vous savez jusqu'à quel point je suis détaché de toute vanité d'auteur. Mon talent, si talent il y a, est de toutes les pompes humaines celle que je sacrifierais à Dieu le plus volontiers; mais il y avait quelque chose d'à part et tout à fait de mon sang en ces pages. Voilà pourquoi ce que vous m'en dites me charme et me remue. — Je suis plus que jamais dans l'incertitude sur mon sort; je n'ai aucune confiance dans les nouvelles de ma mère, qui transforme volontiers en réalités tout ce qui lui plaît, disposition d'esprit que je n'ai jamais eue. Tous mes désirs se bornent du reste à passer quelques jours à Paris pour y revoir les personnes en qui je veux laisser souvenir; quoi qu'il arrive ensuite, je partirai pour l'Afrique, à moins toutefois que la politique romanesque et imprévue du Président n'amène les grandes guerres en Europe. Alors je resterais pour les orages désirés.

Malgré ce qui m'arrive parfois encore de témoignages chers d'affection, je persiste à trouver plus que jamais qu'il est bien temps pour moi d'aller voir ce qui se passe en l'autre vie. Toute mon ambition est de sortir par une porte convenable. Je vous apporterai un chapelet blanc qui vient de la montagne et qui est en ce moment sur mes

deux épées de combat au-dessous d'un portrait ami.

Je suis toujours dans une sorte d'idolâtrie catholique qui me plaît assez, et qui vaut encore mieux, je l'espère, que l'absence complète de toute pensée religieuse. Je vous laisse du reste ce point à décider.

Que faites-vous, dites-moi, de votre esprit, j'entends de cette partie de vous qui m'a été connue d'abord, à la fois naturelle et cultivée, comme tout ce qui a un vrai charme, d'où est sortie cette marquise d'Egmet dont je ne sais pourquoi je songe souvent? Vous dites à ces amis des lundis et des jeudis bien des choses qui s'envolent; je n'aurais d'indulgence pour ce gaspillage que si j'en profitais.

En définitive, je ne sais pas pourquoi on ne retirerait pas des débris de ce temps-ci quelques rares et précieux objets imprégnés de la vie d'êtres d'élite. Je ne puis pas croire, malgré votre horreur de toute publicité, que ce qui m'a tant plu à Blaye, à moi qui ne vous connaissais point et qui juge assez sévèrement toute œuvre d'intelligence, soit destiné à mourir. Adieu, Madame; conduisez du reste les choses de votre esprit comme vous voudrez, mais gardez-moi toujours, entre vos affections, la place que je souhaite et que j'ai conscience

de mériter, et ne me mettez point entre trop de gens et de choses.

Bayonne, 2 janvier 1850.

Je vous remercie, et bien du fond de l'âme, des billets que vous m'avez écrits ces jours-ci, *sans compter*, et de votre intérêt à mes destinées, les plus embrouillées, grâce à la Chambre, de toutes les destinées humaines.

Je croyais partir ce soir même. La mauvaise étoile sous laquelle je suis dans ce moment-ci me retient à Bayonne. On m'oblige d'écrire à Paris pour demander un congé. Or, je n'ai rien du tout à faire ici. Toute ma compagnie m'a quitté il y a quatre jours en fondant en larmes. Le décret de prolongation est arrivé comme une grâce au pied d'un échafaud déjà ensanglanté. Le bataillon était licencié quand nous avons appris le mois d'agonie qu'on nous accorde par récompense nationale.

Dans tout ce qui s'est passé, une seule chose, je vous jure, m'a fait vraiment de la peine, c'est l'impertinence que nous avons été obligés de subir dans cette discussion, de la part d'un ami de Cavaignac et de Mme K..., de M. Il m'a fallu

toute la foi, et la passion et la raison qui me retiennent sous le harnais pour persister dans mes résolutions militaires. J'ai eu un instant envie de jeter tout simplement les épaulettes aux orties et d'aller souffleter M. pour avoir appelé *officiers pour rire* ces gens dont on a fait chair à boucherie, comme Clary l'a dit fort justement.

Enfin je me suis résigné, et j'offre ma patience à Dieu. Maintenant, en dehors de toute irritation, je n'ai ni chagrin ni mécompte : je ne saurais dire assez aux gens qui m'aiment combien il m'est indifférent d'aller où tous mes sentiments me poussent sous un uniforme ou sous un autre. Ma seule ambition est d'être maréchal des logis de spahis, et je serais simple cavalier que ce me serait encore à peu près indifférent. Je vous assure que bien des choses s'éteignent en moi, excepté mes affections, qui, au contraire, dans cette triste obscurité de mon cœur, me semblent jeter des lueurs nouvelles.

J'ai une extrême envie de me retrouver avec vous quelques instants. Je m'étonne souvent comment je puis allier mon insensibilité excessive à l'endroit de presque tout ce qui fait la vie avec d'étranges et violentes attaches. Il y a quelques jours, en me trouvant, une après-dînée, au milieu de brutes, je me suis mis tout à coup à penser avec une force singulière à certaines heures de

Blaye, à cette causerie où je trouvais un plaisir nouveau dont j'étais moi-même tout étonné et parfois comme irrité, ce qui ne m'empêche pas d'être un excellent spahi, et, en attendant, je vous suis entièrement dévoué.

P.-S. J'ai oublié de vous dire que je vous priais de remercier M. de La Grange du petit mot qu'il m'a écrit récemment. Je rouvre ma lettre à cette intention.

Paris, ... janvier 1850.

Je me trouve pris depuis ce matin par toutes les formalités de mon engagement, pièces à chercher, courses à faire ; tout cela amène pour moi des incidents et des impressions pénibles qui me donnent un de ces vifs désirs de vous voir, comme j'en avais souvent à Blaye.

J'espère que j'en aurai tout à fait fini demain avec ma cérémonie de prise de voile, et vous savez alors où j'irai.

Bayonne, 12 janvier 1850.

[Oui certainement, je vous sais un gré profond de ce que vous me dites, j'y vois une marque d'intérêt précieuse et rare que j'apprécie comme je dois le faire. Mais je suis désolé d'avoir écrit cette histoire dont l'apparition m'est annoncée par votre lettre. Combien vous avez raison, vous qui gardez pour vous seule, et pour quelques personnes choisies par votre intelligence et votre affection, ces émouvantes et spirituelles choses dont j'ai été si touché l'été dernier. C'est une grande honte que d'écrire. J'écrivais peu, je n'écrirai plus. Ou l'on reste dans le faux, et le faux ne vaut point une ligne, ou l'on s'attaque à la vérité, et la vérité doit rester ensevelie dans les plus secrets replis du cœur. Ce n'est point que j'accepte en aucune façon le reproche que quelques malveillants m'adressent, dites-vous, d'avoir écrit des confidences. Certainement je me suis inspiré de réalités, mais je n'ai donné que des fictions. Vous à qui de singulières circonstances ont fait connaître mes plus intimes attaches, vous savez mieux que personne combien ma vie est peu dans ce récit où on veut la voir. C'est trop toutefois que le moindre soupçon comme ceux dont vous me parlez. Et, tout en me sentant innocent, je vous

jure que je suis aux remords. Il est bien entendu toutefois que des allusions qu'on me prête, les seules qui peuvent me faire une peine infinie sont celles qui regardent une seule personne. Quant aux portraits d'hommes, si on en trouvait, je mettrais avec bonheur des coups d'épée et de pistolet au service de ceux qui se reconnaîtraient et seraient mal contents.

Le monde du reste n'aura plus beaucoup à s'occuper de moi. En lisant votre lettre, ce matin, je bénissais cette résolution que j'ai prise depuis si longtemps d'aller vivre et, s'il se peut, mourir au loin, sous le harnais du soldat. Et à ce propos je ne saurais trop vous répéter, ainsi que je le fais à ma mère et à qui veut bien m'aimer malgré les prétendues bizarreries de ma nature, je ne saurais trop vous répéter combien me sont indifférentes les vicissitudes sur lesquelles je reçois des compliments de condoléance. Vous-même vous vous trompez en croyant pour moi ce moment plus pénible, par rapport à ce qui m'est personnel, qu'aucun autre moment de la vie. Je ne change pas, quoique vous m'ayez accusé un jour d'être un esprit sans fixité; j'ai depuis longtemps fait le sacrifice de ma vie, depuis longtemps je m'en vais cherchant les balles et les coups de sabre. Une casaque de spahi est tout ce

qu'il me faut pour mener à terme ce que j'ai médité et ce que j'accomplirai. Si je n'étais pas soldat, je me serais déjà brûlé la cervelle et serais mort en guerre avec Dieu. Je mourrai en paix avec le Ciel et d'une autre main que la mienne. Vous qui avez pour moi une affection d'une nature élevée comme votre esprit, vous devez trouver que cela vaut mieux. Je ne sais pas pour combien de temps je suis encore à Bayonne. Je n'ai plus de soldats, je suis seul avec mes pensées, et ne veux pas écrire, j'ai trop l'horreur des choses écrites en ce moment. Je mène donc absolument une vie de prisonnier. Je fume au coin de mon feu, ce qui me fait grand mal, et ne me récrée point; mais je suis attaché ici. Ma mère, par un inexplicable malentendu, au lieu d'aller elle-même à l'état-major ou d'y envoyer quelqu'un des miens pour chercher ma permission, s'est contentée d'une démarche insignifiante, et, sur la foi d'un secrétaire, m'a cru en route. Les congés s'égarent la plupart du temps quand un ami ou un parent ne va pas les réclamer avec toutes sortes d'instances; je crois que le mien s'est égaré. Je supporte cette mésaventure avec toute la résignation que je m'efforce chaque jour de me donner. Les seules choses qui me trouveront toujours sans résignation seront celles qui m'atteindront même de la façon la plus légère

dans la partie immatérielle de mon être, dans ces délicatesses de moh cœur qu'en ces temps de blessures mortelles à l'honneur j'ai si rigoureusement sauvegardées. Voilà pourquoi les reproches que vous m'avez transmis aujourd'hui m'ont été pénibles. Encore une fois cependant je ne saurais trop vous dire combien me touche toute parole sincère venant de vous. Vos reproches mêmes me laissent plus tendre souvenir que les éloges des autres. Cela est ainsi.

Paris, lundi ... mars 1850.

Je reçois à l'instant mon brevet. Je suis nommé au 3e spahis, qui est dans la province de Constantine, et je suis obligé d'aller rejoindre mon régiment. Je ne puis partir de Marseille avant le 5 avril; jusque-là je ne pourrai pas m'échapper de Paris, où la vie m'est devenue bien insupportable, comme vous pouvez vous l'imaginer. On me force à consacrer mes derniers jours au ministère de la guerre. Répondez-moi donc à Paris, rue de Courcelles; j'y serai jusqu'au 1er ou au 2 du mois prochain.

Voilà donc mon pauvre voyage de Blaye rejeté encore une fois dans un lointain bien confus. Je

ne désespère pas encore de vous y voir cependant, car peut-être, quand j'aurai accompli la formalité indispensable d'aller me faire reconnaître à mon régiment, je serai rappelé par le ministre de la guerre, j'en ai presque reçu l'assurance. J'aurai alors un plaisir sans trouble; je vous reverrai au commencement d'un nouveau pacte avec la France, et je ne pourrai pas mieux inaugurer mon nouveau séjour que par un pèlerinage au lieu où se sont passés mes meilleurs instants.

Je suis obligé de vous écrire un peu en hâte, et je ne sais même pas si ma lettre partira aujourd'hui. Répondez-moi, dites-moi vos impressions de Gironde, votre santé, tout ce qui tient, croyez-le bien, une grande et profonde place en moi.

[Alger], 24 avril 1850.

Il paraît que la contredanse de Mme de B*** avec le Président a produit, en effet, une bien grande impression, car on a écrit cette nouvelle au général de Salles, à qui l'on ne mande que les affaires importantes. Je vous remercie bien de m'écrire et de m'écrire toutes choses, car tout ce qui vient de France et me vient par vous, même les plus

grandes futilités, me pénètre d'attendrissement. Voilà comment sont faites les âmes d'exilés!

Oui, l'Afrique est un des plus beaux pays du monde; la terre y est en certains endroits d'un rouge sanglant, la végétation y est grandiose et le ciel y est toujours éblouissant. La lune y rayonne presque autant que notre soleil, mais cependant j'y pense avec toute la mélancolie que vous pouvez croire à des paysages qui sont loin de moi, et puis je voudrais voir s'y réveiller la guerre assoupie. Une expédition sur laquelle je comptais n'a pas lieu; peut-être irons-nous jusqu'au mois de septembre ou octobre sans coups de fusil.

Mon colonel, qui est un homme charmant, des meilleures manières et du plus aimable esprit, m'a promis de me nommer maréchal des logis au premier emploi vacant. Le général de Salles prétend qu'ici, aussitôt que je serai maréchal des logis, il dépendra de MM. Changarnier et d'Hautpoul de me faire officier sans m'assujettir à aucune condition de temps. Mais, du reste, je suis résigné à tout et me trouve, malgré les tristesses de ma vie présente, toute l'énergie dont j'ai besoin sans qu'il y ait affaiblissement cependant dans aucune de mes tendresses et, partant, de mes regrets.

Quelques lignes de votre dernière lettre m'ont fait songer à Paris avec bien de la force et à ces

deux ou trois promenades aux Champs-Élysées que j'ai eu le si vif plaisir de faire avec vous. Je me rappelle une matinée de carême qui m'avait, à mon grand étonnement, paru plus rapide, malgré une messe à Saint-Sulpice et une visite à l'Abbaye-au-Bois, qu'une soirée la veille à l'Opéra. Enfin, j'espère que votre bonté pour moi me sera utile au ciel comme sur cette terre, et que Dieu, me permettra de me retrouver à Paris auprès de vous.

Je ne pense pas vous donner jamais le désagrément de me faire porter sur une liste rouge; je me sens chaque jour moins de penchant pour les héros de la démocratie, dont l'absurdité semble prendre des proportions croissantes malgré les fabuleuses limites qu'elle a déjà atteintes; et, à propos de sentiments politiques, je remercie vivement M. de La Grange de son souvenir. J'ai pour lui du reste une autre estime et une autre sympathie que celles qui reposent sur des rapports d'opinion. Pour vous, j'espère que vous savez bien ce que j'ai: la plus profonde et la plus respectueuse affection possible, tout simplement.

Alger, 3 mai 1850.

Je suis persuadé qu'une des lettres que je vous ai écrites s'est égarée ou perdue. Cette distance est désolante; elle atteint jusqu'à cette ressource des lettres si insuffisante déjà. Vos maux de tête me font grand chagrin. Soignez votre santé et reprenez du goût aux choses, à celles surtout qu'il serait mal pour vous d'abandonner. Croyez que notre pays sortira des épreuves qu'il plaît à Dieu de lui infliger et par lesquelles nous devons convenir du reste qu'il a bien mérité de passer.

La candidature du marchand de papier, quoique je la préfère certainement à celle de votre ami, ne me plaît guère. Il est bien étrange que notre pauvre pays soit obligé d'avoir recours aux moyens excentriques qu'il tente pour se sauver.

Combien les lieux que j'habite vous charmeraient, au sortir de toutes les agitations mesquines dont vous avez le tableau! Mais les promenades solitaires sont tristes, et, si beaux que soient les bords de la Méditerranée, j'aimais mieux les bords de la Gironde. Je préfère aux chemins de la montagne ces sentiers dans les vignes, où vous m'avez dit un jour une de ces prières

dont ensuite vous n'avez plus jamais voulu me reparler.

Ce que vous me dites sur l'état de ma mère me fait plaisir; je reçois d'elle cependant de tristes lettres. Plus je vais et plus je me dis que, si je n'avais pas au monde le nombre d'affections si restreintes mais si vives que vous savez, je me mettrais, ou je chercherais à me faire mettre le plus tôt possible une balle dans la tête, car la vie n'est pas, en vérité, ce qu'elle devrait être, et je suis pris par moments d'amour passionné pour ce monde invisible dont nous parle l'*Imitation de Jésus-Christ*. Je vous dirai à ce propos que je compte aller passer quelques jours à la Trappe, mais je ne sais pas encore à quelle époque je placerai cette retraite; je crois que ce sera dans l'été. Le séjour de la Trappe, du reste, ne fera aucun changement dans ma vie. Les trappistes de Staouéli, auprès de qui j'irai, ne sont certainement pas plus séparés des choses mondaines que je ne le suis en ce moment.

Ainsi donc, Mme de B... donne des bals, et on veut en faire une Montespan ou une La Vallière du Président. Je conserve pour cette charmante personne, malgré les injustices qu'elle m'a fait un instant subir, un vif degré d'affection et même d'estime; je suis persuadé qu'elle est fort

calomniée. La calomnie durera au moins jusqu'à l'avènement de votre ami M. Süe et de la République sociale.

Je vous dirai que je n'ai pas du tout les nouvelles politiques dont vous me supposez informé. Ma mère est très en dehors de toutes choses, comme vous savez, et une personne qui m'est très chère ne m'écrit que des lettres où ce sujet n'est pas abordé. Je voudrais savoir cependant ce qui en est vraiment. Le général de Salles, avec qui je passe toutes mes soirées, m'assure que votre effroi, j'entends, bien entendu, l'effroi de Paris, et non le vôtre, car je crois qu'après tout la relation avec les choses divines tempère chez vous toutes les épouvantes de ce monde; le général de Salles me dit donc que la terreur de Paris est mal fondée : il croit, malgré la démoralisation croissante de l'armée, que le général Changarnier est en mesure encore pour une année au moins de faire face à la situation. Moi, je compte sur Dieu, dont il me semble que ma vie de retraite et les grands aspects offerts à ma vue me rapprochent; j'espère qu'il ne peut pas garder de vraies douleurs pour les cœurs bons, nobles et soumis comme le vôtre, et je vous baise bien tendrement la main.

P.-S. — Nous avons demain 4 mai une grande

fête pour l'avènement de la République : revue, mâts de cocagne, joutes sur l'eau, etc. Je me rappelle qu'il y aura demain une année vous veniez voir défiler mon bataillon devant la citadelle de Blaye. Je ne saurais jamais vous dire assez avec quel charme singulier ces jours de ma première garnison sont restés dans mon esprit; ils figurent parmi les plus chauds et les plus colorés, enfin les meilleurs de mes jours. Le Ciel m'avait fait trouver, ce qui est une vraie bonne fortune, une sincère affection.

Paris.

En sortant mercredi soir de chez vous, je me suis mis au lit, cette fois vraiment malade, et suis encore couché à l'heure qu'il est. Le médecin m'a dit que, sans avoir, à ce qu'il croyait, la poitrine encore attaquée, j'étais pris assez gravement. C'est, vous savez, ce dont je me soucie peu, Dieu merci. Ce qui m'a fait un peu plus de peine, c'est de ne pas avoir de vos nouvelles. Aussitôt que je sortirai, j'irai vous rendre les reproches que quelquefois vous avez la bonté de m'adresser. En attendant ce moment que je désire fort ardemment, car je m'ennuie assez, et surtout j'ai

très mal aux nerfs dans mon lit, je rappelle à votre souvenir mes sentiments bien vraiment tendres et dévoués, croyez-le.

Dimanche.

Je vous ai manquée hier, et je suis malade aujourd'hui. Ne doutez pas, je vous en prie, comme vous avez l'air de le faire quelquefois, d'une affection si distincte, chez moi, de toutes celles dont ma vie subit l'inquiète influence, et priez pour toutes les guérisons dont j'ai besoin.

Paris, 25 décembre.

J'espérais un peu vous voir hier chez M. Molé, et aujourd'hui je comptais vous accompagner à la messe. Voici un jour de Noël qui se passe mal pour moi, mais j'espère que vous ne m'aurez pas oublié dans vos prières et que Dieu ne m'en voudra pas si je ne puis me résoudre à m'en aller tout seul à l'église. Demain, à midi, je viendrai vous voir. Je vous baise bien respectueusement

les mains et suis en vraie tristesse de ne pas vous avoir rencontrée.

Vendredi matin.

Voilà donc cette amitié qui devait enterrer tous les sentiments passionnés dont ont bien voulu m'honorer des femmes respectablement légères. C'est elle qui la première fait mine de vouloir s'en aller. Si vous avez regret de vos injustices et désir de voir qui vous appréciez, faites-le-moi dire; sinon, croyez qu'en tout cas je ne partirai point pour la Kabylie avant d'avoir serré une main que j'embrasse en ce moment avec autant de tendre respect que de profonde indignation.

Alger, 20 juin 1850.

Quand je vous ai écrit avant de partir ce billet de quelques lignes, j'étais en effet sous une de ces impressions pénibles que souvent quelques paroles de vous ont dissipée, lorsque, à Blaye ou à Paris, je pouvais trouver votre maison au bout d'une course d'un quart d'heure. Mais le grand

malheur de ces séparations si complètes par les immenses distances, c'est qu'en définitive on est obligé de garder pour soi nombre de ces vagues et passagères souffrances du cœur qui sont, chez une nature comme la mienne, le plus insoutenable tourment de la vie. J'ai été attristé un peu, pendant mon expédition, de ne pas recevoir de vos nouvelles; j'avais fait de faux calculs sur l'époque où je devais avoir une lettre de vous. Croyez bien, du reste, qu'aucune pensée d'amertume ne s'est mêlée à ce chagrin. J'ai une confiance entière dans votre affection pour moi, et c'est certainement un des oreillers les plus doux d'une tête qui est peut-être un peu malade.

La course à travers plaines, rivières et montagnes que je viens de faire n'a pas présenté des incidents bien remarquables. Les fatigues et le climat nous tuent plus de monde que l'ennemi. Ma santé n'a pas souffert de cette première épreuve. Je monte hardiment à cheval et puis y rester longtemps, c'est l'essentiel de mon métier de spahi. Aussi va-t-on me donner de l'avancement, et d'ici à deux jours M. le duc de La Force pourrait réellement m'appeler *Monsieur le Maréchal*.

Je n'ai certainement pas été insensible aux magnifiques aspects qui se sont tour à tour offerts à moi. Les montagnes du Jurjura, dont quelques-

unes sont encore couvertes de neige, m'ont vivement touché.

Quelques villages kabyles sont placés dans des situations délicieuses, et quelques champs sont admirablement cultivés. Mais nos soldats ne demandent qu'à brûler villages et moissons. Décidément la fraternité n'existe pas dans ce monde. On croit ici que le Président va se faire Empereur, et l'armée est ainsi faite que son coup d'État serait, je le crois, bien accepté par ceux-là mêmes qui ont voté pour M. de Flotte. Du reste, aussitôt que viennent les expéditions, on met ici la politique sous le boisseau. Certainement la France fera un jour comme nous. Je ne puis pas croire que ni les gens du monde ni les gens du peuple persistent dans leur politicomanie. On prendra un bon tyran et l'on se tiendra tranquille.

Je crois que je vais bientôt quitter Alger et m'en aller à Blidah, m'installer auprès de mon colonel, qui est un fort galant homme. Blidah est à quelques lieues seulement d'Alger. Militairement, cela n'aura pour moi aucun mauvais côté; toutefois, je me sépare avec un certain chagrin du général de Salles, qui m'avait témoigné une grande affection. Mais la vie militaire est ainsi faite, et mon cœur, d'ailleurs, continue à être construit de façon qu'en définitive toutes les amitiés masculines sont

assez peu de chose pour moi. Je n'en dis pas de même des autres affections, vous le savez, n'est-ce pas? Permettez-moi de vous baiser les mains.

20 juin.

P.-S. Si par hasard cette lettre vous trouvait à Blaye, rappelez-moi, je vous prie, au souvenir des Lalande. Ces braves gens me sont restés dans l'esprit avec un parfum tout particulier d'honnêteté. Du reste je sais un peu d'où vient l'enchantement. Vous me transformiez la province et les gens de Blaye. Je sais comment j'ai trouvé ensuite les Bayonnais.

Alger, 9 août 1850.

Je vous adresse encore cette lettre à Paris, quoique vous m'annonciez votre départ pour La Grange, parce que les vacances pour la Chambre n'ont pas encore commencé, et qu'il me semble en définitive plus sûr de vous envoyer ma prose rue de Grenelle. Je sais que ma nièce a dû vous porter un vieux et mauvais livre de moi qui s'appelle *Valperi*. J'en suis fâché; il y a dans ce roman,

que j'ai oublié, un côté de mon caractère qui n'existe plus, et qui n'a été qu'une passagère et douloureuse extravagance de ma jeunesse. Ce n'est pas que la perfection me soit venue. Vous n'avez pas tort de me gronder; j'ai cependant sur bien des choses une grande résignation : ainsi je supporte fort énergiquement à l'heure qu'il est un ennui militaire des plus vifs, une pauvre grande iniquité, qui va, je le crois, se consommer à mon égard. Je ne suis sensible, d'une sensibilité maladive, déréglée et peut-être coupable, que sur un seul point.

Aussi, je vous le dis bien sincèrement, je remercie tous les jours Dieu de vous avoir connue: car sans cela je n'aurais jamais su qu'on pût trouver hors de la famille un sentiment sérieux, qui, au lieu de brûler le cœur, le rafraîchit, et, de tarir la vie, la ranime. Je vous en prie, si mauvaises que vous puissent paraître jamais mes dispositions, ne m'abandonnez pas; sachez que je ne vous cache rien, et, partant, ayez pour moi quelque miséricorde. Je suis encore un catholique assez perverti pour me soucier plus de votre absolution que de celle qui pourrait m'être donnée par un saint, et je ne puis pas trop me blâmer : car vous êtes en définitive ce que j'ai connu en ce monde qui se rapproche le plus de l'idée du bon,

du pur, du droit, telle du moins que je l'ai au cœur.

J'espère que vos orages politiques se dissiperont; nous sommes maintenant accoutumés à ce ciel noir parsemé de sinistres éclairs. En tout cas, l'hiver prochain, je serai, je l'espère bien, pour quelques mois auprès de vous, et alors j'aurai une grande souffrance de moins. Si vous restez à La Grange jusqu'au mois de novembre, il n'est pas impossible que j'aille vous y faire une visite. Maintenant que l'inspection est terminée, je puis, sans faire tort à mon avancement, disposer de mon temps. Si on m'en accorde la permission, j'irai d'ici à peu de temps respirer pendant quelques jours l'air de France; puis, à la fin d'octobre, je partirai pour trois mois. Je ne puis pas vous dire avec quelle joie je pense à la possibilité d'un voyage à La Grange; tenez, je crois que bien décidément le meilleur de ma vie est là.

— — —

25 août.

Un petit mot de vous m'apprend qu'à présent vous êtes à La Grange. Ma pensée va vous rejoindre avec complaisance dans un pays qui m'est

cher entre tous. J'espère, d'ici à peu de temps, aller vous rendre visite d'une façon un peu moins immatérielle que par la pensée. S'il n'y a pas d'expédition en Afrique maintenant, comme tout me le fait croire, je compte partir à la fin d'octobre, et je verrai les dernières feuilles de ces ombrages sous lesquels je vous ai entendue lire vos prières. Le spleen très noir que j'ai eu en ces derniers temps, et dont je sors à peine, s'éclaircit un peu à cette idée ; si j'étais sûr que mon projet ne fût pas un rêve, il s'éclaircirait même tout à fait.

Vous ai-je dit, ou ma mère vous a-t-elle dit que j'étais tombé avec mon cheval, il y a quinze jours, dans un ravin? Votre scapulaire est devenu pour moi quelque chose de miraculeux. Des soldats qui ont été voir le trou dans lequel j'ai roulé ne peuvent pas s'expliquer comment je suis encore en vie. Je ne saurais vous dire avec quel plaisir j'associe votre pensée à ces religieuses merveilles; seulement je me demande parfois si ma vie vaut vraiment votre intérêt et l'intérêt divin que vous attirez, j'en suis convaincu, sur elle. Je suis encore bien loin des voies calmes, et ce sont celles-là seules qui doivent être les bonnes. Je vous en prie, ne soyez jamais longtemps sans m'écrire.

Voici maintenant les loisirs qui vous reviennent; votre santé, j'espère, se trouvera bien de cet

air pur que depuis longtemps vous désiriez, et de cette paix que vous aimez aussi, je veux me le persuader : car, vous le savez, il me chagrine de vous croire mondaine. Quant à Blaye, je l'envie, le voilà en fête ; tout ce qui va au château est maintenant dans la belle saison. Rappelez-moi, je vous prie, aux honnêtes Lalande père et fils, vous savez qu'ils me sont restés agréablement dans l'esprit. J'ai surtout une sympathie particulière pour ce vénérable duelliste qui finit ses jours dans l'amour de la famille et de la religion.

Je vous remercie de ce que vous me dites sur mon article, je vous remercie de cela même que vous l'avez lu. J'ai reçu de M. de Montalembert une lettre qui m'a touché. Je suis plus sensible à certaines choses au fond de mon Afrique que je ne serais à Paris ; je pense à la lettre de M. de Montalembert, bien entendu, car toute marque d'intérêt de vous, n'importe en quel endroit mes destinées me conduisent, me remuera toujours de la même façon. Que pensez-vous des *Nouvelles Confidences* de M. de Lamartine ? les lisez-vous ? Je ne compte pas en parler. La préface de cet harmonieux mendiant est si lamentable que vraiment tout critique est forcément désarmé. Il se montre pour avoir du pain, il en convient en sanglotant ; il faut passer les yeux fermés devant ce triste

spectacle. La Providence a été juste en l'abaissant ainsi; mais nous serions, nous, cruels en triomphant de cet abaissement. C'est ainsi du moins que je pense, et je laisserai C..... s'acharner, s'il le veut, sur ce pauvre grand homme dégradé; moi, je lui jetterais volontiers sur les épaules mon manteau de spahi, qui est une éclatante et honorable enveloppe.

Adieu; je vous baise tendrement et respectueusement les mains. J'espère que dans deux mois je verrai à l'horizon la tour de La Grange.

Alger, le 3 septembre 1850.

Vous voici donc à La Grange; le ciel met de l'eau dans votre vin, mais rend votre verdure magnifique : l'agréable vaut mieux que l'utile. Vous n'avez donc que des actions de grâces à rendre au mauvais temps. Malheureusement, quand je vous reverrai, ces beaux ombrages auront disparu. Voilà une pensée qui m'attriste.

Quoi! notre pauvre Pourville n'est plus; je le regrette. Il complétait cette galerie à laquelle je n'aurais rien voulu changer. On ne veut pas ôter un meuble cassé d'un salon où l'on a passé de

bonnes heures. Son souvenir toutefois ne me rendra pas amer le temps que je compte passer près de vous à Blaye.

Pourquoi, lorsque vous m'écrivez, me parlez-vous toujours si peu d'une partie de votre vie qui m'intéresse infiniment, comme vous savez; de ce que j'appellerai la partie intime et nerveuse? Où en êtes-vous avec vous-même? Écrivez-vous, et qu'écrivez-vous? Le plaisir que me font éprouver vos réponses est l'excuse de mes questions.

Je suis, quant à moi, livré plus que jamais à tout le tumulte des inquiétudes. J'ai bien peur de n'être bon qu'à donner quelques coups de sabre, crever des chevaux, et écrire d'inutiles choses : car, avec ma mondanité de vie, j'ai une austérité extrême de croyances à l'heure qu'il est, et je regarde comme une parole inutile tout ce qui n'éveille pas une impression salutaire dans le cœur d'autrui.

Je n'ai encore réellement annoté qu'un livre de mon *Imitation de Jésus-Christ.* C'est un grand travail, et puis je suis un bien indigne serviteur de la foi. Je n'ai pas encore pu me mettre dans la tête un principe qui est pourtant dans toutes les consciences, excepté dans celle des bandits : le respect de ma vie et de celle d'autrui.

Quand me ferez-vous de la morale? J'aime

votre morale. Puisque vous vous appelez Louise, permettez-moi donc, au beau milieu de ma lettre, de vous souhaiter une bonne fête, comme les gens de Blaye. Quels coups de fusil j'aurais tirés, si j'avais été là ! Ah ! l'heureuse ville que Blaye ! on ne s'y aperçoit pas de la République. A ce propos, je vous dirai que ce matin on fait courir dans Alger le bruit d'une révolte à Paris. Je crois ce bruit complètement faux. J'espère que nous avons une année encore de tranquillité, puis ensuite Dieu décidera.

Voilà ce pauvre roi de Claremont mort ; je me le suis rappelé ce matin, en apprenant cette triste et attendue nouvelle avec un certain attendrissement. La duchesse d'Orléans va-t-elle adhérer à la politique Salvandy ou dresser un drapeau en face du drapeau légitimiste ? Je voudrais voir l'union et la paix dans la grande famille de nos rois, pour parler le langage d'Alonzo. Du reste, je ne la désire que là ; partout ailleurs je demande à Dieu de faire souffler tous les vents de la guerre. Mon exécrable ministre me rend nécessaires les plus grandes batailles pour que j'aie le droit de remettre sur mon épaule l'épaulette que les balles de Juin auraient dû y clouer. Je suis dans ce moment-ci attaché à la direction politique des affaires arabes. Un ordre du gouverneur que je

n'avais pas sollicité m'a prescrit, il y a deux jours, de quitter mon corps et de me rendre au bureau politique qui est dirigé par le colonel Durrieu. Écrivez-moi donc à M. de M..., maréchal des logis au 1er spahis, au bureau politique d'Alger, et mettez Alger en lettres énormes : car l'idée que vos lettres s'en vont parfois courir le désert me jette dans de cruelles douleurs.

Madame, voici *Raphaël*, que je regrette vivement de ne pas aller vous reporter moi-même. Y a-t-il indiscrétion à vous demander quel jour vous partez pour Bordeaux? Si vous êtes encore ici vendredi, permettez-moi d'aller vous demander à dîner et d'arriver de bonne heure. La *fenêtre du Diable* me tente. Je me suis trouvé si bien de l'élégie et du roman de mœurs que je veux essayer de la chronique. Et puis vendredi je serai dans le noir, ce qui ne veut pas dire que vous deviez croire à des mystères dans ma vie; ce à quoi il faut croire, c'est aux sentiments de bien vraie admiration et de profond respect que je mets, Madame, à vos pieds.

Samedi.

Il m'a été impossible d'aller chez vous aujourd'hui. J'ai écrit à Mme de L. F. pour refuser son invitation; vous savez combien les soirées et les dîners surtout me sont choses profondément antipathiques. Ce qui m'a causé un vif chagrin en cette occurrence, c'est ce que vous m'avez dit hier. J'ai l'horreur des sentiments qui peuvent finir, et, si j'estime encore mon amitié pour vous, c'est parce que je lui crois toujours, malgré les mots qui m'ont un peu froissé hier, quelque chose d'impérissable; j'espère vous voir demain.

Le Fousseret (Haute-Garonne), 27 octobre 1850.

Les débuts de mon voyage ont été assez tristes, et j'ai l'immense chagrin de ne pas aller à La Grange. Je vous dirai, quand je vous reverrai, comment j'ai été privé de ce si grand bonheur, et j'espère que je vous reverrai bientôt. Je pense être à Paris dans les premiers jours de novembre.

Vous m'avez dit que vous y seriez le 9 ou le 10; j'ai grand besoin de cette pensée, car j'ai le cœur et l'esprit chagrins.

1851.

Pendant que vous proclamez l'Empire, nous allons nous battre dans le désert. Je pars à l'instant même pour Laghouat; c'est une oasis où un chérif s'est jeté pour gagner, dit-il, le martyre.

Quoique vous me négligiez bien, à mon fort sérieux chagrin, je ne me trouverai jamais dans un moment un peu important de ma vie sans vous envoyer une tendre et profonde pensée.

Je pars, du reste, avec toute la joie que vous pouvez imaginer. Alger est dans ce moment-ci comme Versailles au XVII^e^ siècle; tous les gens de guerre se mettent en route, les beautés se lamentent : voilà de la vraie élégance.

Si vous m'écrivez, sachez que vos lettres me parviendront je ne sais trop où; mais je les aurai, et elles me causeront une grande joie.

Marseille, 8 septembre 1851.

Je vous écris avant de m'embarquer. Aucune lettre de vous ne m'est arrivée encore. Mais en allant au bateau je passerai une dernière fois à la poste. En tout cas, je vous fais, en ce moment de

séparation plus ou moins longue avec le pays, mes plus tendres adieux.

---

25 juin 1852.

Je reçois à l'instant même un contre-ordre qui m'afflige beaucoup. Je me préparais à aller venger la mort d'un capitaine de spahis qu'on vient de nous tuer, et j'apprends que la tribu qui a commis ce meurtre a complètement disparu.

Je crois que nous allons passer à Alger juillet et août. Je vous remercie de votre dernier billet, je serais fâché que ma mère n'eût pas les mêmes sentiments que moi. Plus je vais, plus j'ai le goût de l'autorité absolue, le régime turc me semble ce qu'il y a de plus rationnel en fait de gouvernement. Quelqu'un m'écrit que le Conseil d'État et le Corps législatif ont des velléités d'opposition. Si cela est, je suis d'avis qu'on les mette dans des silos, comme nous avons fait récemment pour les gardes nationaux d'une de nos petites villes d'Afrique. Les silos sont de grands trous où l'on vous laisse sous le soleil et pendant la fraîcheur des nuits jusqu'à ce que vos idées se soient améliorées. Si l'amélioration ne vient pas assez vite, on vous met à la crapaudine, c'est-à-dire que l'on

vous attache à un piquet, les bras derrière le dos et la tête en l'air. Voilà ce qu'il faudra faire aux bandes Billault et Baroche, si elles sont mal disciplinées.

Quoi! Georg... en est réduite à se jeter dans la société des femmes; le comte O... fabrique-t-il toujours des petits objets en papier? Le pauvre garçon, il aurait pu mourir si bien ici, d'une balle ou d'une bonne fièvre. Il a manqué sa destinée. J'ai envoyé à ma mère les pages édifiantes que j'ai écrites pour la *Revue des Deux-Mondes*, l'âme tendue vers Mme Swetchine, MM. Montalembert, etc.

C'est ma vie qu'il faudrait rendre aussi édifiante que ma pensée; vous chargerez-vous encore, quand je reviendrai, de tout ce qu'il y aurait à faire pour cela? Je l'espère, et j'embrasse respectueusement vos dix doigts.

Alger, 20 juillet 1852.

La nouvelle d'une insurrection dans l'est nous a brusquement rappelés ici. Après quelques marches forcées dans le plus admirable pays du monde, nous sommes revenus à Alger en toute hâte. Avant-hier on nous assurait que l'insurrection était apai-

sée ; à l'instant même on nous annonce au contraire qu'elle redouble. Je ne sais ce que le gouverneur décidera et où est la vérité. Je jouis du reste de cette vie incertaine qui est ce que j'aime le mieux après la vie que je pourrais mener en me faisant gronder doucement par vous. Êtes-vous encore à Paris? où en sont vos projets? Ces souffles d'été doivent vous attirer avec une force singulière, vous que j'ai toujours connue si sensible à l'attrait des choses naturelles. Il arrive un moment, à Paris, où il semble que le monde tombe en poussière, comme ces squelettes des nuits de Sabbat quand se montre l'aurore où résonne le chant du coq. C'est le printemps. J'ai pensé bien vivement à vous en traversant les profondes vallées de la Kabylie. Il y a là une verdure métallique qui vous plairait et un grand air dont vous sentiriez le charme.

. Imaginez-vous qu'hier nous avons vu arriver en grande pompe au palais du gouverneur l'amiral L..., qui commande l'escadre mouillée maintenant dans notre port. Dans ce pays de soleil et de vie aventureuse, je ne puis dire l'effet qu'a produit sur moi ce vieux fantôme des salons. Toutefois, cet effet n'a pas été sans un certain attrait de mélancolie. Je me suis rappelé une soirée chez vous où j'étais à table à côté de lui, et j'ai revu l'inté-

rieur de la rue de Grenelle : cette lampe devant le portrait qui plaît tant, et la personne qui me boude quelquefois, mais heureusement me pardonne. Maintenant, vous êtes peut-être dans des lieux que je ne connais pas. Ce qui m'afflige surtout dans cette pensée, c'est la crainte que ma lettre ne mette à vous parvenir des temps fabuleux et, partant, que je n'aie bien tard une réponse que je désire.

Quand, entre d'autres écritures, car je reçois souvent plusieurs lettres à la fois, votre écriture frappe mes yeux, je sais bien quelle est l'enveloppe que je déchire toujours la première. Je crois qu'autrefois vous m'avez fait là-dessus une question; j'y réponds, comme vous voyez, et vous baise les mains bien tendrement.

Alger, août 1852.

Ainsi vous voilà maintenant partie pour le pays de Jean-Paul [1]. Quand je pense à toutes les distances qui nous séparent, je suis pris d'un découragement profond.

Ce Jean-Paul a dit : « Plus loin les corps, plus

1. L'Allemagne.

près les âmes. » Est-ce vrai ? Je ne l'ai jamais cru. Que de temps il faudra seulement à cette lettre pour vous joindre, que de pays elle traversera ! Une comète aura peut-être incendié ou bouleversé ce vieux monde au moment où pourrait m'arriver votre réponse. Si vous voyez quelques-uns de ces vieux châteaux, de ces nids antiques de chevaliers dont j'ai songé bien souvent, pensez à qui guerroie contre les infidèles tout comme au temps de Frédéric-Barberousse, et pour mieux dire, pensez à qui vous suit partout d'un cœur sympathique. Quoique vous soyez en Allemagne, je ne veux pas me livrer à toutes les rêveries germaniques auxquelles je me sens enclin en ce moment, et je finis en mettant sur vos mains un tendre et respectueux baiser qui vous arrivera bien refroidi.

Bivouac de Sétif, 15 mai 1853.

J'ai, en face des hasards où nous allons pénétrer dans quelques jours, une bonne fortune que je regarde comme un heureux présage. Je reçois une lettre de vous dont je ne saurais trop vous remercier. Je me suis plaint quelquefois que vous ne vous abandonniez pas assez à une amitié où je trouve une grande joie, vous le savez. Dans

ce moment de ma vie, les affectueuses paroles qui m'arrivent me font éprouver un très grand plaisir. Je suis du reste en parfaite santé et en grande gaieté. Depuis la bataille d'Isly, aucun rassemblement de troupes n'avait eu lieu aussi considérable que le nôtre. Je suis avec beaucoup de gens que je connais, entre autres Courval, et M. de La Tour du Pin, qui n'a pu résister à venir voir, pour ne pas dire entendre, tirer quelques coups de fusil. Le pays où on nous lance est très difficile, personne n'y a été encore, et on prétend que les Romains eux-mêmes n'ont pas osé s'y engager ; mais tout cela redouble l'ardeur de notre très nombreuse armée ; aussi, je crois que nos ennemis recevront la plus effroyable brûlée. Nous venons d'avoir au camp une messe magnifique, et j'ai songé à vous. Aussitôt que je pourrai vous écrire, je le ferai, car je me complais dans la pensée que mes lettres vous causent un peu de la joie que me donnent les vôtres.

Je n'ai pas encore reçu ma nomination, mais je l'espère. Je suis du reste dans ce moment-ci tout entier à ce qu'ont de meilleur les sentiments militaires ; seulement, j'y associe d'autres profonds et vrais sentiments. Nous avons eu d'affreux temps et j'ai couché à la belle étoile plus souvent que sous ma tente, qui depuis quelques nuits a l'habi-

tude de se laisser abattre par le vent. Mais le spahi qui l'habite ne sera jamais abattu, je l'espère, par quoi que ce soit. Croyez qu'il vous est attaché bien sérieusement et bien tendrement.

TABLE

QUESTIONS MILITAIRES

Pages

Les Ouvrages du Général Daumas. — Le Sahara algérien. — Le Grand-Désert. — La Grande-Kabylie. 1

Les Écrits du Maréchal Bugeaud. 15

Les Bureaux arabes. 35

LITTÉRATURE

Le Prince de Ligne. 41

George Sand. — Consuelo. — La Comtesse de Rudolstadt. 85

M. Mérimée. — Études sur l'Histoire romaine. 144

HISTOIRE

M. Thiers. — Histoire de la Révolution française : De la Terreur. 180

Pages

M. Michelet. — Histoire de la Révolution française (premier volume). 201

Histoire de la Révolution française (quatrième volume) 222

M. de Lamartine. — Histoire des Girondins. . 241

CORRESPONDANCE

Lettres a la Marquise de La Grange. 259

A PARIS

DES PRESSES DE JOUAUST ET SIGAUX

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXV